

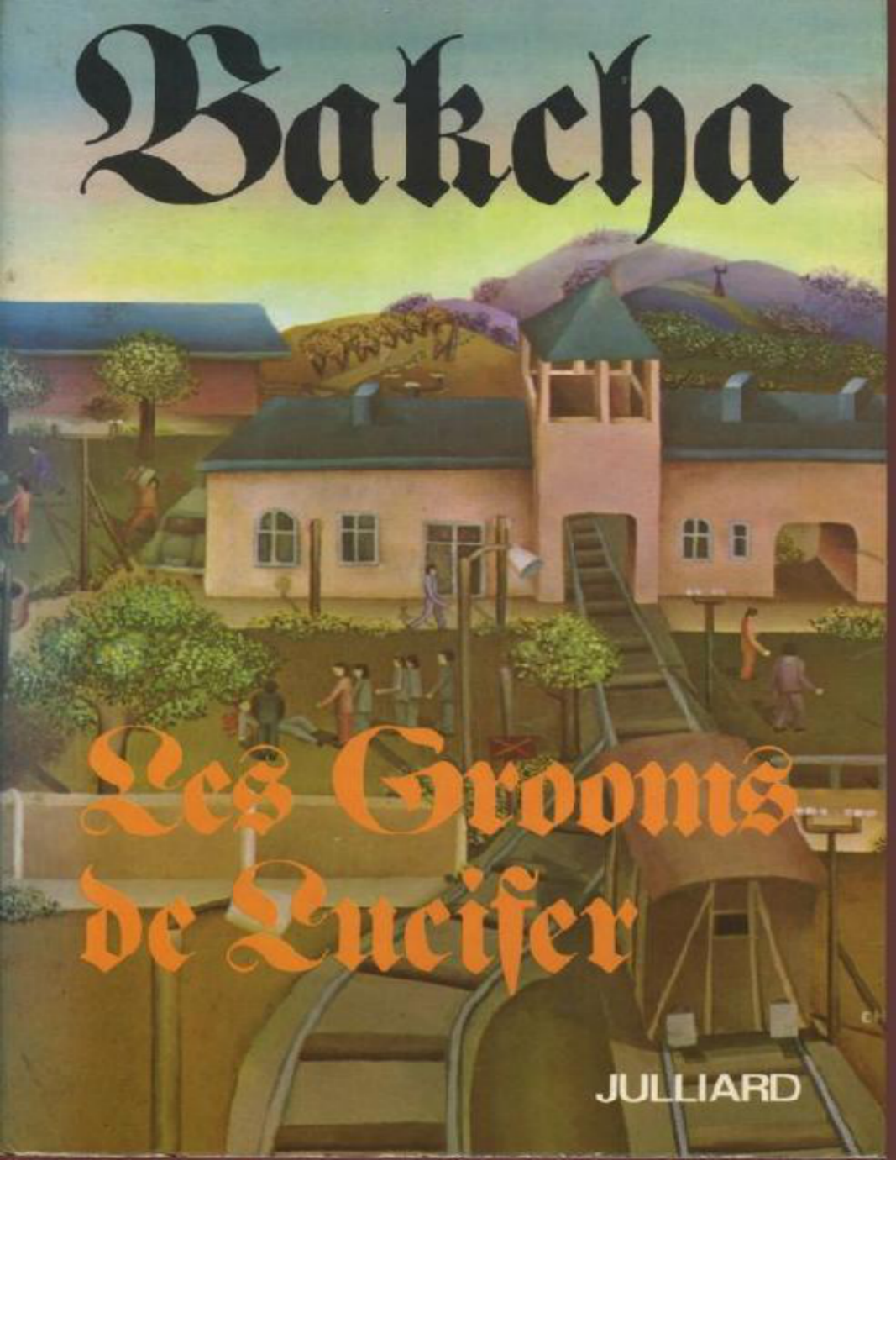
Les grooms de Lucifer

Maurice Bakcha

VISIT...

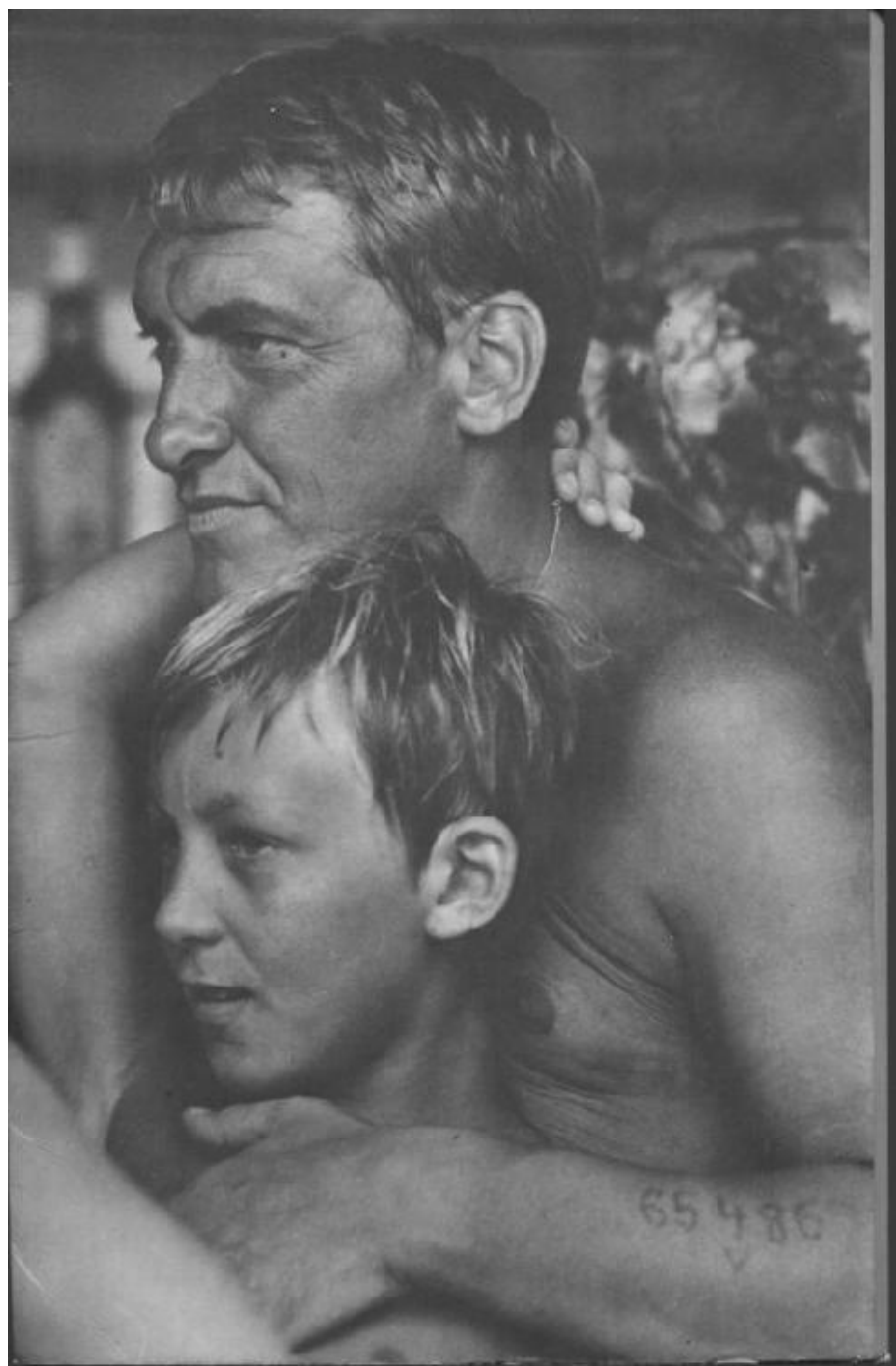
LANZAROTE
Caliente.COM

Bakcha



Les Grooms de Lucifer

JULLIARD



MAURICE BAKCHA

**LES GROOMS
DE LUCIFER**

RENÉ JULLIARD
8, rue Garancière Paris

© Julliard, 1972

PRÉSENTATION

Sur le pavé de Paris pousse une race d'adolescents que Victor Hugo a immortalisée dans son personnage de Gavroche. Peu importe l'origine raciale, religieuse, nationale de ceux que Paris choisit pour être ses enfants d'élection : il suffit d'être né dans un des quartiers populaires où se perpétue une tradition. Fils d'émigrés russes : père juif et mère aryenne, Bakcha Maurice, ainsi qu'il se désigne encore comme à l'école, enfant du quartier du Marais, celui des petits artisans, réunissait à dix-sept ans la gouaille, la chaleur de cœur, l'impertinence, le sens de la justice, le culot et le courage, et l'amour passionné d'une vie qu'il était pourtant prêt à sacrifier pour ne point trahir ce ou ceux en qui il croyait. Vint la guerre. Bakcha Maurice se cacha en zone libre, fut pris, bêtement, déporté. En 1942, il était à Auschwitz. Libéré par les Russes en 1945, il échappa à la fois aux S.S. et aux libérateurs, entreprit de se rapatrier tout seul et y parvint au bout d'un long périple. Voilà.

Voilà en quoi se résument cent épisodes plus étonnants et inimaginables les uns que les autres, voilà ce que fut la vie d'un garçon qui ne voulait pas mourir et qui y parvint sans se déshonorer, dans ce qu'il appelle « l'Hôtellerie de la Grande-Allemagne », puis sur « sa route enchantée » du retour. Mais cette route, n'avait-il pas déjà entrepris de la parcourir, dès le premier jour, celui où se dressa devant lui le portail d'Auschwitz, la première de ces portes qui s'ouvrirent sur une nouvelle naissance jusqu'à ce que l'adolescent fût devenu un homme.

Cette histoire, Bakcha la raconte comme n'ont encore jamais été racontées des histoires de déportation : il la raconte dans le langage d'un gamin de Paris habitué des cinémas, fou de chansons, qui trouve dans son irrévérence la force de lutter. De cette langue familière que nourrissent la blague, l'auto-ironie, mais aussi la poésie pure, Bakcha a fait une langue littéraire à son usage et à sa manière. Certains, parmi ses premiers lecteurs, ont été profondément choqués par ce ton ; ils n'ont pas compris ce qu'il cache de pudeur et de courage ; que manifester sa sympathie en termes d'argot n'est pas la déprécier ; que « mon vieux pote » signifie bien plus que « mon cher ami ». Ceux qui savent lire la face cachée des mots respecteront d'autant plus Bakcha d'avoir su parler de l'horreur avec autant de modestie.

À toi seule, ma Rosa.

*Je sais ce que tu lui as dit lorsque tu l'as rejoint,
je vous le répéterai quand je vous retrouverai :*
Nach jeder Winter kommt wieder ein Mai.

PREMIÈRE PARTIE
LA PORTE D'ENTRÉE

19 janvier 1945.

J'ai atteint la dernière porte du parcours. Comme j'en ai l'habitude depuis trois ans, j'attends qu'ils m'ordonnent de l'ouvrir. Durant ce bail, les grooms de Lucifer m'ont ouvert toutes celles qui jalonnaient ce labyrinthe. À chacune d'elles, pour bien me démontrer qu'ils ne plaisantaient pas, une nouvelle scène hallucinante m'était proposée. L'intense réalité qui s'en dégageait, tel un fer rouge, me brûlait les yeux. La crainte d'en affronter une de plus me fige derrière celle-ci. Si un ordre tonne, je me laisserai tomber à ses pieds. Je comprendrai alors qu'il n'existait pas d'autre porte. Je saurai que des centaines de miroirs reflétaient l'image de l'unique, celle de l'enfer. Qu'importe ! Je dois savoir. Je ne peux demeurer indéfiniment à me poser la même question : sont-ils encore là ? Alors qu'une seule chose reste à faire... Doucement je la fais tandis que la peur fait battre mon cœur à grands coups dans ma poitrine.

C'est pas vrai, c'est une blague, j'ai ouvert ma porte et mon rêve est devenu réalité. Aucune faux n'a tourné au-dessus de moi. Alléluia, j'ai réussi, je vais grimper sur la plus haute montagne et clamer à tout l'univers que je viens de naître. Le miracle est si prodigieux que je n'ose y croire. Ainsi en a-t-il décidé, Il me permet de descendre tranquille les quelques marches qui me conduiront dans la grande allée de ma cité. Merci ! Merci ! Merci ! À genoux, les bras tendus vers Toi, je Te remercie de m'avoir fait vivre cet inoubliable instant. Et merci pour elle, pour ma mère, qui doit le vivre également.

Malgré moi, ma tête dans tous les sens en cherche une autre. Je ne puis être le seul survivant de ce terrible cataclysme. Il faut que je découvre quelqu'un avec qui partager ma joie, qui me prouve que je ne berlure pas.

Je ne peux m'empêcher de me comparer à Frankenstein, ce charmant monstre de mon enfance, celui à qui je dois tant de nuits blanches. Mais, depuis, des monstres, j'en ai vu et connu bien d'autres : ceux-là me côtoyaient chaque jour, ceux-là habitaient mon univers. Pour le moment je leur dois mille et une nuits blanches, mais l'addition n'est pas close : j'en poursuis toujours le compte.

Tout comme Franky, je découvre la lumière, la vie. J'ai longtemps, comme lui, vécu dans les ténèbres. Et, comme lui, j'avance à tâtons. À chaque esquisse de pas, mes pieds s'enfoncent dans la neige. À chaque fois je respire un grand coup, l'air vif et froid me brûle les narines, lentement je reprends confiance, je finis par croire que je vis.

Devant moi se dresse une baraque. J'en ouvre la porte. Peut-être y découvrirai-je d'autres zombies. En quatre langues différentes j'appelle, je gueule. Aucune réponse. Alors, pour ne pas paniquer, je me marre. Et ce rire qui résonne dans cette grande bâtisse vide, je ne le reconnais pas. Il a l'air d'appartenir à un type sonné qui voudrait se prouver qu'il fait encore partie de cette planète.

Pourtant, hier encore, cet endroit grouillait : de cinquante à soixante mille résidents. J'apprendrai par la suite qu'il n'en demeure que mille cinq cents. Sur ce chiffre, mille sont des malades et des impotents ; le reste, dont je suis, représente le pourcentage de ceux qui ont joué la bonne carte. Ceux qui ont préféré demeurer chez eux, plutôt que d'aller courir les routes de la Haute-Silésie à la recherche d'une autre résidence.

C'est vrai que nos propriétaires tenaient à nous faire changer de domicile. Mais je savais que le voyage serait long, que cette marche serait pénible, car c'est à pied que nous devions l'accomplir. Je savais que ma jambe ne supporterait pas cette nouvelle épreuve.

Je pressentais également que la neige qui recouvre cette partie de l'Europe centrale deviendrait rouge, rouge de mon sang.

Alors, comme un vieux locataire têtue, mourir pour mourir, autant le faire chez soi !

Mon chez-moi : le camp de concentration d'Auschwitz !

Je reste, et pourtant j'ai le trac. J'ai même une trouille indescriptible que les propriétaires reviennent. Ils avaient juré de le faire, ils avaient juré qu'ils fouilleraient, des caves aux greniers, les blocks du camp afin d'y découvrir les planqués et de les exterminer au lance-flammes. Ils avaient promis de faire sauter à la dynamite toutes les bâtisses s'ils en avaient le temps. « Aucune pierre ne restera debout ! » avaient-ils proclamé.

Quel dommage ! Rayer de la carte ce charmant village, effacer les belles constructions de ce camp modèle, où tout avait été conçu, étudié, pour que le monde entier y vienne en visite. Pour être sûr qu'on s'y précipiterait, le voyage serait même gratuit. Non, jamais ils n'accompliraient pareille chose. Le Troisième Reich en est trop fier. Jamais ils ne pourront détruire Auschwitz !

Malgré la publicité, très peu de touristes avaient été tentés d'entreprendre le voyage. Alors ces braves directeurs de l'Hôtellerie de la Grande Allemagne s'étaient dérangés eux-mêmes, ils étaient allés les chercher dans les coins les plus éloignés et isolés de l'Europe. Ils avaient formé d'immenses convois pour satisfaire le plus grand nombre de clients. La seule clause du contrat de ce voyage touristique était que la visite ne devait pas dépasser deux mois. C'était la durée nécessaire pour découvrir les charmes de cet Éden nazi.

Ensuite, afin de récompenser ces curieux, les dirigeants de cette colossale entreprise les envoyaient se reposer, bien au chaud, pour l'éternité.

Et voilà que moi, stupide, entêté, curieux à l'extrême, je suis resté trois années dans ce lieu de villégiature, où il y a quatre mois j'ai fêté mes vingt ans.

J'ai été étonné, à cette occasion, de ne recevoir aucun cadeau ; personne ne s'est préoccupé de moi, un des premiers visiteurs. Heureusement, avec quelque retard, de braves voisins vont se déranger en grand comité, un des plus beaux feux d'artifice sera tiré, mon plus beau cadeau me sera offert : ma liberté. Il y a peu de temps encore, je jurais à qui voulait m'entendre que je me laisserais couper les deux mains avec plaisir, si ces amputations pouvaient m'apporter la liberté. C'est chose presque faite, ce jour est enfin là, je suis vivant et pourtant je reste à Auschwitz. Je reste au lieu d'aller rejoindre les Russes. Ce serait facile, mais si, sur le parcours, je tombais sur les Boches ?... Non, ce serait trop stupide, j'ai un immense trésor à conserver : ma vie. J'ai eu trop de mal à le constituer, je tiens jalousement à le présenter à Rosa, afin de le partager avec elle. Alors, je reste !

Certains déportés, surtout des Allemands, ne sont guère enthousiasmés par l'avance des Russes. Ils se sentent d'autant plus déboussolés que beaucoup d'entre eux sont dans les camps depuis 1934. Ils appréhendent la victoire des Alliés, ils ont peur de la liberté. Où iront-ils ? À quelle porte frapperont-ils ? Que feront-ils pour continuer leur misérable vie privilégiée de kapo ? Ici, à Auschwitz, ils étaient, ainsi que de nombreux Polonais, les maîtres. Ils avaient tout, même le superflu. Qui pourrait leur offrir l'équivalent une fois dehors ? Mais pour moi il n'en est pas de même, je connais une adresse, je sais à quelle porte frapper, je sais que je l'aurai ce superflu, tout ce que l'on peut espérer sur cette terre, j'aurai tout cela lorsque je reverrai les yeux de Rosa, lorsque son regard se posera sur moi. À ce moment-là, je serai l'homme le plus riche du monde. Et pourtant, stupidement, je reste à Auschwitz, dans ce collège unique au monde, à côté duquel ceux d'Eton ou de Cambridge font figure d'écoles primaires. Pour parfaire mon éducation d'homme, étudier les langues étrangères, apprendre plusieurs métiers, rien ne vaut Auschwitz, où ces enseignements sont gratuits.

Je reste pour assister au dernier acte de cette pièce de Grand Guignol. Dans cette sorte de théâtre, la conclusion devrait être macabre, mais qui sait ? Avec un nouveau coup de baguette magique de ma bonne fée Rosa, qui n'a cessé d'être pointée sur moi depuis trois ans, le dénouement sera peut-être un *happy end*.

I

« BIENTÔT TU FERAS UN GRAND VOYAGE »

La porte du wagon s'est ouverte violemment. Bernard, Dany, Zizi et moi, nous sursautons à ce fracas. Malgré les trois interminables journées que nous venons de passer, enfermés dans ce tombeau roulant, où, accroupis les uns sur les autres – car il était impossible autrement de s'asseoir –, les pires scènes se sont jouées, nous ne devrions pas avoir ce réflexe. Que celui qui n'a jamais pris un tel train nous jette la pierre. Car personne ne saurait imaginer ce qu'il peut se produire lorsqu'une centaine d'êtres civilisés sont cadénassés dans un wagon à bestiaux, livrés à eux-mêmes pendant soixante-douze heures chaudes d'un certain mois de septembre 1942.

« Bientôt, tu feras un grand voyage ! » m'avait prédit une bohémienne à Lyon. Quatre mois plus tard, je l'entreprenais. Tu parles d'un voyage !

Aussitôt sur pied, nous constatons que cette porte s'est ouverte sur une drôle de gare. D'innombrables projecteurs sont braqués sur ce train de nuit comme s'il s'agissait du train bleu bourré de vedettes et attendu sur le quai par une meute de journalistes.

Dire que des metteurs en scène chevronnés essayent de faire des films de quatre-vingt-dix minutes, dits d'action. Ici, sur ce misérable quai de gare improvisé dans un coin jusqu'alors ignoré de tous, pendant quinze minutes, de l'action, il va s'en passer. Deux mille cinq cents personnes vont être réceptionnées en un quart d'heure.

Dès que la dalle de notre monument funéraire a été enlevée, ceux qui s'entassaient devant l'ouverture sont happés par de puissantes mâchoires et atterrissent sur le sol ; des croque-morts de vert vêtus grimpent dans le wagon, obligeant les suivants à sauter ; ceux qui ne peuvent ou ne veulent le faire sont catapultés à coups de bottes cloutées ; ceux qui hésitent, ou ceux qui croient rêver, écopent d'une avalanche de coups de crosse, et ceux qui comme nous quatre se trouvent au fond du wagon assistent au souffle du vent mauvais.

J'ai du pot de ne recevoir qu'un seul coup de crosse à l'épaule gauche. Un vacarme de bombardement règne sur la longueur du convoi. Devant chacun des trente wagons de ce train étrange, la même scène se répète. Subitement, comme si cette séquence avait été chronométrée, au bout des quinze minutes imparties, les voyageurs, mis à part les blessés et les infirmes, sont au garde-à-vous, en rangs par cinq, devant les chefs de quai tenant en laisse de magnifiques chiens loups qui nous fixent, gueule entrouverte. Leurs crocs

m'effraient tant que ceux du *Chien des Baskerville* ne sont que du carton pâte en comparaison.

Un SS, mon premier SS, un officier aussi raide qu'un manche à balai, aussi prétentieux qu'une exposition de meubles d'époque, aussi arrogant qu'un basset, hurle un nom. Sa voix troue le silence parmi les êtres déjà soumis. « René Blum ! » Aussitôt le frère de M. Léon Blum sort des rangs ; deux soldats l'encadrent et l'emmènent. Mes yeux le suivent. À mesure qu'il s'enfonce dans la nuit, des souvenirs émergent. Léon Blum ! Combien de fois me suis-je laissé enrôler par ses troupes de choc qui habitaient en face de chez Rosa. Nous montions au Boul' Mich chercher querelle aux Croix de Feu. C'étaient chaque fois d'incroyables bagarres, au cours desquelles je me coupais les doigts sur la lame de rasoir retenant l'insigne qu'ils portaient au revers de leur veste. Je ne faisais pas de politique, mais j'aimais la châtaigne et je collectionnais les insignes...

Hélas ! la réalité se rappelle à moi. La plus ignoble, la plus sadique, la plus meurtrière des sélections vient de commencer. Les enfants sont mis à gauche, et leurs mères se retrouvent du même côté. Les enfants pleurent, les mères hurlent d'être séparées de leurs époux ; certains d'entre eux, ne comprenant pas la situation, vont les rejoindre. Les autres se lacèrent les joues avec leurs ongles ; ils ont pigé, mais ils sont impuissants ; ils savent qu'ils ne peuvent rien changer à ce qui vient de se passer. Sur le quai de cette gare de triage, pas de bureau de réclamations.

Le tri se poursuit ; les vieux, les malades, les infirmes sont jetés vers la gauche.

Les dieux inébranlables poursuivent leur choix. Ils ont désigné ceux qui doivent être immolés. Personne au monde, pas même le Tout-Puissant, ne pourrait les en empêcher. Ils sont les plus forts, donc les plus justes. Alors, sans pitié, tel un raz-de-marée, ces fils de père et de mère, tout comme moi, choisissent encore parmi les jeunes les plus faibles et les expédient, eux aussi, vers la gauche.

Reste le gibier intéressant, celui qui vaut la peine d'être traqué, celui que l'on suivra à la piste au cours d'une nouvelle chasse des comtes Zaroff.

La porte immense se rapproche à chacun de mes pas. Elle est éclairée par de puissants sunlights. La nuit est douce, parfumée, le ciel illuminé de mille petits feux. Quelle belle nuit de septembre ! Charles Trénet pourrait si bien la décrire. Et voilà que moi, sans comprendre ce qui m'arrive, je vais la franchir, cette porte perdue au fin fond du globe terrestre.

J'ai l'impression de me trouver sur un set de studio, tant il y a de lumière. Je suis l'acteur principal d'un grand film d'aventures, sous la

direction d'un metteur en scène génial.

Arbeit macht Frei ! Le travail rend libre. Ces lettres se détachent sur le fronton de cette grille grandiose. C'est donc vrai ! Le président du tribunal d'Orthez me l'avait dit : « Vous serez déporté, vous irez travailler en Allemagne. » Je travaille, donc je serai libre !

Pourtant, avant que ce président ne prononce sa sentence, il m'avait gracié vu mon jeune âge. J'étais déjà prêt à quitter la salle d'audience, j'avais la main sur la poignée de la porte.

« Nous ferons une enquête sur vos parents, a-t-il dit à ce moment-là. Si ce que vous nous avez affirmé est vrai, vous pouvez partir tranquille. Mais si nous découvrons que vous nous avez menti, et qu'ils sont réellement juifs, c'est eux qui seront déportés. »

Alors ma main est retombée et je n'ai pas ouvert la porte. J'étais et je me croyais fort, le travail ne me faisait pas peur. Être déporté, ce n'est pas la mer à boire, et la guerre ne durera pas longtemps... C'est ça qui vous arrive quand on est une truffe de dix-sept ans et pas fichu de passer la ligne sans se faire gauler.

Jojo – mon frère –, Dany, Robert, Henri et moi, nous étions pépères en zone libre, à Pau. Et voilà que la bougeotte nous prit. Que faisait-on ? On se caltait en Espagne ou bien on rentrait à Paris ?

Il y avait deux chemins : un petit, à gauche, direct pour l'Espagne, et, à droite, la grand-route vers la zone occupée. Cons comme c'est pas permis, Dany et moi attaquons vers la droite, masquant les autres qui nous suivent à cinq pas. À peine avons-nous fait quelques mètres qu'une voiture allemande arrive vers nous.

Je crie :

— Nous sommes marron ! Vite, Jojo, plonge ! Les Frisés sont là.

La voiture est assez loin, mais je distingue nettement le chauffeur et un officier à l'avant de la décapotable, puis debout, à l'arrière, deux soldats qui nous visent avec leurs flingues.

À présent que je revis la scène, je sais que je n'ai pas eu le trac pour moi. Je l'avais pour Jojo, mon cadet. Il y a beau temps que j'avais levé les bras en signe de soumission. Je savais que le corps de Dany et le mien formaient un bouclier pour les autres, derrière nous, qui s'étaient plaqués dans un fossé.

Et les Chleuhs sont arrivés. Les soldats ont sauté de la voiture et se sont plantés devant nous. L'officier, à son tour, est descendu, a dégainé son revolver, nous a tenus en joue, puis a lancé à ses sbires l'ordre qui me tourmentera pendant longtemps :

« Entrez dans le chemin, faites quinze pas, et tirez... »

Alors les deux automates ont couru, et ils ont tiré, tiré...

II

LE DRESSAGE

Mon premier pas dans Auschwitz. Je lève la tête, les constructions y sont hautes, et c'est du dur. Malgré moi, je les compare à celles des camps français : Mérignac, Pithiviers, Beaune-la-Rolande. Elles étaient minables.

La nuit de fin septembre enveloppe le camp, elle lui prête l'allure d'une grande cité. Les lampadaires allumés à chaque carrefour rehaussent les bâtisses. Les ombres épaississent les murs et là-bas les miradors, surplombant deux rangées de fils barbelés, accentuent la longueur de l'allée principale. Ç'a de la gueule !

Puis, petit à petit, la nuit s'estompe, le chef machiniste haut perché dans le ciel règle son éclairage ; c'est du grand art : tout est parfaitement dosé. Sa main fait apparaître une pâle lumière ; doucement le plateau tourne, change. Voilà que se dessine ma première aube à Auschwitz. Sait-il, celui qui a une fois de plus réussi à créer ce jour, qu'il vient d'entrebâiller une porte sur ma première très longue nuit ? L'obscurité habillée de lumière s'estompe et la lueur du jour naissant me crache la vérité tel un coup de cravache. J'entrevois l'inquiétant visage d'un habitant de cette cité. Dans quelle sale histoire me suis-je encore fourré ? « Rosa, Rosa, Maman ! Viens vite ! Sors-moi d'ici de ta main divine, celle qui m'a déjà sauvé un matin d'hiver des flots furieux de la Seine roulant aux pieds du Pont-Marie, auxquels le lavoir où tu trimais à laver le linge des plus pauvres que toi était amarré. Ton instinct de mère exceptionnelle savait que j'avais glissé de l'étroite planche servant de passerelle. Comme tu as dû t'affoler, autant que moi à te chercher maintenant, au matin de cette longue nuit... »

Les SS nous parquent entre deux blocks. Des kapos et unter-kapos nous y attendent. Un des sous-fifres s'informe s'il se trouve parmi nous des débarqués connaissant plusieurs langues. En plus du français, je parle le russe et l'allemand, mais ne bronche pas. L'un des nôtres sort des rangs. Le kapo lui dit quelques mots à l'oreille qu'il traduit :

« Tout le monde à poil ! Ôtez tout ce que vous avez sur vous. Commencez par le veston que vous étalerez par terre, ensuite déposez-y le restant de vos effets, repliez-le et laissez le paquet à vos pieds. »

J'étale délicatement ma veste sur le sol, que j'ai auparavant balayé de la main. Il ne faut pas qu'une si belle veste se salisse. Puis j'ôte mes chaussures et les réunis semelle contre semelle avec ma ceinture. J'enlève mon pantalon. Comme à l'habitude, je prends garde aux plis.

Pauvre froc ! Il a souffert autant que moi du voyage. Moi qui n'ai jamais eu de pantalon en accordéon, ça m'en fiche le cafard. Il ne me reste plus que ma chemise sur le corps, je palpe mes manchettes ; mes deux billets de mille francs y sont toujours, je décide de les y laisser, je l'ôte, et je me retrouve nu. Je contemple mon paquet : un si beau costume, en tissu anglais, le premier sur mesure que j'avais réussi à m'offrir en vendant des *Paris-Soir*. Six cent cinquante balles qu'il m'avait coûté. J'y faisais gaffe comme à la prune de mes yeux, et voilà qu'il finit son existence comme un vulgaire complet du Carreau du Temple. C'est bête, mais j'en pleure !

Soudain des cris, des râles, en quelques secondes, un déporté est assassiné à coups de nerf de bœuf. L'imprudent voulait garder deux pièces d'or dans sa main. Aussitôt tous ceux qui ont la même envie larguent tout ce qu'ils planquaient. Un bataillon de chanteurs de rue ferait fortune. Moi je n'ai gardé que deux petites photos d'identité, celles de ma mère et de ma fiancée Hélène ; j'hésite un instant et décide malgré tout de refermer la main sur elles.

Les lumières, sans que nous y prêtions attention, se sont éteintes depuis longtemps. Mon premier jour de déporté est déjà entamé. Sa clarté me révèle que maintenant le spectacle va commencer. Nu, frissonnant, tremblant tel un agneau, mon âme est avec Rosa. Cinq mois que j'ai quitté sa maison, et tant de choses se sont passées depuis. Mais jamais je n'avais connu une aussi colossale angoisse.

« Ici, ce n'est pas un sanatorium, ici vous êtes à Auschwitz, vous allez travailler pour le Grand Reich. Nous allons extirper du plus profond de vos entrailles toutes vos forces, nous emploierons tous les moyens pour l'obtenir. Vous ne pourrez tenir le coup que pendant deux mois ; après, krematorium... » Le SS, joignant l'acte à la parole, pointe son doigt vers le ciel en le faisant tourner.

J'ai parfaitement compris son discours de bienvenue, mais je n'arrive pas à me convaincre que ce malade puisse dire la vérité. Si je le prenais au sérieux, je ne verrais pas Noël. Or quatre-vingt-dix jours seulement nous en séparent. Mais où donc suis-je tombé ? Moi, un fervent des films d'horreur, vais-je vivre une super-production ?

Lorsque vous êtes nu, au garde-à-vous, entouré de SS, de kapos armés de matraques, prêts à vous défoncer le crâne à la moindre incartade, et que l'on vous débite ce genre de discours, vous avez tout de suite saisi qu'il faudra marcher droit.

Les présentations faites, les coiffeurs font leur entrée. Tout ce qui est poil disparaît en un clin d'œil. Ensuite des « spécialistes » vous passent du désinfectant sur le corps. Ça pique à vous en faire hurler. Au moment où l'on m'en badigeonne l'entrejambe, je lève la tête. Mes yeux découvrent à la fenêtre du premier étage des visages fantastique, des visages que même en rêve je n'aurais pu imaginer. Maigres, pâles,

ridés, avec les yeux irréels, fixes, enfoncés profondément dans les orbites, des yeux de morts. Ces yeux qui appartiennent à de présumés êtres humains nous fixent intensément et mon regard ne peut lâcher le leur. J'ai peur. Je viens de réaliser qu'au bout de deux mois j'aurai le même visage, les mêmes yeux. Comme je voudrais être nu, chez moi, avec les magnifiques yeux de Rosa dans les miens. « Faisons un rêve !... » Des cris m'en tirent : on nous pousse vers la douche. Sous le jet glacé, je prends garde de ne pas mouiller mes deux photos dans mon poing droit. Puis, ruisselants, on nous présente aux artistes de la plume qui vont nous marquer comme du bétail.

Je tombe sur un Polonais qui parle très bien le français.

« Donne-moi ton bras gauche ! Je vais te faire un beau tatouage, on sait jamais. »

J'avoue qu'il m'a gâté. Il doit avoir appris à dessiner par correspondance, car ce qu'il me colle sur l'avant-bras gauche, c'est vraiment de l'abstrait.

« 65486 : voilà ton nouveau nom. Si j'ai un conseil à te donner, ce numéro retiens-le dans les trois langues qui ont cours ici : allemand, polonais, russe, et maintenant fais très attention, une nouvelle vie commence pour toi, ne cherche pas à comprendre, tu n'as qu'une chose à faire, obéir. Peu importe ce que l'on te demandera de faire, fais-le. »

Pendant trois ans je suivrai ce conseil à la lettre ; telle une marionnette, j'obéirai, sans comprendre. Je n'ai jusqu'à présent toujours pas compris.

Une fois habillés, nous sommes dirigés vers les blocks dits de quarantaine où, avant d'entrer, on nous donne notre première pitance. Debout, dos au mur, j'ingurgite ma gamelle de soupe que je trouve bonne. Même le pain, ce pain pourri, aussi noir que ce sinistre endroit, ce pain qui deviendra l'étalement du camp, je le mange jusqu'à la peau des doigts.

C'est ici, entre les blocks 5 et 6, que va se dérouler le dressage. Les lions qui débarquent de leur jungle chez Bouglione sont peinardeux à côté de nous. Pendant quinze jours, tels des fauves arrivant tout droit de la brousse, nous resterons enfermés dans l'immense cage des deux blocks.

Mes nuits sont farcies de cauchemars. Dès que pointe le jour, je ruisselle de sueur à la pensée que le dresseur va apparaître. À l'appel, beaucoup de manquants. Ils ne sont pas malades, simplement, ils n'ont pas suivi les ordres du dompteur. Pour eux tout est terminé et ils le doivent à un SS, mais quel SS ! Le monstre est immense, avec de larges épaules massives, dégageant une force terrible. Des cheveux épais, frisés, presque rouges. Un visage sanguin, un cou de taureau.

Tout cela vêtu de noir. L'effet est saisissant ! Mais son gabarit ne m'impressionne pas. Ce sont ses yeux qui me font peur ! Ses bottes aussi. Les yeux bougent constamment, suivent tout, partout, cherchant la moindre faute. Ses bottes, ensuite, permettent d'assouvir son plaisir. Le matin à l'appel, elles sont impeccables. Elles brillent, tant elles ont été briquées pour effacer les traces de la veille ! Car ces bottes travaillent dur !

Alors que tous les autres déportés rejoignent leurs kommandos de travail, nous restons sur place. Aussitôt le camp vide, le numéro commence. L'artiste débute en nous commandant, toujours en langue allemande, de nous asseoir, puis il nous explique ce qu'il attend de nous :

« Juifs, vous allez faire de l'exercice ! Ne croyez pas que ce soit un exercice étudié spécialement pour vous ! Nous autres, SS, avons le même et voyez le résultat... »

Il se campe devant nous, mains aux hanches, jambes écartées, torse gonflé. Il ne parle pas de ses bottes, ce n'est pas nécessaire, nous sommes à la coule ! L'exercice est simple : suivant l'ordre, se lever, sauter, courir, se coucher, se mettre à genoux, se tenir sur un pied, sur l'autre, tourner et recommencer sur un rythme rapide, pendant d'interminables heures. Heureusement, ce jour-là il ne pleut pas. Les survivants pourront regagner leurs blocks sans être en plus couverts de boue. Il fait encore chaud en cette fin de septembre 1942, et nous sommes tout de suite en sueur. Les ordres fusent. Ceux qui ne jaspinent pas la langue doivent regarder les autres et copier le geste ou la pose, sans musarder surtout, car le serpent est là. Il voit et frappe vite. Il fait mal, très mal avec ses bottes. Il n'en distribue qu'un coup à chaque fois. Si tu as le bonheur de le recevoir dans les fesses ou dans les cuisses, ça peut passer ; dans les reins la douleur est immense et te coupe le souffle ; mais si, par manque de pot, tu le prends dans la tête, c'est cuit. Combien de malheureux ont poussé un seul gémissement et ne se sont plus relevés. Ceux qui le peuvent malgré ce coup terrible ne sont plus bons que pour la chambre à gaz.

La plus grande extase pour cet expert lubrique, c'est lorsqu'il sent un de ces Juifs à sa pogne, c'est-à-dire à sa botte. Que l'un de nous donne des signes de fatigue, qu'il laisse paraître quelque difficulté à entraver les ordres, alors notre rouquin ne professe que pour lui. Il se place tout près de son fragile élève, couve des yeux celui qui doit mourir. À la première faute, un coup dans un tibia. À la deuxième, un coup de botte dans l'autre. Le pauvre, que ses jambes ne soutiennent plus, s'écroule. À la troisième, bien ajusté en plein dans la tête ! Cet élève instruit ne commet jamais une quatrième faute.

Je n'ai jamais été un sportif, mais qu'il doit être grisant de gagner une médaille, de la montrer à sa famille, à ses amis ! Hélas, après ce

genre de marathon, lorsque vous n'avez gagné que l'espoir de vivre jusqu'au lendemain, vous ne souhaitez qu'une récompense : que demain se lève le plus tard possible.

J'ai beau être sûr de moi, ces séances de gymnastique m'anéantissent. Mais c'est rien à côté de Bernard, mon voisin dans le rang. Mon copain a pourtant de la veine de pouvoir suivre ces cours de dressage. En effet, depuis Drancy son visage est couvert d'impétigo, et il est heureux que personne, lors de notre arrivée, ne s'en soit aperçu : ç'aurait été irrémédiablement la file de gauche. À longueur de journée tous le charrient sur son état. Ils disent qu'il s'agit d'une maladie vénérienne que seuls les Français sont supposés attraper. De plus, Bernard n'est pas très costaud et il a un mal de chien à suivre le rythme infernal de ce nouveau jeu. Enfin, ce qui le ronge, ce qui lui sape toute envie de continuer le combat, c'est la découverte qu'il vient de faire : son dabe est passé au four !

Que de fois je chope Bernard par le bras pour qu'il se couche en même temps que moi, que de fois je le pousse à se relever, mais il est sans ressort. Je crois qu'il n'aspire qu'à une chose, mon pote Bernard : que tout se termine pour lui, afin qu'il puisse rejoindre son père.

Combien de malheureux abandonnent les rangs en pleine classe ; combien d'autres, la nuit, ne parviennent pas à trouver le sommeil tant leurs os se remémorent la séance de la journée. Et il y a ceux qui, ne comprenant rien à cette merde, vont se jeter sur les fils électrifiés tout proches. Tant que je vivrai, tant que je me souviendrai, jamais je n'oublierai notre dompteur !

Et que dire des appels, ces interminables appels pendant lesquels sont tombés le plus grand nombre de déportés ! Deux fois par jour, mille neuf cents fois pour mon compte, attendre pendant des plombes, sous le soleil, sous la pluie, le froid, sans bouger, attendre qu'on vous gueule : Rompez ! Il faut que tous les ordres soient compris à la lettre. Il faut que dans un ensemble parfait les *Mützen*⁽¹⁾ quittent et regagnent les têtes. Il faut que les semelles de bois claquent en mesure, comme le feraient les cymbales de l'orchestre philharmonique de Berlin. Malheur à celui qui n'est pas dans le ton, les punitions sont meurtrières pendant ces appels, car elles servent d'exemple aux autres.

L'été, beaucoup s'écroulent, suffoqués par la chaleur. Ceux qui ont la dysenterie se vident sur place, avant d'être achevés à coups de bâton. Ceux qui n'ont plus la force de rester au garde-à-vous le sont également. Sous la pluie, c'est terrible. Votre costume de papier s'imprime dans votre peau. Malgré vous, vous pliez l'échine. Alors, malheur si le kapo vous voit : vous devez toujours garder *Kopf hoch*, la tête droite et haute, et ça n'est pas facile quand une eau glacée vous dégringole dessus. Mais le plus hallucinant est l'appel pendant l'hiver. Par moins vingt, température courante dans cette région, les petits

matins d'Auschwitz restent gravés dans ma mémoire : à poil pendant deux heures, quelquefois plus, au garde-à-vous, le corps aussi raide qu'un bâton de Cornexqui, à contempler la nuit en train de disparaître.

Dans tous les cas, qu'il fasse chaud ou froid, qu'il pleuve ou qu'il vente, vous n'avez envie que d'une chose : vous asseoir. Alors contrôle *yourself*, comme dirait l'autre. Et pendant des heures, mon esprit, je le contrôle. Je tiendrai, je verrai le bout de cet appel.

III

QUO VADIS ?

Les séances de dressage ont diminué d'intensité, et elles n'ont lieu que le matin. Sûr que le spécialiste en la matière s'occupe de nouveaux arrivages de félins. Un jour, pendant une de ces habituelles routines, un nouvel SS s'amène. Après avoir échangé avec l'autre un grandiose *Heil Hitler*, il nous inspecte en gros, puis examine plus longuement les jeunes. Je me trouve au troisième rang, mais je sais d'avance que je ferai partie du lot... Le voilà, il est juste devant moi, je suis au garde-à-vous comme il se doit ; il est de même taille que moi, mes yeux rencontrent les siens, j'ai compris, le froid me gagne les entrailles : où va-t-il m'envoyer ? Nous sommes six à être sélectionnés. L'après-midi, nous sommes expédiés dans différents kommandos turbinant à l'intérieur du camp.

À cette époque, Auschwitz est en pleine expansion. Une activité extraordinaire y règne. Tout n'est que mouvement. Il faut bouger ; le déporté surpris à ne rien faire, ou même à respirer deux fois au lieu d'une, récolte une avalanche de coups de schlague à faire écrouler un mur de béton armé.

Ces blonds Aryens sont victorieux sur tous les fronts, ils en ont la grosse tête, et sont là pour nous le prouver. Pas question, lorsque vous recevez votre ration de coups quotidiens, de chercher à les esquiver, ou même de geindre. Vous n'êtes pas dignes de refuser l'honneur que vous accordent ces débiles mentaux en vous éduquant.

Je suis affecté à un kommando de maçons. Grâce à quelques coups de nerf de bœuf bien placés, je deviens vite un ouvrier acceptable – j'ai même à mon actif un block de ce fameux camp, ce qui est une référence pour un gamin de Paris qui ne savait même pas ce qu'était une truelle. Incroyable ce qu'un apprenti peut monter de briques les unes sur les autres en suivant le fil à plomb, lorsqu'un bâton se trouve derrière lui, prêt à être utilisé à la moindre faute. Depuis ce dur apprentissage, je devine quels moyens on a employés pour édifier les pyramides d'Égypte.

Il faut à tout prix construire. L'Europe entière est impatiente de connaître Auschwitz : faisons donc le maximum afin de ne pas la décevoir.

À cette époque, le nombre des déportés n'est pas bien élevé. Il y a beaucoup d'Allemands, avec une proportion plus élevée de droits communs que de politiques, beaucoup de Polonais, avec le même pourcentage, et des Russes, pour la plupart des jeunes, des

maquisards, des soldats, des civils ; ils ne se mélangent à personne, restent entre eux, vivent et forment une communauté à l'intérieur du camp. Mais surtout ce qui me fascine, c'est qu'ils n'ont pas peur de ces matamores. Ils portent, tatoué sur leur large poitrine, un aigle aux ailes déployées, ce qui la rend encore plus imposante, et surtout ils ne baissent pas la tête. Un kapo et même des SS ne s'attaquent pas seuls à un de ces jeunes Russes. À Auschwitz, faut le faire ! Pourtant, à cette époque, les Russes en bavaient autant, sinon plus, que les Juifs, dont la majorité était composée d'Allemands et de Polonais, puis de Français.

Quant aux Allemands et Polonais non juifs, ils ont le monopole de toutes les planques. Ils dépassent même des SS en certains domaines. Mais tout ce monde, Juifs ou non, passe au four. Ce n'est que plus tard qu'on exterminera seulement les non-Aryens.

De cette période de transit, je garde deux souvenirs cuisants. Rien que d'y penser, aujourd'hui encore mes os se rappellent leurs craquements. Un jour, roulant une brouette remplie de briques, je croise un SS sans le remarquer et naturellement sans le saluer. Je suis aussitôt interpellé par mon seigneur et maître indigné :

— Garde à vous ! Ne sais-tu pas, Juif, que tu me dois le respect et que tu dois me saluer en ôtant ton *Mütze* lorsque tu me croises ? Tu mérites vingt-cinq coups de schlague sur le cul pour cet oubli...

Tout cela débité en allemand. Je garde mes deux bras collés le long du corps, dans un garde-à-vous digne de l'École de Saumur, mes yeux fixés dans les siens, mais ce qui se passe dans mon ventre et dans mes genoux, un Larousse ne suffirait pas à le décrire.

— Comprends-tu au moins ce que je te dis ? aboie mon géant des bas-fonds de Hambourg.

— *Natürlich !* je lui réponds.

À ce moment il me décoche une gifle à faire écrouler les murs de Jéricho. Sa main me couvre entièrement le visage, ma tête bourdonne comme la grosse cloche de Notre-Dame, mes yeux se voilent, je sens que je tombe. Il ne faut pas : ni tomber, ni pleurer, ni crier. Dans un effort herculéen je me remets au garde-à-vous. Je m'échine à fixer de nouveau mon SS, mais je ne distingue rien ni personne tant mes yeux sont brouillés.

— À présent, as-tu compris ? Retourne à ton travail.

J'ai l'impression de faire le tour de France avec ma brouette, rien que pour la mener au block en construction distant de cent mètres.

Tout le restant de l'après-midi, je ne marche que par habitude. À l'appel interminable du soir, je sens le sol s'ouvrir sous mes pieds, ma tête me brûle et tourne comme une toupie. Une fois au block, je dégote un thermomètre : 39°... Une baffe pareille, ça compte dans la vie d'un homme : pardon, d'un déporté. Malgré tout, je m'endors

satisfait : en somme je n'ai reçu qu'une tarte à la place des vingt-cinq coups de schlague réglementaires.

Voilà mon état d'esprit après quinze jours de camp.

Un autre jour, pendant mon turbin d'ouvrier spécialisé, un SS nous passe en revue. Nous sommes huit à être choisis. Ordre nous est donné de nous présenter le lendemain matin à la grande porte. Durant la nuit, ça me tarabuste : dans quelle nouvelle galère va-t-on m'embarquer ? Aussitôt après l'appel, nous sommes tous les huit au bureau. Un kapo vérifie nos numéros, puis nous emmène hors du camp. Après un quart d'heure de footing qui a un goût de week-end ensoleillé, nous arrivons près d'une grande bâtisse en voie d'achèvement. Un *Vor-Arbeiter* se joint à notre groupe et nous affranchit :

« Votre boulot consiste à remplir cette voiture de sable que vous irez prendre là-bas (il nous indique l'endroit), de revenir la décharger ici, et surtout de recommencer cette opération le maximum de fois. »

À notre groupe s'ajoute un neuvième déporté, un Polonais. Il conduit deux chevaux qu'il attelle à la charrette ; son job consiste à guider ces deux bêtes par la bride. Jusqu'à midi tout se passe relativement bien, c'est-à-dire qu'on n'a droit chacun qu'à une douzaine de coups de matraque. Une rigolade !

Après la pause, nous reprenons notre travail. La fatigue du matin se fait sentir, les chevaux donnent des signes de lassitude. C'est que, au fur et à mesure que nous remplissons la charrette de sable, le trou se creuse, la pente devient plus raide, et les chevaux peinent de plus en plus à la remonter.

Vers la fin de la journée, le SS responsable rapplique, comme un inspecteur des travaux finis, pour voir si ses ordres ont été respectés. Nous venons de lancer la dernière pelletée de sable, tout jouasses d'en avoir terminé avec ce boulot. Le conducteur saisit un des chevaux par la bride. La charrette avec quelque difficulté démarre sur les planches posées à même le sable afin d'empêcher qu'elle s'enlise. Le Polonais frappe le cheval de son bâton, le cheval se cabre, une des roues avant quitte la planche et s'enfonce dans le sable. Il redouble ses coups. Les chevaux tirent, la voiture reste à la même place. Le SS s'approche du conducteur, lui retire son bâton, lui assène un coup de poing et lui tient ce discours, que l'autre écoute en se tenant le menton :

« Ce n'est pas aux chevaux, propriété du Reich, que tu dois distribuer tes coups, mais à ces Juifs. »

Ordre lui est donné de déharnacher les bêtes. Le SS se campe devant nous :

« Il n'y a que trois semaines que vous avez été déportés, vous devez être encore pleins de vigueur, vous pourrez remplacer ces chevaux fatigués. »

Nous nous regardons. Nous avons compris qu'une drôle de cloche va sonner la fin de notre labeur. Nous remettons assez rapidement la roue sur la planche, mais le plus coriace reste à faire. Sans échanger un mot, nous nous plaçons quatre de chaque côté du timon, puis une dernière fois nous nous dévisageons. Nous savons que nous allons vivre des minutes qui compteront pour ceux qui pourront les raconter. Un silence de fosse commune règne dans ce trou. Nous attendons l'ordre. La monterons-nous la côte, ou resterons-nous ensevelis dans cette sablière ? Telle une fusée, l'ordre part. Pliant l'échine dans un ensemble parfait, nous tirons. Rien ! Nouvel ordre, nouvel essai, toujours rien. Le SS savait que nous n'y arriverions pas, son sourire de dément le prouve, tout comme la présence de quatre nouveaux *Vor-Arbeiters* qui nous entourent. Un nouvel ordre claque, le ton n'est plus le même. Nous tirons, toujours rien. À ce moment, dans un ensemble digne des danseurs du marquis de Cuevas, les cinq sous-fifres s'abattent sur nous. Les coups de bâton pleuvent comme giboulées au mois de mars. Étrangement la voiture a bougé. Nouvelle averse bienfaitrice. Très lentement, comme un escargot, elle gravit la pente. Sans nous accorder une seconde de répit, pendant les interminables trente mètres qui nous séparent de la route, les cinq forgerons vont nous battre le dos. C'est pas possible ! Je suis fou, je pense au film *Quo Vadis* : nous sommes huit chrétiens de Rome, aux environs de l'année 42 avant notre ère ; les tribunes, les gradins sont bourrés de spectateurs ; des SS et des kapos des alentours sont venus assister à ces jeux de cirque. Rien ni personne ne manque, les fauves font également partie de la distribution, forts, féroces, affamés de chair fraîche, prêts à déchiqueter l'immonde pâture que nous sommes. Tapez, tapez, je ne sens rien, tapez, tapez, ça fait beau temps que j'ai Rosa à mes côtés, j'ai oublié les autres, la voiture, tapez, tapez, Rosa m'aide à gravir mon chemin de croix, tapez, tapez, je n'entends rien, pas même vos hurlements, rien que le grincement des roues.

Soudain, c'est le silence, un miracle vient de s'accomplir. Non pas un miracle divin, simplement le miracle des coups, le miracle sur la mort. Plus de cris, plus de raclées. La voiture est là, sereine, belle, majestueuse, sur une magnifique route plate, une route céleste. Malgré nos os pilés, nos dos pliés pour longtemps, nos jambes vacillantes, nous nous adressons un sourire complice. Eh oui ! nous sommes fiers de nous ! Nous venons de découvrir que nous valons deux chevaux. Peu de personnes peuvent le prétendre. Dans le calme revenu, se détache le souffle rauque des *Vor-Arbeiters*, crevés d'avoir tant frappé.

*

* *

Me voici, au bout d'un mois, un déporté averti. Il va falloir que

j'évite des expériences de ce genre ; à ce régime je comprends que les deux mois accordés sont un maximum.

Nous étions six à avoir été choisis. Nos numéros sont appelés.

« Allez faire vos paquets, vous partez dans une heure ! »

C'est un comique, ce SS. Quels paquets ? J'ai que dalle ; même pas sur le dos. Je me dirige vers mon pieu, j'ai une demi-portion de pain sous la couverture. Bernard est auprès de moi, muet, tête basse. Il me fait une peine atroce. Je ne trouve pas les mots qu'il faut : j'ai tellement peur pour lui. Sans une parole je le prends dans mes bras, je l'embrasse, comme on embrasse sa fiancée qu'on va quitter pour un long voyage, et qu'on craint de ne plus revoir. J'apprendrai par la suite que mon pote Béréle s'est offert aux fils magiques qui procurent le grand sommeil.

Nous sommes maintenant tous les six devant la grande porte, devant le bureau du *Meldung*(2) ; six touristes devant une agence d'excursions en tous genres. Un camion arrive, un SS en descend, entre au bureau et en ressort presque aussitôt.

— *Los ! Schnell ! Aufsteigen !*

Nous grimpons dans le camion qui n'est pas bâché. Vers quel destin va-t-il nous conduire ? Il dépasse les limites d'Auschwitz, et malgré moi je me retourne vers ce sinistre endroit qui se rétrécit à chaque tour de roue. Je sais ce que je quitte, c'est-à-dire le pire. Mais qu'est-ce que je vais découvrir ?

Le froid commence à pincer, la neige ne tardera pas. On dit que l'hiver sera rude cette année. Je ne contemple même pas le nouveau paysage qui s'offre à moi, car c'est un autre qui défile, celui d'Orthez à Mérignac. Après le chantage du président du tribunal, Dany et moi, encadrés par deux gendarmes, nous avons traversé la ville. La prison était loin.

— Je peux fumer, brigadier ? ai-je demandé.

— Oui !

— Avez-vous du feu ?

— Non ! Mais le monsieur qui passe sur l'autre trottoir fume. Allez lui en demander !

Nous avons traversé, Dany et moi, la large chaussée, tandis que les gendarmes continuaient leur route. Après avoir obtenu du feu, nous sommes revenus nous mettre entre eux. Je me souviens que nous avons même couru, et je revois le visage stupéfait de ces deux braves types qui ne pensaient pas que nous étions si pommes. Honteux, je cherche une excuse à ma bêtise. La seule qui m'apparaît évidente, c'est que j'avais peur de rien. Prison, déportation, et alors ? Je m'en sortirais toujours. Tu parles !...

Nous arrivons dans un village minuscule, que nous traversons en quelques secondes. Sur la gauche, un sentier ; cent mètres plus loin,

une maison : on dirait une école. Le camion s'en approche, stoppe, nous descendons sous la garde du SS. Le camion repart. Un soldat sort de l'école – car c'en est une – accompagné de deux *Stubedienst*, deux déportés jouant le rôle de femmes de ménage.

Nous pénétrons dans l'école. C'est une immense salle, bordée sur deux côtés de lits à trois étages. Près de la porte d'entrée, et dissimulé par un rideau, se trouve le dortoir de nos sentinelles. Au fond se dresse une estrade sur laquelle trône une grande table genre pupitre devant un tableau noir. Malgré la chaleur que dégage un immense poêle central, tout est froid dans cette tôle impeccablement briquée. Les lits sont faits comme seules peuvent le faire des femmes. Cette chambrée est sinistre : rien n'y traîne, pas même une présence. Nous savons déjà, par les deux bonnes, qu'un kommando de bûcherons l'habite. Vais-je en devenir un ? Et à quel prix ?

Le ventre vide, nous attendons son retour. Au loin nous parvient une marche militaire entonnée sûrement par ceux qui reviennent du boulot. Le SS nous ordonne de sortir afin de les saluer. Sur un rang, au garde-à-vous, nous attendons leur arrivée. Encadrés de soldats, précédés de deux kapos, vêtus de noir comme la mode l'exige, les bûcherons s'arrêtent devant nous. Tous, pour la plupart, sont de beaux spécimens d'anciens hommes. Quant aux kapos, l'un est petit, aussi large que haut, un visage bovin au cou épais, l'autre grand et mince, les traits fins et réguliers, avec de magnifiques yeux verts, des yeux inquiétants. C'est Double-Patte et Patachon. Mais il n'y a pas de quoi rire !

Nous sommes à la fin octobre. La neige a fait une timide apparition et le travail bat son plein. Pourtant tout se passe assez bien : un ou deux coups de schlague par jour, la vraie sinécure en comparaison d'Auschwitz. Ce qui l'est moins, c'est le trajet jusqu'au lieu de travail : huit kilomètres aller, autant pour le retour, avec des sorties de bains en guise de pompes. Ça tient du miracle un pas cadencé. Pourtant, avec quelques légers coups de crosse dans les reins, c'est faisable. Sans doute seront-ils plus appuyés lorsque Sa Majesté hiver sera là pour de bon, et avec de telles chaussures, la route sera longue ! Mais, pour le moment, c'est presque avec plaisir que j'attends l'instant de retrouver ma forêt. C'est la première que je vois. Tout n'y est que beauté, force, silence ; on se sent bien auprès de ses arbres majestueux.

La bouffe, quoique peu abondante, semble me suffire, à moins que ce ne soit le travail que j'offre pour la première fois à mes muscles qui me convienne. Si le climat de ce kommando ne s'envenime pas, je verrai peut-être la fin de ce cauchemar. Ce qui me fascine chaque jour et que je guette avec impatience, c'est la cavalcade des bisons sauvages qui habitent cette verdoyante forêt. Ces magnifiques et vieilles bêtes me rappellent tant de films, tant de bandes dessinées que

je les retrouve chaque nuit dans mes rêves. C'est ici, il paraît, l'un des seuls endroits au monde où ces animaux s'acclimatent. Pourquoi pas moi ? Si seulement j'avais un cheval comme Buffalo Bill !

Pendant la pause, je partage mon frichti avec un groupe de déportés de France, d'origine polonaise ; ce sont des mineurs du Nord, d'immenses gaillards en apparence invulnérables et qui pourtant dépérissent, pendant que moi je me change en homme. La neige a fait sa belle apparition, le froid rude mais sec n'a aucune prise sur moi, tout me transforme, je n'y peux rien : pour l'instant, même à Auschwitz, je profite ! Mais, pour ces Polonais venant de France, c'est une autre histoire. Ce sont des hommes mûrs, mariés, pères de famille, déportés avec tous ces trésors. Ils ont déjà connu des pogroms ; ils savent ce qu'il est advenu de leurs familles et n'arrêtent pas d'y penser. Ce cauchemar est pire que toutes les souffrances : eux qui pourraient supporter n'importe quel supplice ne peuvent faire face à celui du souvenir. Moi, c'est le contraire : ma Rosa est vivante, et elle le restera tant que je lutterai pour la retrouver.

Je réalise avec ahurissement que ce kommando me plaît. À part le problème des chaussures, ma nouvelle profession me botte. Momo bûcheron, quelle rigolade ! Avec le temps, je deviens même un travailleur potable, à telle enseigne que j'ai droit, avec les meilleurs, à concourir contre les soldats et kapos au jeu de la hache : à dix pas viser une cible, accrochée à un arbre, et planter la hache dedans. J'en sors quelquefois vainqueur.

Tout se serait donc passé cahin-caha si, un certain jour de novembre...

La journée s'annonçait comme d'habitude quand, subitement, tout changea : les kapos se firent plus féroces qu'à l'ordinaire, les soldats pour un oui ou pour un non se mirent à nous allonger des coups de crosse. Les deux kapos armés de manches de pioche distribuaient les gçons comme des coupes de champagne à un mariage. Plusieurs d'entre nous restèrent sur le carreau. Les soldats faisaient des cartons sur certains déportés qui dépassaient d'un pas des limites imaginaires. Il y eut des morts : ça ressemblait à une Saint-Barthélemy.

Enfin la pause arriva, nous sauvant de pas mal de coups supplémentaires. L'apéritif avait dû m'ouvrir l'appétit, car j'avalai mon restant de pain de la veille en deux bouchées. Une des sentinelles était assise à un mètre de moi. Comme moi elle déjeunait, pain et fromage, et je m'attendais à chaque instant à écoper d'une baffe. Quelle ne fut pas ma surprise quand le soldat me tendit son pain. Je n'osais l'accepter par trouille d'un nouveau coup fourré. Le soldat insistant, je m'aventurai cependant à le prendre. Rien ne se passa. Yeux dans les yeux, je le remerciai.

— Je crois, me dit-il, que tu seras bientôt de retour chez toi. Les

Américains ont débarqué en Afrique du Nord. La guerre sera bientôt finie.

Peut-être en avait-il marre de l'armée, ce vieux conscrit de Memel, mais il se gourait foutrement : il faudrait attendre trois ans pour que nous soyons tous deux libres.

La cloche de la reprise du combat tinta... Tels des boxeurs ne faisant pas le poids, nous regagnâmes le centre du ring, et le passage à tabac recommença. J'observais, j'épiais mon vieux soldat : il ne se servit pas une fois de la crosse de son fusil pendant tout le retour. Celui-ci fut une hécatombe. Les prétendus traînards, ou ceux qui, semble-t-il, ne suivaient pas le pas, étaient truffés de coups. Affreux, interminable. Sitôt arrivés à l'école, nous nous jetâmes sur nos plumards, afin de nous reposer de cette meurtrière journée, et de rejoindre en rêve ces Américains qui venaient de fouler le sol français.

À partir de ce jour béni, ce kommando, jusqu'alors passable, devint celui de la peur.

Un jour, pendant la pause, Alfred, le plus petit des kapos, chargé d'un fagot de branches, se dirige vers moi. Arrivant à ma hauteur, il m'examine, jette son colis à mes pieds et place au centre une poignée de mousse. Tout en me fixant à nouveau, il me dit :

« Toi, le Français, allonge-toi sur cette jeune fille et montre-nous de quelle façon les Français s'y prennent pour jouir d'une telle réputation auprès des femmes. »

Je n'ai sûrement rien entravé à son bavardage, et je m'applique à retraduire la phrase mot par mot. C'est bien ça, je ne rêve pas : mon Alfred est complètement dingue. Ses origines sadiques ont dû refaire surface.

— Alors, tu te décides ?

Je souris bêtement, mais ne bronche pas. L'Alfred m'envoie une tarte à déraciner un arbre. J'essaie de rester à la même place, c'est pas facile. Mon gros porc me renouvelle son envie, je ne réponds toujours pas. Cette fois, j'ai droit à un superbe crochet au foie. Je me plie en deux, et il m'est très difficile de ne pas tomber à genoux. Je sais que ça va être ma fête, mais jamais je ne pourrai faire un truc pareil. Si mon Alfred a besoin de renseignements à ce sujet, c'est qu'il doit se rendre compte qu'il ne vaut pas une thune dans la position horizontale.

Tout en recevant ma correction, l'autre kapo, Willie, s'approche de moi. Tout gentil, il me prend par l'épaule, et me parle comme si j'étais son copain d'enfance :

— C'est très bien de ne pas le faire devant tes amis, cela prouve que tu es timide, ce n'était qu'une expérience, tu es un brave garçon, aussi vais-je te récompenser. Je déclare devant les soldats que tu es libre.

Va, marche droit devant toi, tu peux partir, rentre chez toi.

Je ne réponds pas, je le fixe et me dis que celui-là est encore plus malade que l'autre et qu'il me prend pour un con. Le Willie me pousse. Je résiste.

— Allez, va, tu es libre.

Il me pousse à nouveau, je trébuche, mais me remets vivement au garde-à-vous. Ses magnifiques yeux verts prennent une drôle de teinte. Il saisit un manche de hache et m'en assène un coup terrible sur l'épaule, tout près du cou. J'ai l'impression qu'il m'a coupé en deux, mais j'essaie encore de rester au garde-à-vous. À l'expression de ses yeux, je devine qu'il va falloir bien me couvrir...

Qu'il s'agisse d'un manche de hache ou d'un rail de chemin de fer, c'est pareil, ça ne peut pas faire plus mal. Je suis littéralement brisé, je ne sens plus mes os, c'est de la purée. Il y a longtemps que je suis à l'horizontale dans la neige, mais le sadique s'acharne, et j'attends qu'il m'achève. Rosa, une fois de plus, est tout près de moi. « Je sais que tu n'en peux plus, mais résiste, ça va passer ! » Je me fais du ciné, c'est moi qui vais y passer. Un hurlement de mort déchire la forêt : j'ai pris un coup sur le tibia, en plein dans l'os. Pas possible : il a dû me séparer le pied du genou. Bien que je sois sans réaction, je ne peux m'empêcher d'attraper ma jambe entre mes mains. Maintenant il peut faire ce qu'il veut, je suis à sa merci ! Allez, c'est cuit. Au revoir, Rosa, c'était impossible !

Pour la deuxième fois, le vieux soldat de Memel tend vers moi une main secourable. Elle arrête celle de mon bourreau. Oui, sans cette main il m'achevait. Rosa avait raison.

Des camarades me portent au pied d'un arbre. J'ai oublié tous les coups, sauf celui de ma jambe ; je ne pense qu'à une chose : vais-je pouvoir faire le trajet du retour ? Mes copains, chacun à son tour, m'apportent un linge qu'ils ont trempé dans la neige molle, et ces compresses improvisées apaisent la douleur. Le retour est affreux, jamais le trajet ne m'a semblé si long. Sautillant, boitant, pleurant, je réfléchis : le préposé à la réception de ce grand hôtel a dû jeter un coup d'œil sur ma fiche d'entrée, la chambre ne m'a été louée que pour deux mois, les ordres ont été donnés, l'addition va m'être présentée. Quelle organisation ! Moi qui n'y croyais pas !... Tout en faisant ce funeste compte, je perds une de mes sorties de bains, je balance l'autre et c'est les pieds nus dans la neige que je couvre les derniers kilomètres. Aussitôt à l'école, sans manger, je me précipite au pieu. Mon corps que j'avais oublié se rappelle à mon bon souvenir. Je ne cesse de me tourner dans tous les sens tant mes os appellent au secours, mais c'est assis, ma jambe entre mes mains, que je suis le mieux ; c'est dans cette position que je trouve le sommeil. Je finis par croire que je ne pourrai plus dormir autrement.

C'est égal, je ne suis pas mécontent de moi. Si j'avais écouté Willie, c'est une hache entre les omoplates que j'aurais récoltée. Tel un vivant à crédit, je m'endors.

Collégien discipliné, le lendemain matin, je me pointe à mon travail. Mes éducateurs m'ont averti : ici, pas de malades ou alors le four. Toujours pieds nus, je me tape le chemin et retrouve ma forêt, mais avec beaucoup moins de plaisir. Pardi ! j'ai les guibolles aussi raides que le manche de ma hache. Rosa, fais quelque chose, sors-moi d'ici. Même avec beaucoup de volonté, il m'est impossible de tenir le coup, c'est sans issue ! Je n'ai même plus la force d'entamer un arbre, et mes pieds se gèlent peu à peu. Cette journée n'est-elle pas un prélude à la mort ?

Elle le sera en effet, mais pas pour moi : pour un jeune Juif belge. La fin tragique de ce garçon me marquera longtemps.

Ce jeune Juif parle très bien l'allemand, il discute souvent avec les kapos, même avec les soldats. À nos yeux, il est un « chou-chou ». Mais bêtement, aujourd'hui, dans une conversation avec les kapos, il a lâché : « Je ne suis pas juif ! » À cet instant précis, il s'est condamné à mort. Jusqu'à la fin de la journée, les kapos en plaisanteront, l'appellent l'Aryen ou le Micheling, ce qui veut dire moitié-moitié. Puis, le soir, avant qu'on nous distribue notre ration de pain, l'Alfred place le jeune homme au centre de la pièce et lui demande une fois de plus :

— Es-tu juif ou non ?

— Non, répond le jeune homme.

— Très bien, comme tu voudras, mais je me demande combien de coups te seront nécessaires pour que tu nous dises ce que tu es réellement.

— Belge et arien, dit-il.

Les deux kapos le dévêtent. Manque de pot, il est circoncis.

— C'est une opération que j'ai subie dans mon jeune âge, lance-t-il, comme une excuse tout en couvrant de ses mains la preuve irréfutable, cette preuve qui aux yeux des deux attardés n'a pu être faite que par un rabbin.

— Ce soir, tu auras droit à vingt coups de schlague sur le cul, demain ce sera cinquante, après-demain cent.

Jusqu'au bout, jusqu'au dernier coup, le Belge ne change pas sa réponse. Les fesses striées de rouge, il regagne son lit. Quelques-uns essaient de le raisonner, rien à faire. Je lui décris ma bastonnade dont je ne suis pas encore remis, rien à faire. Il maintient sa réponse. Le lendemain, comme promis, il a droit à ses cinquante coups. Encore pareil. Non ! Le surlendemain, à l'approche de sa punition, l'héroïque Belge pâlit, mais il présente crânement ses fesses au kapo. Le même

est littéralement déchiqueté, il geint, il râle. À chaque nouveau coup, le kapo lui pose stupidement la même question. Tel un morceau de viande sanguinolent exposé à l'étal d'un boucher, le jeune Belge reste sans réaction sur le plancher. Indifférent, le kapo nous ordonne de le porter sur son lit. Aucun d'entre nous ne s'étonnera, le lendemain matin, d'apprendre qu'il est mort. Je ne saurai jamais s'il était juif ou non. Ça n'a d'ailleurs pas d'importance pour moi, mais cela devait en avoir pour lui, et c'est l'essentiel. Pour ce qu'il croyait, il est mort en homme, non comme un numéro implorant la pitié de ses bourreaux.

Moi qui étais au bord de l'abandon, voilà qu'une nouvelle tuile m'est dégringolée.

Un soir, en rentrant du turbin, je me suis trouvé au bord des rangs, prêt à passer la petite porte de l'enceinte qui entoure l'école. J'ai fait un faux pas et ma jambe malade s'est piquée aux fils de fer barbelés, là où j'avais reçu mon fameux coup. En deux jours l'enflure a pris d'inquiétantes proportions, la plaie suppure et sent mauvais. Ce n'est plus une jambe, c'est un poteau télégraphique. Je continue bêtement, craintivement, d'aller au travail, mais je sens que le dénouement est proche. D'une façon ou d'une autre, va falloir jeter l'éponge.

Comme chaque soir, sur le pupitre, vingt-cinq pains sont empilés. Comme chaque soir, Alfred, avant de les partager, les compte. Ce soir, il n'en trouve que vingt-quatre. Aussitôt, portes et fenêtres sont cadenassées. Tel Charlie Chan, mon Alfred va mener l'enquête. Mais ce n'est pas par déductions, ou grâce à son flair, qu'il pense la résoudre, c'est grâce à son inséparable matraque.

— Tout le monde en rangs par cinq, garde à vous ! Un de vous a volé un pain, je lui accorde trois minutes pour qu'il se dénonce. S'il ne le fait pas, chacun de vous recevra vingt-cinq coups sur le cul.

Les trois minutes passent vite. Chacun de nous louche du côté de son voisin, pensant qu'il est coupable. Personne ne s'étant mis à table, les kapos nous alignent sur deux files. Les deux premiers à passer défont leur pantalon, se penchent sur les tabourets, et présentent leurs fesses. Le bruit sourd de la schlague qui leur coupe la peau me fait mal. J'en ai la nausée ! Dans mon état, jamais je ne pourrai supporter une telle correction. Certains hurlent, d'autres pleurent, d'autres, les plus forts, poussent de petits gémissements. Du sang, un pauvre sang de déporté, coule le long de leurs maigres cuisses. Et il y a ceux qui sont grossiers, grossiers par dépit de ne pouvoir infliger la même raclée à ces butors. Alors, par réaction, mais jamais en allemand, ils se libèrent à chaque coup de *gummi*. Le kapo en prend pour son grade. Facile, penserez-vous. Cette centaine de malheureux groupés pouvait massacrer comme de rien la douzaine de soldats. Eh bien, non ! Chacun fait son « one man show » car il connaît la loi d'Auschwitz :

pas de jugement, pas de pardon, la mort ! Alors celui qui espère s'en sortir, celui qui pense pouvoir surmonter la douleur de cette nouvelle épreuve, celui-là se plie devant son bourreau.

Mon tour approche, le trac augmente. J'essaie d'être le dernier. Si seulement j'étais Mandrake. D'un geste de la main, les *gummis* deviendraient des bâtons de guimauve. Ou si j'étais son fidèle compagnon Lothar ! Avec sa force j'écraserais ces maniaques ! Assez rêvé ! Les kapos me dis-je, vont être claqués, leurs coups porteront moins, j'aurai moins mal. Mais c'est l'inverse qui se produit. Je me trouve face à un bourreau ulcéré de ne pas avoir déniché le coupable, et le plus grave – maintenant j'y pense – c'est qu'il peut supposer que je le suis, ce voleur. À peine ai-je le temps de me coucher sur le tabouret, que la distribution commence ; sous tous les angles la matraque s'abat sur moi. Un moment, je lâche « Ouille ». Le mot lui plaît, car il répète en redoublant les coups : *Ja, ja, das ist gut, ouille !* Ferait mieux de suivre des cours du soir de français, ça pourrait lui servir dans l'avenir. À force d'être battu, je me retrouve une fois de plus sur le plancher. L'Alfred souffle comme un bœuf. Pour récupérer, il s'assoit sur l'estrade près du pupitre ; je reste k.o. à ses pieds.

— Enlevez ce paquet de merde ! lance-t-il à mon adresse.

Tout en blasphémant, sa tête se tourne vers la gauche, sa main suit son regard, il la plonge vers la partie creuse du meuble et ramène le pain manquant. Un rire tonitruant s'échappe de sa gorge.

— Ne pensez-vous pas qu'un peu de sport ouvre l'appétit ? lance l'Alfred comme mot de la fin.

Moi, je l'ai déjà dit, je n'aime pas le sport !

IV

LES DISCIPLES DE DRACULA

J'en ai marre, laissez-moi tranquille, demain je ne me lèverai pas, de toute façon le terme arrive. Même si je surmonte ce k.o. technique, quel genre de vie m'offriront-ils ? Avec de la chance je vieillirai de quelques jours en creusant ma tombe, sous une avalanche de coups. Des coups, j'en ai ma claque. Ils ne me font même plus mal. Je suis comme un type toujours entre deux vins. Mes os ressentent constamment les douleurs de la dernière bastonnade. Je voudrais m'endormir, être enfin heureux dans le rêve. Mais comment sombrer dans le sommeil après tant d'écrasantes réalités ?

Au milieu de la nuit j'ai besoin d'aller au petit coin. C'est la première fois qu'une telle envie me prend. Pourtant je me retiens car il faut demander la permission à la sentinelle en faction à la porte : elle doit nous accompagner au-dehors. Enfin, je me risque à le faire. Elle y consent.

La neige recouvre le pays. J'appréhendais son contact pour mes pieds nus, mais je ne la trouve pas froide. Au contraire, elle est douce, presque tiède : on dirait une moquette de haute laine. La nuit est belle. Dans le ciel, des millions d'étoiles scintillent. Il se dégage tant de douceurs du paysage que je ne pige pas. Que se passe-t-il ? Nous sommes à la veille de Noël et cette nuit est chaude comme une nuit d'été. Je n'en ai jamais vu de pareille. C'est comme si je n'avais jamais reçu de coups, je suis bien, je suis heureux, je ne me sens pas seul : une invisible présence enveloppe la nuit. Si l'on me tuait à cet instant, je mourrais content.

Ma sentinelle qui, ce soir, montre une patience d'ange, me rappelle à la réalité. Je me dirige vers un arbre et m'apprête à satisfaire mon envie. Des frissons me parcourent le corps, comme si j'avais la fièvre. Mais ce n'est pas le froid de l'hiver. D'ailleurs, en quelle saison sommes-nous ? Et quelle heure peut-il être ? Toutes les cloches de toutes les églises du monde doivent sonner de concert, tant il y a de boucan dans ma tête. Je reboutonne mon pyjama, et reste figé devant cet arbre qui semble me parler. Une voix douce, merveilleuse, descend de ce ciel miraculeux, emplit cette nuit divine, un bien-être inonde mon corps. Mais oui, cette voix mélodieuse s'échappe bien de l'arbre. Et voilà que celui-ci s'estompe pour laisser place à la plus sainte apparition : Rosa, assise dans son lit, ses mains entourant sa jambe gauche, Rosa me parle avec sa tendre voix de mère. Elle dit en russe : « Je sais, cette épreuve est très dure pour toi, mais je suis toujours près

de toi. Il est trois heures, je sais que tu es fatigué, retourne te coucher, ne crains rien, tu verras. » Puis en allemand : *Nach jeder Winter kommt wieder ein Mai*.

— Alors, Juif, c'est pour aujourd'hui ou pour demain ? Rentrons, j'ai froid ! me crie la sentinelle.

L'empaffé ! Il a coupé notre conversation.

Ce matin, je me sens mieux, presque en pleine forme pour entamer un round supplémentaire tant je reste imprégné du bonheur de cette nuit. Je ne demande qu'à travailler, mais Alfred ne voit pas les choses comme moi :

— Le camion passe dans une heure, tu rentres à Auschwitz. Tu te présenteras au *Revier* pour t'y faire soigner, mais j'espère qu'avec un peu de chance tu pourras au plus tard demain matin faire connaissance avec le krematorium.

Décidément, ce gros porc est plein de sollicitude. Si je pouvais, même avec ma jambe malade, lui dire au revoir comme j'en ai envie, combien ma démonstration d'amitié serait chaleureuse, mais tout plaisir se paie, et ici c'est trop cher. D'ailleurs, je m'en fous : je me sens tellement riche aujourd'hui comparé à ce fils fait au doigt.

Quelques heures plus tard, je franchis de nouveau la fameuse porte d'Auschwitz, dans un tout autre état d'esprit que la première fois. Marchant vers l'hôpital, j'ai l'impression d'aller à l'abattoir. Cette allée sanglante n'offre aucune issue de secours. En cas de panique, tu peux te fouiller pour quitter ce théâtre : la seule porte de sortie ouvre sur l'au-delà.

Une file interminable de malades, appuyés le long du mur, attendent. Et quels malades ! Comment guérir ces squelettes dont les jambes et les bras ne sont pas plus épais que les baguettes d'un mangeur de riz ? Quelle convalescence leur faudra-t-il ? Mais dans leurs yeux de morts je comprends qu'ils ne se font aucune illusion sur ce qui les attend. À leur place, perdu pour perdu, je tenterais n'importe quoi, j'irais n'importe où, quitte à me faire trouer la peau. Mais qu'est-ce que je dégoise ? Je suis moi aussi dans la file, j'attends aussi mon tour. C'est là le mystère d'Auschwitz : sans aucun soldat à l'intérieur du camp, sans que personne ne vous dirige, vous allez là où vous devez aller. Les gigantesques abattoirs de Chicago ne sont pas aussi bien organisés, pour sûr.

Voici maintenant la visite, la monstrueuse comédie qui décidera si vous ferez encore partie de la troupe, ou si l'on vous exterminera. Là aussi, impossible d'y couper. J'ai beau avoir confiance en moi, je ne peux me défendre de trembler en pénétrant dans cette antichambre de la mort. Sitôt engagé, je me retrouve à poil ! Nous sommes une vingtaine sur deux rangs, prêts à passer devant le juge suprême. La

visite du médecin est gratuite à Auschwitz : on paye les honoraires avec sa vie. Devant moi, sur l'autre file, je reconnais Dany, mon ami d'enfance, mon copain avec lequel je fus arrêté à la frontière, mon compagnon de voyage. Je ne l'ai pas revu depuis notre descente du wagon. Je l'avais oublié !... Il doit sentir qu'un regard est posé sur lui. Il cherche, accroche le mien. Nous nous fixons pendant quelques secondes, et la conversation la plus triste, la plus muette s'établit entre nous. Toute la détresse du monde se lit dans ses yeux :

« Maurice, tout est fini pour moi, je suis fatigué, j'en peux plus. Vois, mon pote Maurice, je te charrie pas, vois dans quel état ils m'ont mis. Je suis maigre, mes jambes ne me soutiennent plus. »

Des larmes coulent le long de ses joues creuses, sur les miennes aussi. C'est à lui de passer. Il essaie de me faire un clin d'œil en guise d'adieu ; je tente de lui sourire, mais ça ne vient pas. Dany est de dos ; son haut squelette me cache le dieu... Voilà, les jeux sont faits : Dany se dirige vers la gauche, je ne reverrai plus mon pote. Malgré ma jambe incroyablement enflée, ma plaie géante qui suppure en dégoulinant le long de mon pied et dont l'odeur nauséabonde me parvient jusqu'aux narines, malgré mon état voisin de l'hibernation tant je suis glacé, malgré tout ça je bombe le torse à le faire péter lorsque je me présente devant lui !

Je me retrouve à droite.

Toujours nu, je traverse l'allée qui me sépare du block de convalescence. Une fois de plus désinfecté, on me refile d'autres vêtements, et l'on m'expédie dans ma salle, au premier étage. La porte de cette salle s'ouvre sur une scène dantesque. Deux cent cinquante à trois cents misérables croupissent dans cette cour des miracles. L'odeur qui s'en échappe est infecte, un chahut étourdissant y règne, des morts vivants aux yeux fixes, debout – on se demande comment – me dévisagent et me posent cette drôle de question en trois langues : « Qui es-tu, toi ? » Je ne réponds pas, tant ils me fascinent. Jusqu'à présent je n'ai rien vu de pire. Moi qui pensais connaître Auschwitz, cette porte m'a révélé un nouveau visage de la mort.

« Ton lit est le troisième là-haut », m'indique mon guide de chez Borniol. J'y grimpe, pour y trouver trois occupants. C'est tout juste si l'un d'eux ne m'en fait pas dégringoler à coups de pied. Je jette un regard vers le bas. « Ici, j'ai dit ! » beugle le *Stubedienst*. Avec autant de précaution et de douceur qu'en déploierait un nouveau marié, j'essaie de me caser dans mon quart de lit. Ça paraît impossible. Pourtant c'est à quatre, sur cette petite, misérable paillasse, qu'il va falloir recouvrer la santé !

Les nuits sont insupportables, interminables. Ça *stinke* tellement qu'on se croirait dans une tombe. Il est impossible de dormir tous les quatre ensemble : à chaque mouvement de l'un des occupants du lit,

c'est ma jambe malade qui trinque. Un véritable martyr. Je dois dormir assis, mes bras protégeant ma jambe.

Il n'existe aucun médicament dans cet étrange hôpital, à part une pommade noire appelée « Iktioli ». J'en badigeonne ma plaie, que je recouvre ensuite avec un pansement en papier épais. Ma jambe est moins enflée – le repos doit y être pour beaucoup –, mais cette plaie m'inquiète, elle ne cesse de s'agrandir : je pourrais y loger mon poing. Elle sent, en plus, terriblement mauvais et je crois bien y avoir vu vivre de petits bouts de chair blanche. Quand même, ça ne peut pas être des vers !

Je passe quinze jours de cauchemar dans cette salle, regrettant mon kommando de bûcherons. Là-bas, au moins, j'avais un lit pour moi seul et, surtout, il n'y avait pas de « commissions ». Celles-ci ont lieu deux fois par semaine tant il y a de monde pour se faire soigner. Nos gentils infirmiers n'ont trouvé qu'un moyen de les contenter : exterminer les plus mourants. Chaque fois que la commission a lieu, « je meurs » tellement je tremble, puis, dès que mon tour arrive, une autre peur, celle de la chambre à gaz, me procure l'énergie nécessaire pour me redresser, gonfler la poitrine...

Un jour, après l'une de ces nombreuses épreuves qui ont le pouvoir de vous détraquer le cerveau, en regagnant ma paillasse, un de mes compagnons de lit remarque la pâleur de mon visage.

— Je suis sûr que le médecin a relevé mon numéro, lui dis-je.

Tout en causant, j'échafaude toutes sortes de plans : je sauterai du camion sur le premier SS, je prendrai son fusil, j'en buterai le plus possible, ensuite je me ferai sauter la cervelle. Tout, mais pas la chambre à gaz !

— Penses-tu. C'est moi qui suis sûr d'avoir été noté. T'as l'air d'un athlète à côté de moi, me dit-il. Je te parie ma ration de margarine que c'est moi qui suis bon pour le four ! D'accord ?

— D'accord !

Tout au long de cette dernière nuit de mon court passage sur terre, je n'arrête pas de me dire que je rêve, que c'est une farce. Pourquoi toute cette tuerie ? Je ne veux pas faire partie de cette fournée. Sans nous adresser un mot durant cette veille, nous attendons, mon compagnon et moi, que notre dernière aube apparaisse. « Rosa, au secours ! Reviens comme tu l'as fait, j'ai tellement peur !... Rosa, que devrai-je faire lorsqu'ils appelleront mon numéro ? » Mon pote a la même trouille que moi, pour sûr. Tous deux, tels des robots hors d'usage, nous attendons d'être foutus à la ferraille.

L'aube immanquablement paraît, la journée sera sombre, aussi sombre que la nuit dans laquelle je vais être lancé. Le chef de block appelle les numéros. Les condamnés désignés, s'ils sont valides, doivent se placer au centre de la salle ; les autres, les impotents, sont

arrachés à leur lit et allongés sur le sol. Très souvent, à l'annonce de certains numéros, personne ne pipe. Le chef de block appelle alors sa victime dans les quatre langues en usage. Toujours rien. Le patron a tout de suite vu que ce numéro déclinait l'invitation d'aller faire un tour en camion. Comme je le comprends ! Dehors il fait si froid. Un seul coup d'œil suffit pour que ses valets partent à la chasse ; en quelques secondes, la bête est repérée et traînée vers les autres.

Tous deux, nous attendons toujours de savoir si nous avons gagné le gros lot. Soudain, mon ami tressaille. En un instant il a vieilli de vingt piges. Il grimace un sourire (sourire qui a son compartiment réservé et scellé dans mon cerveau) où se cache sans doute toute la frayeur qu'un être doit ressentir à l'approche de la grande délivrance. Sa main plonge sous la paillasse, il en sort sa portion de margarine. En polonais, il me dit, en me la tendant :

— Tu vois, j'avais raison, je m'étais préparé à cet instant. Toi, t'as encore le temps. Je ne te connais pas, mais, si tu t'en sors, fais-moi plaisir, essaie de penser à moi quelquefois.

— Attends, c'est pas fini, je peux être appelé, moi aussi !

Non. Aujourd'hui, j'aurai deux portions de margarine.

*

* *

Ça ne peut plus durer, je ne peux rester indéfiniment dans ce lieu à attendre mon tour, il faut que je dégote une solution pour me sortir de cette souricière.

J'ai appris qu'un docteur français, le docteur Gelbard, se trouvait au rez-de-chaussée. Je réussis à entrer en contact avec lui.

— Mon vieux, me dit-il, il n'existe qu'un moyen de sauver ta jambe et ta vie, pisse dessus, encore et encore, et crois, mais crois-y de toute ton âme. Je ne vois rien d'autre.

J'ai compris ! Ma jambe, c'est de la merde !

— Et pour les commissions, j'ai encore des chances ?

— Il me semble que d'après ton gabarit actuel, tu peux facilement et tranquillement en passer une bonne dizaine.

Tranquillement qu'il me dit, mais à chaque fois que j'en passe une, j'ai l'impression de vieillir de dix ans. À la dixième, je serai un vieillard, si je n'ai pas déjà servi d'engrais pour les petits poissons.

La veille de Noël, c'est-à-dire quelques jours plus tard, j'établis mon premier bilan. « Commissions » : une dizaine, pas plus. Rien de changé ni d'encourageant de ce côté. Prier : je ne fais que ça depuis trois mois et il n'y a qu'à continuer. Reste le médicament-miracle. Là, il y a progrès : ma jambe suppure moins, c'est sûr. Par contre, un nouveau mal a fait son apparition : la faim. Oui, j'ai faim, toujours faim, ça devient de la hantise.

Ainsi, ce soir, j'attends avec impatience ma ration. C'est Noël, mon premier Noël à Auschwitz. Sûr qu'ils vont marquer l'événement, c'est une fête chrétienne... Les *Blockältester* des autres blocks accompagnés de kapos rendent visite à celui du *Krankenbau*. Ils lui apportent des cadeaux, soit pour des services rendus, soit pour voir leur protégé. Cette élite, planquée dans un coin de la salle, réveillonne comme il se doit ; la vodka coule à flots ; en chœur, ils entonnent l'air du *Tannenbaum*. Ces pourris-là le chantent si bien, qu'ils m'en fichent la chair de poule. Rosa le chantait aussi.

Les salauds ! une tranche de saucisson comme cadeau, un point c'est tout. Quel repas ! Assis dans mon lit, les yeux fixés sur la fenêtre, lentement, comme pour réveillonner toute la nuit, je mastique mon repas. Ça me rappelle celui que ma mère nous préparait à cette occasion. J'y pense tellement que m'apparaît dans les vitres de la fenêtre la salle à manger de mes parents ; autour de la table, mon père, ma mère, mon frère attendent ; sur la table trois bougies allumées diffusent une pâle lumière ; au centre de cette table, un immense plat de « Koubété », mon régal, de la tarte à la viande. Ma mère en découpe une part destinée à mon père, en découpe une autre, une immense, qu'elle me présente ; je tends la main, mais impossible de l'attraper. Alors ma Rosa contourne la table, traverse la fenêtre pour me l'apporter. Je l'embrasse et la remercie, m'allonge, ferme les yeux et m'en mets plein la lampe. Au matin j'ai le ventre lourd, tellement j'en ai mangé. J'en garde même la saveur sur la langue. Je n'ai donc pas rêvé !...

Depuis quinze jours que j'urine sur ma plaie, celle-ci a tendance à diminuer, elle ne sent même plus mauvais. Pour en être tout à fait sûr, je colle mon nez dessus. Pas de doute, je guéris. J'y croyais tellement ! Cependant, moral de fer ou pas, je reste inquiet. Les commissions à présent ont lieu trois fois par semaine tant les malades affluent. Ces sélections ne se font plus comme par le passé. Ce sont les préposés aux rangées de lits qui donnent les numéros des malades au chef de block. Celui-ci les transmet au médecin, lequel les inscrit sur la liste des condamnés. C'est une arme à double tranchant : si elle permet de retirer un ami de la liste, elle peut aider à assouvir certaines rancunes ou à remplacer l'ami par n'importe qui d'autre. C'est ainsi que des malades assez bien charpentés sont tout étonnés de faire partie de ces voyages sans retour. Pourquoi ? Déjà ? Ils cherchent des yeux quelqu'un à qui s'en plaindre, voulant lui faire comprendre qu'il s'agit d'une erreur. Mais le groupe avance et, tout en espérant trouver celui qu'ils cherchent, ils avancent aussi. Sur ceux-là également se referme la porte.

Le rude hiver, sans pitié pour les faibles, remplit la salle à son

maximum. Cette salle n° 10 devient un camp dans le camp. Un désordre invraisemblable y règne vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Les mêmes faits se répètent inlassablement. Les plus faibles, les agonisants se font faucher leur pain. Les uns, s'en apercevant, font un tel ramdam que c'est eux qui reçoivent des coups ; d'autres essayent de se battre pour le récupérer. Il y a ceux, aussi, qui vont de lit en lit pour faire du troc et qui guettent le dernier soupir de certains pour leur voler leur pain ; ceux qui ne vont pas assez vite aux latrines et qui marquent leur passage d'excréments aussi fluides qu'une bonne bière brune bavaroise ; ceux qui s'éternisent sur les chaises percées, empêchant les autres de s'y asseoir ; ceux qui, une fois dessus, se vident complètement, comme des ballons se dégonflent, en poussant de faibles petits râles ; ceux qui ont omis de torcher leurs sinistres fesses d'un inexistant papier hygiénique ; ceux qui se promènent au lieu de faire le quatrième d'une partie de belote. Tous ceux-là, sans exception, se font cogner par les sous-fifres du chef de block, le terrible Yurek.

Il me faut absolument quitter ce camp. Pour ça, je me propose à certaines corvées. La première à laquelle je suis affecté est le nettoyage de la salle n° 1 que je ne connais pas. J'y trouve quatre jeunes Polonais essayant de tuer le temps en disséquant le cadavre décharné d'un pauvre Juif. Que veulent-ils découvrir, ces Draculas en herbe ? Du sang ? Il y a longtemps qu'il ne doit plus en avoir. De quoi ce pauvre a-t-il pu succomber ? Sûrement pas d'indigestion. Le rab de pain que je reçois pour ce travail ne passe pas. À l'avenir, pour les corvées, je ferai gaffe.

Une nouvelle journée va s'ajouter aux précédentes. D'avance, je sais qu'elle sera aussi lugubre qu'une veillée funèbre, que mon seul souci sera d'en voir le crépuscule, car dans ce royaume des ténèbres, le seul instant qui m'aide à tenir vingt-quatre heures de plus est celui où je ferme les yeux pour m'endormir. C'est chaque soir l'instant d'une nouvelle évasion, car jamais encore je n'ai dormi à Auschwitz : toutes les nuits, je me commande un rêve, chaque fois nouveau, mais celui qui me retape le mieux, comme le ferait la pression de la main de ma mère dans la mienne, c'est celui où, pourvu d'ailes, je survole de vertes contrées, d'immenses océans d'un bleu limpide pour arriver jusqu'à chez moi. Au petit matin, tel l'ouvrier de chez Renault, je m'en retourne pointer à Auschwitz. Je sais que je m'en sortirai, j'en suis sûr, toutes les couleurs qui habitent mes rêves sont pures, franches, c'est du Nathalie Kalmus(3).

Pourtant, cette nouvelle journée va marquer une date dans ma longue déportation. Pour moi, ça fait pas un pli : c'est grâce à ma connaissance de la langue polonaise, que maintenant je parle

couramment, que j'ai évité de passer au four.

Ce matin-là, le chef de block nous a rendu visite. Campé au milieu de la salle, il s'est informé en polonais s'il se trouvait parmi les malades des hommes assez forts pour un travail dur. À la rapidité d'un interprète de la S.D.N., je me suis traduit son discours ; si une légume polonaise s'adresse à ses compatriotes, ça ne peut être qu'une bonne affaire. Je descends de mon lit aussi vite que ma jambe malade me le permet, enfile un falzard pour masquer ma plaie immonde et suis le premier au garde-à-vous devant lui. Nous sommes quatre élus, trois Polonais et moi. Notre boulot est simple : ravitailler l'hôpital, ramener de la cuisine deux tonneaux de café, c'est-à-dire de lavasse chaude, et deux de soupe, cette fameuse soupe qui engendre des crimes impensables. Mon compagnon est un gars costaud. Les cent vingt kilos de chaque tonneau, malgré nos sandales de bois dans lesquelles nos pieds glissent, sont portés assez allègrement. Deux voyages par jour, plus le nettoyage, c'est tout. Je savais que ce serait une bonne affaire, car nous avons droit à double ration. Mais surtout, et c'est hors de prix dans cet enclos de la mort, je ne suis plus inscrit en tant que malade mais comme travailleur. Ça me dispense des « commissions » cauchemardesques.

Parlant à présent quatre langues, disposant de beaucoup de temps libre, pouvant naviguer à l'intérieur du camp, je deviens bientôt le commissionnaire de pas mal de légumes. Je connais tous les blocks. Avec le temps, j'entre en contact avec presque tous les kapos. La grande mode dans cette haute société est d'avoir le crâne rasé, aussi lisse qu'une boule de billard. Je décide donc de faire pareil. Cette coquetterie, pour moi, c'est la revanche du cave : il y a quinze jours, j'attendais d'un instant à l'autre qu'on m'expédie à l'abattoir, à présent je reçois des petits cadeaux qui me permettent de payer le coiffeur !... Avoir la tête aussi belle que le genou doit faire ressortir mes origines slaves, car on m'appelle « le Ruski » ! J'en deviens même légèrement bêcheur, ce succès me grise, j'oublie presque que le four existe ; j'essaie de faire autant de bien que mes moyens me le permettent et c'est là une revanche supplémentaire prise sur mes bourreaux : moi qui ne possédais rien, je peux à présent distribuer. Pourtant, demain, je reviendrai sur terre. Pardon, à Auschwitz !

— Cet après-midi, après la soupe, présentez-vous au *Revier*, un travail vous y attend, nous dit le Yurek.

Le chef de ce block nous conduit vers le fond du bâtiment.

— Voilà, nous dit-il, en nous ouvrant une porte.

Une fois de plus, cette porte s'est ouverte sur une scène incroyable, qui aussitôt m'a replongé dans la réalité d'Auschwitz, que ma petite victoire sur la misère m'avait fait oublier.

— Chargez ces merdes sur la charrette et conduisez-les au

krematorium !

Ces merdes, c'est une pile de cadavres que j'observe sans bouger, cloué comme le Christ. Ça peut donc exister ? Certains êtres privilégiés, dont je suis, peuvent contempler de tels spectacles ? Trois couleurs dominent : le blanc pâle des corps décharnés, le bleu sombre des coups qui apparaît par-ci par-là, le marron foncé qui souille des fesses aux talons ces rigides squelettes que je dois charger. Non ! Jamais je ne pourrai les toucher !

À deux, un bras et une jambe dans chaque main, nous balançons les premiers corps dans la charrette. Pour ceux-là, pas de difficulté, si ce n'est que j'ai dû, à deux reprises, me tourner vers le mur à cause des nausées qui me remontaient de l'estomac. Mais, au fur et à mesure que la pile diminue, le tas s'agrandit sur la charrette, ce qui nous oblige à un effort plus important. Je constate alors avec effarement que j'empoigne mes morts avec plus de sûreté ; je m'habitue à mon nouveau travail ! Vais-je devenir un fossoyeur hors classe ? Par contre, les sagouins qui ont empilé ces malheureux ont manqué de conscience professionnelle. Bon nombre d'entre eux ont dû être balancés du premier étage et, en tombant sur la pile de cadavres, ils se sont enchevêtrés avec ceux de dessous (après tout, ce n'étaient que des déportés). Il nous faut donc soulever des bras, démêler des jambes afin d'avoir notre mort bien en pognes. Des larmes me coulent des yeux. Ce n'est pas sur cette macabre pyramide que je pleure, ce n'est pas sur ces étranges morts d'un autre monde que je déverse mon torrent de pitié, mais sur moi. Si Rosa pouvait me voir, me voir œuvrer à cette sinistre besogne, jamais elle ne pourrait le croire, jamais elle ne reconnaîtrait son fils en ce Mister Hyde conscient de sa métamorphose. Redeviendrai-je, un jour, ce que je suppose avoir été ?

Mais le plus dur reste à faire : lancer sur le haut de la charrette les derniers corps du bas de la pile. Plusieurs de ces malheureux pantins mal lancés retombent sur les pierres. Leur tête, en les heurtant, résonne d'un bruit mat. J'ai toujours ce bruit dans la mienne. Quand vient enfin le tour du dernier cadavre, deux camarades montent sur le faite du tas, afin de le rattraper lorsque nous l'aurons lancé. Un, deux, trois ! Le corps part très haut dans le ciel, il nous a semblé si léger... et pour cause : sa jambe est restée dans ma main, une jambe entière, impeccablement détachée de la hanche, une jambe gauche pas bien lourde que je contemple bêtement, ne sachant qu'en faire, n'osant pas la lancer. Peut-être, un jour, un déporté gardera-t-il ainsi la mienne dans sa main. Je grimpe sur la charrette, et dépose délicatement « ma » jambe auprès d'un unijambiste.

De retour dans ma salle, je me planque dans un coin. Assis sur un tabouret, j'allume une Bréyava, une cigarette tchèque (j'en obtiens cinq avec une portion de pain). Je remonte la jambe gauche de mon

pantalon jusqu'à la hauteur de ma plaie. Celle-ci est encore importante, mais ça va mieux, probable, puisque les vers ont disparu. Lorsque j'aurai fini ma sèche, je pisserai dessus une fois de plus : ça doit lui plaire du moment qu'elle ne sent plus mauvais.

— Eh, le Ruski ! viens nous débarrasser du seau !

Cet appel provient de la salle d'opération qui se trouve au fond : un minuscule carré dissimulé par des rideaux, où des chirurgiens aux instruments de fortune s'efforcent tant bien que mal de soulager certains malades sans que ça serve à quoi que ce soit. Arrivé devant le rideau masquant l'entrée, un seau est poussé vers moi. Je suis obligé de le saisir à pleins bras, car une jambe se trouve dedans, qui m'empêche de l'attraper par l'anse. C'est ma deuxième de la journée.

— La jambe droite ou gauche ? je demande.

— Léva(4) me lance une voix.

En frissonnant, je ne peux m'empêcher de penser, encore une fois, à la mienne de jambe. J'ai comme un sale pressentiment. Depuis ce matin, la salle n'a pas son ambiance habituelle : quelque chose flotte dans l'air, je ne sais pas quoi, mais je le flaire, et ça me rend nerveux. Les *Stubedienst* vaquent à leurs occupations sans parler, sans crier ni même cogner. Jusqu'au terrible Yurek qui n'a distribué aucun coup. Ce n'est pas dans leur façon d'être. Hier, les gifles et les coups pleuvaient, aujourd'hui ils se montrent tolérants, presque indifférents. Les malades eux-mêmes font moins de raffut. C'est vraiment un jour spécial. La nuit vient enfin, mais pour la première fois elle me fait peur. Pas question de m'évader dans le rêve ; j'ai la certitude qu'il va falloir au contraire garder les yeux bien ouverts. Depuis que je suis un travailleur, j'ai un lit personnel : pourtant, pour rien au monde, je n'y pieuterais ce soir. Je sens qu'il va se produire quelque chose de terrible, mais quoi ?

Depuis longtemps, la salle est silencieuse. J'en fais plusieurs fois le tour en fumant bon nombre de cigarettes. Les *Stubedienst* ne dorment pas. Ils sont allongés sur leur pieu, mais le petit point rouge de leur cigarette les trahit. Ils veillent ! Des frissons me parcourent. Comment trouver la réponse à cette énigme ? À qui la poser ? Je repasse une fois de plus devant mon lit. Sans avoir faim, je retire de dessous ma couverture ma portion de pain et de margarine et me pointe vers le poêle. Va savoir pourquoi, j'ai envie de me faire griller une tartine. J'enlève ma veste – on crève de chaud –, puis au bout d'une tige de bois je fixe ma tranche de pain et la plonge dans le foyer. Lorsque je la juge assez grillée, je la retire et étale dessus une couche de margarine.

Assis sur le banc, tout en fixant les flammes, je termine ma biscotte quand s'amène le Yurek. Il a la trentaine ; c'est un petit monsieur très mince, extrêmement nerveux. Les bras ligotés dans le dos, je pourrais me le faire sur une jambe, et pourtant, dans cet hôpital de pacotille,

c'est une terreur. Il est d'une cruauté sans bornes envers les Juifs et j'ai un trac de tous les diables lorsqu'il arrive à ma hauteur. Je me mets au garde-à-vous. Il s'arrête tout près de moi, qui m'attends à encaisser un coup de poing ou un coup de pied. Rien ne se produit.

— Assieds-toi, qu'il me dit en faisant de même. Que fais-tu debout à pareille heure ?

L'envie me prend de lui poser la même question.

— J'ai mal à la tête, que je lui réponds en polonais.

— Tu as un drôle d'accent. D'où es-tu ? Français ? Juif ou pas ?

J'hésite un dixième de seconde, connaissant sa réputation. Mais ce temps m'est grandement suffisant pour me rendre compte qu'il me prend pour une truffe. Il sait très bien qui je suis, puisqu'il m'a choisi avec les trois Polonais pour le travail du ravitaillement, et pendant ce très court instant je découvre que mon Yurek est un pédé. Je m'en avise à la façon dont il me regarde. C'est lui, le terrible Yurek, qui maintenant se sent paumé en ma présence. Je me retiens de me marrer, lui que tous les malades craignent, le voilà qui me déballe sa vie : qu'il a vécu en France, surtout à Lyon, de 1933 à 1937, qu'il y travaillait comme imprimeur, qu'il adore mon pays et qu'il souhaiterait y retourner. Il m'offre une cigarette. Je lui dis que je me trouvais à Lyon au mois de mai ; aussitôt nous faisons le tour de la ville comme si nous l'avions quittée la semaine dernière. Je le sens complètement à ma pogne : mon Yurek minaude comme une jeune fille à son premier bal. La situation est trop cocasse. Si je pouvais le raconter à tous ces malheureux qui lui doivent d'être passés au four, ils me taperaient dessus à coups de bûches tant ça leur semblerait grotesque.

Au fond, le Yurek n'est qu'un pauvre type qui profite de cette chance – unique dans sa minable existence – d'être à Auschwitz pour faire trembler de peur des hommes. Aussi vais-je jouer au chat et à la souris avec ce nabot, c'est un plaisir que je peux m'offrir. Au milieu de la conversation, je lui décris mon appréhension. Il reste un moment sans répondre, allume une autre cigarette, aspire plusieurs bouffées en fixant le poêle. Puis il tourne la tête vers moi. Il a un léger sourire au coin des lèvres, qui me rappelle celui des gagneuses de la rue Saint-Denis. Tout comme elles le font, il me prend par le poignet et se lève. J'en fais autant. Tout en l'accompagnant, je me dis que, s'il me propose de vilaines choses, je lui dirai que ma mère m'a défendu de sortir le soir. Il me mène au rez-de-chaussée dans une salle réservée aux médecins du block, m'indique un lit vide et me dit :

— Passe la nuit ici, demain tu comprendras !

À peine le jour essaie-t-il timidement d'apparaître, qu'un vacarme infernal me tire de ma somnolence. Des bottes descendent l'escalier

avec fracas, une armée de sandales de bois se traîne dans le long couloir ; des cris, des pleurs, des bruits de coups, tout cela résonne étrangement à mes oreilles. Je cherche à comprendre en fixant mes compagnons de chambrée. Personne ne quitte son lit, et moi non plus. Pour un empire, je n'abandonnerais pas cette chambre ; j'ai la certitude qu'elle me sauve d'un tragique destin.

Au bout d'une quinzaine de minutes, le calme semblant revenu, les médecins quittent leurs plumards. J'en fais autant. Alors qu'ils se dirigent vers le *Waschraum*, moi une force m'attire vers la salle du haut, dont la porte est entrebâillée. Je la pousse du pied. La pièce est complètement déserte. Un cyclone a dû s'y abattre, car un désordre incroyable y règne ; des paillasses jonchent le sol, des sandales éparses semblent perdues dans ce désert, des vêtements pendent aux lits, attendant leurs propriétaires partis à poil pour un très long voyage. La salle entière, sans exception, a été emmenée au four !

En faisant, dans une sorte de vertige, le tour de mon ancien domaine, je pense à Yurek. C'est grâce à ce pédé que je suis encore en vie. Quand on parle du loup... Le voici justement qui rapplique. En français, il me dit que depuis hier je suis inscrit sur les effectifs de l'hôpital comme *Pfleger*, ce qui équivaut au titre d'infirmier. Froidement, je le remercie, et lui demande seulement :

— Où coucherai-je ce soir ?

— Mais dans la salle réservée aux soignants, celle d'en bas.

De toute la journée et encore aujourd'hui je me pose la question : s'il m'avait demandé une contrepartie, aurais-je été de ce voyage ou pas ? Jusqu'à présent, je n'ai toujours pas compris ce qui l'a poussé à me protéger de cette fournée. En effet, le plus étrange, c'est que Yurek ne m'a plus jamais adressé la parole en privé.

V

« JE TE REMERCIE, DIEU, DE M'AVOIR FAIT JUIF »

Si le titre de soignant me procure certains avantages sur le plan matériel et moral, il me vaut une jalousie sans limites de la part des autres occupants, excepté Gelbard et Montagne. Le docteur Gelbard et moi sommes les deux seuls Juifs de la salle, et il subit à cause de cette distinction les mêmes affronts que moi. André Montagne, lui, est un déporté français résistant. Malgré sa tête rasée, c'est un gars plein de charme, et d'une gentillesse extrême. Il est arrivé à Auschwitz deux mois avant moi ; nous avons le même âge et nous sympathisons dès le premier regard.

Des autres, je me méfie, car j'ai la certitude qu'ils ne me loupent pas. Pourtant, question ambiance, cette chambre n'a rien à voir avec celle du premier étage. Tout ici n'est que calme, propreté. À part Gelbard et moi, chacun reçoit son colis, et André, très souvent, me fait partager le sien. Le soir, Gelbard, qui a réussi à se procurer un violon, nous joue un air qu'il connaît à merveille : *le Carnaval de Venise*. J'oublie presque l'existence de la salle du haut, mais sa porte me hante jour et nuit. C'est que depuis mon arrivée dans cet hôpital, j'ai vu cette porte se refermer sur des milliers de malades, voués à la chambre à gaz. Les uns marchaient en silence, d'autres pleuraient, d'autres s'accrochaient aux lits bordant le passage libre, d'autres devenaient dingues à l'appel de leur numéro. Chaque fois qu'un de ces convois se formait dans la salle n° 10, je le suivais des yeux jusqu'à cette porte. Sitôt qu'ils l'avaient franchie, pour moi tout redevenait silence, comme si un immense trou sans fond s'était ouvert.

À présent que je suis au rez-de-chaussée, je veux voir, je veux savoir ce qu'il arrive derrière cette porte. Ce matin, des condamnés vont la passer. Alors que personne ne s'intéresse à ces voyageurs pour l'autre monde – il y a tant de départs chaque semaine qu'on en est blasé, et après tout ce ne sont que des Juifs –, moi, je reste dans ma chambre. Il faut que je leur dise adieu.

Entendant le tumulte qui provient de l'escalier, j'entrebâille ma porte. J'avais raison : ceux qui défilent devant moi sont déjà morts, puisqu'ils ont accepté. Ceux qui là-haut pleuraient, criaient, marchent ici presque crânement. Ils savent que rien ne les sauvera, alors c'est d'eux-mêmes qu'ils grimpent dans le camion découvert, debout, déjà serrés les uns contre les autres. Ils partent en chantant : « Je te

remercie, Dieu, de m'avoir fait Juif ! » C'est la tête haute et toujours juifs qu'ils pénétreront dans la chambre à gaz.

Le docteur Gelbard me prévient d'une nouvelle menace. Les médecins SS du camp ont décidé d'expérimenter certaines méthodes d'insémination artificielle. Tous les jeunes Juifs de l'hôpital devront subir une visite médicale ; au cours de celle-ci, quelques-uns seront sélectionnés et transférés dans un autre block.

Effectivement, quelques jours plus tard, cette étrange razzia débute par la salle du haut. Ensuite, chacune à son tour, toutes les autres y passeront. Il y a de quoi se faire des cheveux quand on sait que les premiers élus ont été l'objet de supplices abominables de la part de ces détraqués sexuels. Chez certains, on a prélevé le plus possible de sperme. D'autres ont été châtrés, d'autres castrés, des séances d'accouplement invraisemblables ont été organisées par ces voyeurs de la grande et fière Allemagne.

C'est en étant appelé à une corvée, le jour où je devais passer la fameuse visite, que je dois de ne pas avoir été mutilé. Je me demande encore si c'est dû au hasard.

Ce matin-là, j'ai été convoqué, avec neuf autres compagnons, chez le Yurek. Le jour n'est pas encore levé, mais nous devons partir immédiatement : un camion nous attend déjà à la porte du block. J'y grimpe avec une pétoche du diable. Ne va-t-il pas nous emmener au four ? Mais alors, pourquoi seulement dix condamnés ?

Le camion stoppe devant la porte du camp ; deux SS qui nous attendaient montent avec nous. Tout ça vivement. Pourquoi cette presse ? Qu'y a-t-il de si urgent ? Le camion repart. Il me semble que nous roulons un temps infini. Le soleil est déjà haut dans le ciel ; il fera une belle journée. Par la fente de la bâche je contemple la campagne qui défile. J'avais oublié qu'elle existait. Aucune maison dans le décor : nous devons nous diriger vers un coin isolé.

Le camion s'arrête un court instant, amorce un demi-tour, fait marche arrière. Devant nous, sur une voie en rase campagne, deux wagons solitaires semblent nous attendre, deux beaux wagons de voyageurs que j'aimerais prendre. Le camion s'en approche, stoppe devant l'un d'eux, près de la porte. Un des SS, à l'aide d'une clé, nous l'ouvre et nous ordonne de monter dans le wagon. À peine ai-je obéi que mon cœur cesse de battre, mes mains subitement moites se tordent l'une dans l'autre, ma gorge devient si sèche qu'elle me brûle. Ce qui s'offre à mes yeux dégage tant de malheur, de peine, de souffrance, de cruauté, que tous nous nous interrogeons du regard, comme si nous cherchions une explication. Est-ce vrai ?

Nous restons là, dix spectateurs stupéfaits, figés, fixant ce qui nous paraît irréel.

Un silence de tombe règne dans ce compartiment. Le seul bruit perceptible est celui du bourdonnement subit des mouches qui se sont jetées sur les cadavres. Elles ont dû profiter de l'ouverture de la porte pour se ruer sur ce royal festin. Les rayons du soleil, qui n'a jamais été aussi beau depuis la fin de l'hiver, éclairent des visages violacés ; ces spots célestes jouent sur les vêtements, embellissent les couleurs des voyageurs de cet hallucinant wagon, où flotte une légère, étrange odeur. La tache jaune que chacun porte près du cœur a l'air d'une pépite d'or. Ces malheureux sont montés de leur plein gré dans ce train d'apparence normal, et à un certain moment ç'a été l'incroyable : ce train que n'importe qui aurait pris s'est transformé en chambre à gaz.

Moi qui jusqu'à présent n'étais qu'un Juif d'occasion, je deviens à cet instant pleinement et à jamais un Juif. Cette étoile de David est si pure, telle que Dieu, avec les rayons de son feu, me la révèle. Mes yeux restent et resteront rivés sur cette scène en technicolor, œuvre d'un spécialiste en matière d'horreur.

— *Los, los, schnell !*

Les deux SS sont pressés d'en finir. Moi qui resterais indéfiniment à pleurer sur ces malheureux Juifs emmêlés, je m'exécute... Un homme d'un gabarit exceptionnel, le dos collé à la porte de communication entre les wagons, en défend l'approche ; l'étoile d'or se détache sur sa veste bleu ciel ; à ses pieds, droits et solides comme des pieux, gisent des corps enchevêtrés telles les racines d'un arbre : un amas de femmes enlaçant leurs enfants, des hommes qui ont l'air d'être tombés juste aux pieds de Samson. Tous ces martyrs ont les mains dirigées vers l'issue de délivrance qui n'a pas cédé. Tous ces êtres, avant que soit lancé le gaz mortel, devaient voyager comme des gens confiants, et ils se retrouvent entrecroisés telles les fibres d'un tissu. Des bulles s'échappent des narines et des bouches ; les mouches se régalent. Rien de comparable avec les cadavres du *Revier*.

C'est avec d'innombrables précautions que nous les démêlons, c'est avec prévenance que nous les portons, et enfin c'est avec douceur que nous les déposons dans le camion afin de ne pas les meurtrir davantage. Pour les enfants, chacun de nous les tient dans ses bras, comme s'ils n'étaient que blessés. Les deux SS, pendant ce temps, ne se sont pas une seule fois impatientés, aucun son ne s'est échappé de leurs lèvres : ils doivent comprendre notre détresse, ils savent que nous obéissons à un ordre supérieur, ils savent que nous ne sommes encore que de jeunes déportés au cœur sensible, qu'il ne faut pas nous brusquer, que le travail demandera plus de temps, mais qu'il sera bien fait. Lorsqu'arrive le tour du colosse, nous nous mettons à six pour le soulever et libérer la porte.

Notre besogne terminée, reste le retour. Le camion est complet. Sa

sinistre cargaison occupant les planches latérales qui servent de banc, les deux SS préfèrent, je comprends ça, tenir compagnie au chauffeur. Nous, les fossoyeurs, nous devons, pour ne pas rester debout, nous asseoir sur nos morts. Je choisis la cuisse de Samson et pense à lui. Dommage qu'il n'ait pas été aussi puissant que celui de la Bible, quelle triste fin aurait eue la porte, tout comme les murs d'un certain temple.

Pourtant, je ne suis pas un novice en la matière. En 1939, la ville de Paris m'enrôla dans la défense passive à l'Hôtel-Dieu. Le soir, je suivais des cours de brancardier dans un magnifique costume jaune d'amiante dans lequel je suffoquais. Qu'est-ce que j'ai pu casser les pieds à mes potes avec ma belle carte bleu-blanc-rouge. Au premier bombardement sur la capitale, moi, Momo le caïd, j'étais dehors en pleine nuit alors que les autres étaient dans les abris. Je devais traverser le pont Notre-Dame pour rejoindre l'hôpital ; les bombes, en explosant au loin, illuminaient la ville-lumière éteinte. Je restai cloué cinq minutes au beau milieu du pont, tremblant de frousse, ne sachant si je devais poursuivre ou rebrousser chemin tant il frémissait sous l'impact des bombes. Je m'attendais à chaque instant à le voir s'effondrer – et moi avec – dans ma belle et lointaine Seine. « Allez, vite, monte ! » m'ordonna un infirmier-chef, passant dans un camion. Celui-ci nous emporta vers Boulogne-Billancourt, vers l'Hôpital des Petits Ménages, où j'ai fait mes premières armes, avec mes premiers morts. À présent, en tant que spécialiste, Dieu m'envoie exercer à Auschwitz.

Krematorium. Terminus. « *Schnell ! Auslagen die Scheisse !* » Il faut avoir vu ceux qui boulonnent là, le *Sonder Kommando*, des gars qui du matin au soir et du soir au matin enfournent des déportés qui furent tout comme eux des êtres humains. Pour rien au monde je ne voudrais être à la place de ces boulangers. Certes, ils ne manquent de rien, mais ils savent qu'ils sont condamnés plus sûrement que je ne le suis : quand les SS le jugeront nécessaire, ils les extermineront et les remplaceront par des cadres frais qui les enfourneront à leur tour.

Enfoui dans mes pensées, je regagne le camp. Pour sûr, je n'avais rien compris au régime nazi. Mon épouvantable travail dans ce wagon de cauchemar vient de me révéler que nos tortionnaires n'ont aucune limite dans l'horreur. Jusqu'à présent j'acceptais ma condition de déporté, comme un enchaînement malheureux de faits : ma naissance, la guerre, mon arrestation. Comment moi, petit gars de la Bastille, pouvais-je m'imaginer que sur cette terre, dans un certain lieu dirigé par des monstres, de tels crimes puissent se commettre sans que personne y trouve à redire ? Un brin simplet, le gars ! Vient de faire un beau plongeon dans la réalité ! De quoi y laisser sa peau !...

Chaque fois que je prends, que je prendrai un train, c'est toujours, ce sera toujours le même wagon dont j'ouvrirai la porte.

Quelques jours passent, puis j'entends hurler mon numéro. C'est pas vrai ! Ils ne connaissent que le mien à Auschwitz. Nous sommes cinq devant Yurek. Nous avons été désignés, il nous dit, pour aller bosser au *SS Revier*. Pas possible ! Mais si, à l'hôpital des SS !

Tels cinq gagnants du gros lot de la Loterie, nous traversons le camp. Si je m'écoutais, je m'arrêteraïs au milieu de la grande allée, j'ameuterais tous les déportés pour leur en raconter une bien bonne. Aussi bonne que celle du chocolat. – Nous avions, Dany et moi, au début de l'occupation, acheté au marché noir des plaques de chocolat en vrac, si moisi qu'il était vert. À la Samar, nous avions dégoté du papier d'emballage rouge, portant en lettres d'or « chocolat surfin ». Une fois la marchandise enveloppée, direction Trocadéro. Nos quarante kilos de chocolat sont partis comme des petits pains : ces braves soldats de la Wehrmacht se sont rués dessus comme si on leur distribuait des médailles. Le soir même, les poches bourrées de marks, Dany avec Dora, moi avec Hélène, on a été danser au « Chantilly ». Qu'il était doux, joue contre joue, le slow *In my Solitude*. Et quelle rigolade à l'idée de la tête des Chleuhs !

Aujourd'hui, je me marre en douce. Quoi ! Moi, pauvre petit Juif, sans aucune connaissance médicale, moi j'ai été choisi pour soigner ces géants blonds, ces héros d'une grande, belle et forte armée qui reviennent du front russe, membres gelés, regard hagard, voûtés, traumatisés comme des déportés (probable que pour ces êtres exceptionnels le front russe a été un Auschwitz). Qu'est-ce que je pourrais bien apporter à ces pauvres petits soldats blessés dans leur amour-propre par des Ruskis ? Rien, pour sûr. Mais, eux, m'apporteront beaucoup.

Chaque jour donc, même le dimanche, va me voir jouer mon rôle d'infirmier à la perfection. Je les sors du lit, les conduis à la promenade, les ramène, apporte les repas, et même les rase. Il faut vraiment qu'ils soient à l'article de la mort pour se laisser, sans protester, triturer par un Juif. C'est la plus belle ! Moi qui ne me suis encore jamais rasé, je deviens le barbier des SS...

Décidément, quelle école, cet Auschwitz ! Ici, pas de diplôme, rien qu'un numéro, mais qui vous marque pour la vie. Je crois que c'est là le meilleur souvenir – après, bien entendu, celui de ma libération – que j'aie de ma déportation.

Je vais et viens à ma guise dans cet hôpital. Ces pauvres petits chéris sont tellement heureux d'avoir quitté leur camp de concentration que certains me sourient lorsque je leur amène leur déjeuner. Mais mon plus grand plaisir est de leur faire les poches. Oui, oui, ma main impure fouille les robes de ces dieux de la guerre. J'ose

également ouvrir leurs paquetages, et ça sous leurs yeux dès que je juge qu'ils sont prêts de passer l'arme à gauche. Je pourrais toujours faire excuse, dire que ce sont eux qui me l'ont demandé. J'ai de tout, cigarettes, chocolat, vodka. Ma nourriture est excellente puisque je mange celle de mes braves SS empêchés de le faire. Comme nous ne sommes pas fouillés pour le retour au camp, je peux jouer les Samaritains... Bref, ce sont des vacances payées que m'offre la direction bienveillante d'Auschwitz. Hélas, elles ne dureront pas longtemps. Pourtant, avant de regagner mon camp de la mort, j'arriverai à faucher de la pommade d'huile de foie de morue et deux bandes Velpeau pour ma jambe qui sortira toute neuve de l'affaire.

VI

MAÎTRES AVANT DIEU

Je savais qu'ils y parviendraient. Voilà, c'est fait ! Le syndic de ma si charmante petite salle a dû signer une pétition. Je remonte à la salle 10 en tant que responsable du service des contagions. Je vais y soigner les tuberculeux. Avec quoi et comment ? Mystère. Il n'existe aucun médicament dans ce service. Mon royaume est le plus lamentable, le plus misérable, le plus mortel du cruel empire d'Auschwitz.

De ceux qui me sont envoyés aucun n'en réchappera. Moi qui devrais les soigner, ma principale besogne est de charrier les cadavres. Je suis l'un des plus importants fournisseurs du krematorium. À force de vivre avec les morts, on finit par le devenir. Tant que mes malades restent des malades, je m'en occupe corps et âme, mais sitôt que ce sont des corps sans vie, je deviens aussi froid qu'eux.

Nous sommes deux pour une centaine de condamnés à court terme. Je suis aidé par un jeune Polonais qui prend son boulot à cœur. Vingt-quatre heures sur vingt-quatre, nous vivons dans un bruit de toux, et rien pour l'arrêter : deux fois par semaine, les malades ont droit à une seule et unique pilule de quinine. Pas besoin d'être docteur pour savoir que ça ne les sauvera pas.

Comme j'ai les moyens de le faire, je m'organise pour trouver du sucre. Le soir, avant l'extinction des feux, je fais chauffer de l'eau et à raison d'un morceau de sucre pour deux je leur fais prendre ce que je nomme un médicament miracle. Au matin, certains m'affirment que grâce à ça ils ont passé une très bonne nuit. J'avoue que je soigne plus volontiers les jeunes que les vieux, peut-être parce que, moi aussi, je commence à tousser, à me sentir fiévreux et à transpirer la nuit. (Lors de mon retour en France, à la visite médicale que je passerai à Marseille, la doctoresse m'apprendra que j'ai été tuberculeux et que c'est mon organisme qui a combattu la maladie. À quoi je lui répondrai que c'est plutôt ma tête qui a entrepris ce combat, et qui a eu le dessus.)

Depuis que je m'occupe de ce service, j'ai repéré un malade qui ne parlait et ne demandait jamais rien. C'est un vieux monsieur très digne qui repose sur le dos, la couverture tirée jusqu'au menton, les deux bras serrés contre celle-ci, comme s'il avait peur qu'on la lui fauche. Un soir, après avoir bu quelques gorgées d'eau sucrée, d'une voix de mourant, il m'a raconté sa vie. En allemand il m'a dit qu'il était demi-juif, que son fils était officier dans la Luftwaffe et ne devait sûrement

pas être au courant de la détention de son père. Il m'a supplié de noter son nom et son grade afin de lui faire savoir qu'il était mort en pensant à lui. J'y suis allé de mon boniment ; je lui ai dit qu'il s'en sortirait, qu'il aurait le bonheur de revoir son fils. Sans un mot, doucement, difficilement, sa main droite a rabattu le côté gauche de la couverture et j'ai vu sa jambe, sa jambe gauche : de la hanche au talon, ce n'était qu'une immense, purulente plaie noire, d'où s'échappait une légion de vers. J'ai pensé à la mienne et je l'ai recouverte. Très dignement, le vieux monsieur, dans la nuit, a rejoint son fils dans le ciel.

Maintenant j'en suis sûr, j'ai la maladie dont les autres crèvent. Je me sens faible, ma jambe m'élance, et je tousse énormément. J'essaie par Gelbard de me procurer des médicaments. Je ne réussis à récupérer que de la quinine, deux tubes ; faute de grives on se contente de merles. Mon moral en prend un coup.

Mon collègue polonais me signale alors que, dans la salle, un jeune Français est au plus mal, et qu'il voudrait parler à un gars de son pays. J'y vais et qu'est-ce que je vois ?... Mon pote Maurice Adler, le fils du boulanger de ma rue. C'est trop con : il est là depuis un mois et j'aurais pu faire le maxi pour lui. Je me renseigne sur la nature de sa maladie. Septicémie. Plus rien à faire ! Ses yeux sont clos, il respire avec peine. Je me penche sur lui, lui dis mon nom. Il ouvre les yeux, s'efforce de me reconnaître, puis, avec un pâle sourire, il me demande de m'asseoir à son côté.

— Maurice, tiens-moi les mains, reste avec moi, j'ai tellement peur de mourir, je sais que toi tu reverras Paris. Dis à ma mère que jusqu'à la dernière seconde j'ai pensé à elle.

Tout en parlant, doucement ses mains ont quitté les miennes, et la peur s'est jetée sur moi.

De plus en plus, je me rends compte de la gravité de mon état. Il ne faut surtout pas que je me laisse glisser, il ne faut pas que je m'écroule sur l'un de ces lits si proches de moi. Ça serait la fin. Pour réfléchir sur mon sort, j'aime bien m'accouder à la fenêtre de mon block, en face duquel se trouve le block n° 10. Celui-ci a changé. Il y a quelque temps, il ressemblait à tous les autres. Maintenant, de grands panneaux de bois en bouchent les fenêtres ; personne de l'extérieur ne peut voir ce qui s'y trafique.

À Auschwitz, il y a vingt-quatre blocks, dont deux ont sinistre réputation. Ces deux-là sont à éviter autant que la chambre à gaz. Le n° 10 est l'un des deux. On le surnomme le laboratoire. Dans ce lieu sont pratiquées toutes les expériences imaginables sur les déportés, principalement sur les femmes. Combien de files de malheureuses, venant de Birkenau, annexe d'Auschwitz, le terrible camp de femmes, ont passé la porte du nôtre, le pas lent, la tête basse, résignées, n'osant

regarder personne et implorant le ciel que personne ne les regarde, pour se rendre à ce cabinet fantastique. Les plus coriaces, les sans-cœur et sans pitié, même ceux-là se découvrent et éprouvent de la peine à leur égard. Car ils savent, tout comme elles, que des obsédés du bistouri, des docteurs Crespi, des Moreau, des Mabuse, des hystéros vont se poulécher, et que, même si par chance elles arrivent à survivre, plus jamais elles ne redeviendront des êtres humains, des femmes. Toutes les inséminations, de qui que ce soit, de quoi que se soit, vont être entreprises sur elles. Du sable, du pétrole, de la boue, leur sera injecté dans différentes parties du corps, ou dans des ouvertures spécialement pratiquées par ces refoulés du troisième Reich, afin de savoir de quelle façon l'organisme d'une femme se défend.

À ces malheureuses, du plus profond de moi-même, je tire un grand coup de chapeau. Mes souffrances comparées aux leurs sont des caresses.

L'aspect extérieur du block 11 est tout aussi lugubre. C'est le block de la torture. Celui qui par malheur en franchit la porte est un cadavre en puissance. Tous ceux qui ont œuvré, à tort ou à raison, contre la politique allemande, font connaissance avec lui, mais jamais personne n'a pu donner ses impressions. Lorsque, dans la journée, certains de ces malheureux y sont amenés, il est strictement interdit aux déportés du camp de les regarder, sous peine d'y être conduits à leur tour. Tout doit se dérouler dans le plus parfait incognito. Mais c'est surtout la nuit que se font les plus gros arrivages. Ma fenêtre donne en face de la porte de ce donjon du Moyen Âge. Je me garde de coller le nez aux vitres, j'ai trop le trac d'être repéré. Mais en grimpant sur le troisième lit, en me mettant à plat sur la paille, avec le haut de la tête qui dépasse, j'arrive à voir. Le camp est plongé dans le sommeil. Doucement, le camion s'arrête devant la porte maudite. Sans gueuler aucun ordre, les SS font descendre les condamnés. Les clous de leurs bottes crissent sur les marches. Les coups de crosse que les malheureux récoltent dans les reins ou dans la tête percent la nuit comme s'ils étaient sonorisés. Ils la subissent déjà la question en gravissant les quelques marches les séparant de leur dernière porte, au-dessus de laquelle brûle une lampe. Ici, tout a été goupillé, on dirait, pour créer une atmosphère d'angoisse, jusqu'à cette lampe unique qui accentue le tragique de la scène.

Jacob est le maître avant Dieu de cette prison de l'inquisition. C'est un Juif allemand, un immense gaillard aux épaules comme je n'en ai jamais vu. On dit qu'il a été le manager du champion de boxe Max Schmelling. Quand il se balade dans le camp, tout le monde s'écarte sur son passage. Jacob le déporté est au courant de certains secrets que beaucoup de SS ignorent. Il obéit aux ordres du grand maître.

Malheur à quiconque passera sa porte, jamais il n'en ressortira.

À Auschwitz, j'ai tout regardé les yeux grands ouverts et pourtant, à la libération, malgré l'attraction morbide qu'exerçait sur moi ce block, je n'ai pas pu aller au-delà du couloir. Dans ce couloir de la mort, il me semblait entendre les plaintes des suppliciés suinter des murs.

*
* *

Pour la première et unique fois, une idée folle me turlupine : jouer le rôle de *Je suis un évadé*. J'ai beau savoir que pour un Français n'ayant aucun contact dans ce pays, c'est infaisable, j'aime bien me monter la tête, surtout depuis que j'ai appris qu'un groupe de déportés parqués derrière mon block allait être expédié à Varsovie. Pour se figurer que c'est faisable, faut être un « schmock ».

Les gaillards qui font partie de ce kommando ne sont pas de petits enfants et n'ont pas froid aux yeux. J'en reconnais quelques-uns de Paris avec lesquels je risquerais bien le paquet. Je fais donc des pieds et des mains pour être des leurs, mais – est-ce encore un coup du sort ? – je serai gros-jean. J'ai su par la suite quelle avait été la fin des valeureux Juifs du ghetto de Varsovie qui ont tenu en échec, pendant des semaines, la colossale armée d'extermination et que ce kommando parti d'Auschwitz et composé de toutes les nationalités, sauf de Polonais, avait été formé pour charrier leurs cadavres. Il y a des fois où je regrette de ne pas avoir été du nombre, j'aurais été fier de les connaître, ces combattants du ghetto : ils devaient être aussi grands morts que vivants.

Ce sera mon unique pensée d'évasion. Pourtant cinq déportés viennent de jouer la belle, parmi lesquels deux appartiennent à mon block. Le plus comique est que ces cinq matadors ont passé tranquillement la grande porte, où pourtant une vigilance stricte est maintenue, dans de flamboyants uniformes verts. L'appel suivant cette évasion est interminable : quatre heures debout, sans bouger, au garde-à-vous, de quoi finir dingue. Les SS, ridiculisés, sont dans un état d'excitation extrême ; malheur à celui qui tombera sous la patte. C'est lessivés que nous réintégrons nos blocks. Pourvu que nos compagnons réussissent !

Quelques jours plus tard, hélas, une exécution sur la grand-place est annoncée. Le camp au complet à l'ordre d'y assister. Le bruit court que ce sont les évadés qui ont été repris.

Tout Auschwitz se trouve donc au garde-à-vous à ce morbide appel. Je suis au premier rang. Le chef du camp est là en personne. Il nous dit que, lorsque nous ne sommes pas sages, nous sommes punis, que ceux qui vont être pendus le méritent, que c'est une honte d'avoir désobéi aux règles de ce beau camp. Cause toujours ! Si je pouvais,

pendant cinq minutes seulement, prendre ta place et sortir ce que je garde sur le cœur, au nom de tous ceux qui y sont passés, de ceux qui sont sur le point de le faire et de ceux qui ne tarderont pas à le faire, tu serais moins fier ! Mais une fois de plus, je laisse ce rêve en carafe. Les six condamnés – cinq évadés, plus celui qui est présumé les avoir aidés – attendent au pied de six gibets, la corde au cou. Un par un, les cinq premiers sont pendus. Arrive le tour du sixième : le corps bascule dans le vide, la corde se rompt, le pendu tombe à terre et, tout étonné, se relève. Un murmure général emplît le camp ; chacun est persuadé qu'il sera gracié. Mais ici nous sommes à Auschwitz. Les règles n'y sont pas les mêmes qu'ailleurs. Le miraculé remonte sur l'estrade, le bourreau lui fixe une nouvelle cravate... et celle-ci tiendra.

Tous les déportés doivent défiler ensuite devant ces six mauvais citoyens. Que ça nous serve de leçon et nous empêche de penser à des choses impossibles ! Pourtant, lorsque je passe devant ces pauvres six mannequins aux costumes bizarrement rayés qui me rappellent le mien, je les salue. Connaissant la réputation de leurs maîtres, fallait le faire.

*

* *

Depuis quelques jours je me sens au bord de l'abandon : mon état de jour en jour empire, une fièvre de cheval me coupe les pattes, j'ai plein de boutons rouges sur le ventre. Si je ne déniche pas une solution, ce sera la fin de mon plus beau rêve. Je consulte Gelbard. Son diagnostic ne tarde pas : typhus ! Un coup de crosse en plein dans la gueule ne me ferait pas plus mal ; je préférerais d'ailleurs ça à cette terrible révélation. Une trouille abominable m'envahit. « Rosa, c'est la fin, je pourrai jamais me sortir de ce merdier ! » Ici, qui dit typhus dit mort.

Nos dirigeants sont sur ce point catégoriques : quiconque est atteint de cette maladie doit être sur-le-champ, tel un bétail atteint de fièvre aphteuse, immanquablement piqué, afin d'éviter tout risque d'épidémie. Les dés sont jetés, j'ai perdu, ils sont les plus starks. « Pardonne-moi, Rosa, ce n'est pas ma faute. Je t'avais juré de tenir le coup, mais je m'étais attablé à une trop grosse partie : je n'avais pas assez de réserve pour suivre ce train d'enfer. »

À part la quinine, il n'existe aucun médicament. Encore faudrait-il en avoir en grande quantité. Ce brave docteur se rend compte de mon angoisse :

— Je vais essayer d'en trouver, et je vais tout tenter pour te faire admettre dans un service spécial. Si tu arrives à tenir le coup à ce qu'ils vont te faire, tu pourras peut-être t'en tirer.

Je n'ai compris que plus tard quel avait été son plan. Pendant six

longues semaines, inerte, au seuil de la mort, je lutte. Durant tout ce temps, je me répète, tel un trente-trois tours longue fidélité, un interminable refrain : « J'ai juré à Rosa, je ne veux pas mourir, jamais vous ne m'aurez ! » Je ne bouffe rien, bois à peine. Le peu de force qui subsiste dans mon maigre corps, c'est Rosa qui me l'insuffle. Mais le plus dur combat de ces semaines, c'est celui que j'engage deux fois par jour avec l'infirmier. Tout bonnement parce que je suis mourant, Monsieur s'imagine que, chaque matin et chaque soir, il pourra à sa guise me prélever un peu de mon si rare sang. Toutes les fois qu'il s'approche de moi, à pas de loup, seringue en main, je le devine, je m'imagine qu'il vient pour m'injecter le fameux poison que je redoute tant. Jamais il n'est arrivé à faire seul ce travail ; à chaque essai, ne connaissant pas sa nationalité, je l'incendie d'injures en quatre langues. Il est obligé de faire appel à un aide tant je me débats. Mes bras ne sont que des plaies tant les prélèvements sont nombreux et rapprochés.

En 1950, souffrant d'une intoxication, le médecin me conseilla de faire analyser mon sang à l'institut Pasteur. Là-bas, on renouvela cinq fois le prélèvement, alors qu'un seul était grandement suffisant. Je demandai pourquoi. On me répondit en souriant que mon sang était spécial, qu'on pouvait en faire du sérum car il s'y trouvait des séquelles de typhus ! Un déclic se fit, j'avais compris, j'avais servi de cobaye pendant six longues semaines. Mais oui ! Alors que j'étais à l'article de la mort, ces pourris convoitaient mes dernières gouttes de sang. Décidément, les vampires de cinéma sont de la petite bière. Le plus extraordinaire est que je m'en sois tiré. Mais à quel prix ! Des quatre-vingt-cinq kilos avec lesquels j'avais franchi la grande porte, il ne m'en restait que trente-cinq au terme de cette lutte sans merci. Certaines victoires coûtent cher.

Gelbard et Montagne viennent souvent me rendre visite, toujours avec quelques gâteries. Selon le docteur, je n'ai pas intérêt à lanterner dans cette salle, car mon aspect physique pourrait inciter des messieurs à m'inscrire sur une drôle de liste. « Surtout, il me recommande fais bien attention aux poux ! » Tu parles, c'est inscrit partout : un pou, ta mort ! Après tout, c'est peut-être leur faute si j'ai chopé cette satanée fièvre. Dans mon service, c'était par poignées que les malades se les ôtaient. Une chose est certaine cependant : je n'ai plus le typhus et je vis. Cette fois encore, je suis sûr que je m'en sortirai !

Naturellement, avec mon allure de poids plume, je demeure un malade et c'est à trois que nous devons partager le même lit, avec, en sus, comme compagnons, une armée de poux. C'est vraiment comique : un pou, ta mort ! Enfin, comique, c'est vite dit ! Car il y a l'angoisse des commissions. Après le triomphe que je viens de

remporter, partir en fusée serait plutôt tarte.

Mais quand donc cessera ce perpétuel combat ? À force de lutter, j'en suis à trente-cinq kilos, et il faut encore se battre. Dame, c'est que j'habite un univers de monstres ! Ils sont partout, ils ont une façon très personnelle de s'occuper de votre cerveau. Pas besoin de le remplacer par un autre, comme l'a fait le docteur Frankenstein. Ça, c'était du cinéma de 1935. Depuis, il a évolué, les techniques également. La grande Allemagne d'aujourd'hui possède ses docteurs Frankenstein aux méthodes révolutionnaires, aux idées nouvelles concevant de grandes entreprises, celle par exemple d'anéantir l'Europe, ou celle, plus au point, d'exterminer cinq millions d'êtres.

*

* *

Les jours s'écoulaient. Je passe au travers de plusieurs commissions. C'est pas possible, quelqu'un doit se préoccuper de mon sort – cela, jamais je ne le saurai – ou alors, comme je l'ai toujours dit, question chance je suis bagué. Comme il ne faut pas tenter celle-ci, je dois à tout prix quitter cet hôpital, et d'abord faire le poids : impossible d'affronter le camp avec si peu de kilos. Donc il faut que je me dégote un petit boulot qui me rapporte quelques assiettes de soupe.

Un matin, je vois le *Stubedienst* s'escrimer à laver sa limace. Je descends de mon lit et lui dis que c'est mon boulot, qu'à Paris j'étais blanchisseur. C'est ma mère qui l'est. Combien de fois l'ai-je vue laver les chemises de ses clients, toujours à la main, me disait-elle, afin de ne pas abîmer le col et les poignets. Je ne l'ai jamais fait, mais ça doit pas être sorcier. J'y passe la matinée entière, après quoi je fais sécher la chemise près du poêle, puis, une fois sèche, toujours en pensant à Rosa, je la repasse. Le soir, je remets au propriétaire une chemise aussi impeccable que celles qui sortent de chez Sulka. Le gars me refile une demi-ration de pain et une assiette de soupe et en plus il en cause à ses amis. Me voilà promu blanchisseur en titre de ces messieurs. Ça me procurera pas mal d'avantages, même celui de servir la soupe aux malades. Merci, Rosa !...

À cette époque arrivent à Auschwitz d'innombrables transports de Grèce. Comme les autres déportés d'Europe, ils apportent dans leurs valises leurs trésors et de la nourriture. Avec les Grecs, c'est des olives. Cette denrée nouvelle se trafique bientôt au tarif d'une boîte contre une ration de *Brot*. Pendant quinze jours, je ne me nourris que de belles et huileuses olives noires ; je les trouve délicieuses, j'ai l'impression qu'elles me lavent, qu'elles purifient mon corps. Mes forces reviennent à pas de géant ; je me sens de nouveau plus sûr de moi. Je me vois déjà redevenu un travailleur dans le kommando de l'hôpital, ou, s'il n'y a pas moyen, parti pour la grande aventure, celle

du camp que je ne connais pas encore.

Des malades grecs apparaissent à l'hôpital ; des gars pleins de soleil, mais complètement paumés dans cette jungle. Comme ceux des Hollandais, des Hongrois, des Tziganes, leurs transports ont été diminués de moitié à l'arrivée, car les sélections sont devenues impitoyables tant il y a d'arrivants et tant la place fait défaut.

Je reverrai toujours la stupéfaction d'un Grec, un docteur, à ce qu'il m'a dit, un grand type costaud qui doit avoir besoin de nourritures solides. Il est le premier de la file et parle très bien le français. Tandis que je m'apprête à lui servir la soupe, il me dit :

— Surtout, mon pote, avec beaucoup de viande !

Sans trop de conviction, je plonge la louche jusqu'au fond du tonneau, à m'en brûler les doigts, plutôt par jeu, car je sais pertinemment que je ne pécherai aucun bout de bidoche. J'explore le fond à plusieurs reprises, verse le contenu de la louche dans sa gamelle. Ses yeux ronds se figent sur le liquide, sa bouche s'entrouvre de saisissement : trois petites souris flottent à la surface. Je m'esclaffe à me faire grossir d'un kilo – j'avais oublié que je pouvais le faire. La surprise passée, le Grec regagne sa paillasse, avale sa soupe et croque les souris.

*

* *

Cinquante kilos, j'ai profité de quinze kilos en un mois. Je me sens aussi fort qu'Achille, mais tout comme lui j'ai mon point faible : ma jambe me fait atrocement souffrir. La mince peau qui recouvrait ma plaie a craqué et celle-ci commence à puruler. Pourvu qu'elle ne me joue pas un vilain tour ! Ce serait le bouquet ! Malgré ça, je suis assez satisfait de moi : sûr que c'est de l'inconscience, mais c'est ma façon à moi de me doper ! Si je tiens ici deux mois de plus, je pourrai peut-être récupérer mon poids normal. Pour ça, continuons à nous démerder et faisons gaffe surtout qu'il n'y ait pas d'accident de parcours.

J'ai réussi à obtenir un lit pour moi seul, ce qui me permet de recevoir du monde.

— Maurice, je t'invite à dîner ce soir, me dit André en grim pant sur ma paillasse. Regarde, un cake et une boîte de sardines !

Quel festin ! Tous deux assis sur le page, pendant qu'André s'escrime à ouvrir la boîte, je prépare des tartines de pain à la margarine. Après quoi, j'éta le première sardine de la boîte, la première depuis onze mois. Ça me rappelle mon passage de la ligne de démarcation au mois de mars 1942. J'étais avec Henri.

— Vous n'y pensez pas, mes enfants, nous avait dit une brave paysanne, aujourd'hui les Fritz sont partout, ils sillonnent les routes,

même les plus petites.

— Aucune importance, nous passerons quand même.

— Prenez alors des casse-croûte, il faut voyager le ventre plein.

Elle nous avait refilé à chacun deux belles tranches épaisses de pain de campagne avec deux centimètres de fromage blanc étalé dessus.

— Limoges, c'est tout droit, faites très attention ! Que Dieu soit avec vous !

Nous étions partis, chacun d'un côté de la route nationale – on ne sait jamais, s'ils arrivaient, l'un de nous pourrait peut-être se tailler. Savourant ces colossales tartines, nous avions marché, tels deux mêmes innocents, vers la zone libre. Le temps de les terminer, sans rencontrer âme qui vive, nous étions en zone non occupée.

À midi pile, grâce à la complaisance d'un automobiliste, nous étions à Limoges.

Mes amis ont cru que c'était pour fuir les Boches – qui m'avaient cloîtré pendant un an dans un camp de redressement, puis relâché pour bonne conduite – que j'avais risqué ce coup-là. En fait, c'était pour rejoindre ma douce Hélène, réfugiée dans un village d'Auvergne. Faut le faire : risquer sa vie pour une frangine !... Tout est parti d'une bafouille très tendre qu'elle m'avait écrite. Et voilà que je me retrouve : en train de dévorer une tartine de sardines avec la même délectation que du caviar.

Je m'apprête à ne faire qu'une bouchée de ladite tartine, je croque dedans... et perds une canine.

— T'es sûr que tes sardines sont pas en bois ?

André part d'un éclat de rire si communicatif que, malgré ma dent perdue, que je contemple bêtement dans ma main, je suis forcé de me joindre à lui.

C'est bon de vivre !...

VII

« PENDANT QUE LE GROS MAIGRIRA, LE MAIGRE PERIRA. »

Août 1943.

C'est un beau dimanche. Pour beaucoup, ceux qui subissent cette ignoble guerre, ce n'est qu'un jour comme les autres, avec les mêmes tourments et de nouveaux morts. Pour certains, c'est l'époque des vacances. Les miennes, je les passe à Auschwitz-Plage. Pour la première fois depuis deux mois, je décide d'aller faire un tour dans le camp. Moi qui pensais avoir récupéré, qui croyais être redevenu costaud, je constate avec effroi que j'en suis loin. Après avoir parcouru une centaine de mètres, la tête me tourne, mes jambes flageolent. Il faut se rendre à l'évidence : je ne suis qu'un musulman (ainsi sont appelés, parmi les déportés, les faibles et les maigres, maigres comme sont supposés l'être les musulmans ; j'espère pour eux qu'ils sont plus vigoureux).

Je suis sur la grand-place. La dernière fois, c'était le jour de la pendaïson. Que d'événements entre ces deux visites. Aujourd'hui, on ne voit aucun SS, rien que des déportés ; on dirait une gigantesque kermesse tant ils sont nombreux. Ils vont par groupes de même nationalité, et que de groupes : l'Europe entière est représentée sur cette place ! J'en croise qui, torse nu, roulent des mécaniques. Il y a deux mois, j'aurais pu faire de même, mais aujourd'hui j'ai trop honte de mon corps. J'essaie de reconnaître un visage ami avec lequel je pourrais discuter, mais n'en rencontre aucun. Une place de libre ! Les fesses sur le sol, le dos au mur, le visage face au soleil, je chiale sur mon triste sort. L'année dernière, j'étais à Nice, j'étais un dur, je pouvais plonger dans la grande bleue, j'étais bien. Le seul fait d'y penser me fiche la chair de poule. Se faire rôtir au soleil, le même là-bas qu'ici, ça paraît incroyable. Et pourtant !... J'enlève ma veste. Je lui offre mon corps. Ce n'est qu'un pauvre et maigre corps de déporté, vidé de son sang par des vampires patentés ayant pignon sur rue dans toutes les villes du monde, mais il est là et je peux aujourd'hui, comme l'année dernière, éprouver du plaisir à le présenter au soleil. Un an que je n'en avais pas vu d'aussi chouette, un an qu'il ne m'avait pas réchauffé ; j'étais sûr qu'il n'existait plus. Vas-y, accomplis ta tâche pour laquelle on t'a créé, soleil régénérateur, montre-moi ce dont tu es capable. Toutes les fibres de mon corps s'offrent à toi, astre que j'avais

perdu et que je retrouve dans ce monde de nuit, de brouillard. Œuvre pour un pauvre diable qui te découvre, comme une femme qu'on connaît pour la première fois. Je ferme les yeux ; je me fais le soleil.

Une main me secoue l'épaule. Tel un robot, je me retrouve sur pied, au garde-à-vous. Sorti de ma torpeur, j'inspecte autour de moi et ne vois que la foule. Et tout à coup un rire éclate à mon côté :

— Excuse, je peux me tromper, mais d'après ton numéro, n'es-tu pas Maurice Bakcha ? me demande un gars, toujours en se marrant.

— Eh ben, ça alors ! C'est la meilleure ! Zizi !

Je l'avais rencontré par hasard, il y a seize mois, sur la place des Terreaux à Lyon. Le jour où deux jeunes « bohémiennes aux grands yeux noirs » passaient devant nous.

— On les attaque ?

— D'ac !

— Qu'est-ce qu'on s'est fait charrier, tout le long du chemin, par tous ceux qui nous croisaient.

— Tu te souviens, Zizi ? Tous les quatre dans ta mansarde ?

— Et toi, Maurice, te souviens-tu ? Il y a exactement un an, nous étions tous les deux à Mérignac, notre premier camp.

Et patati, et patata.

Ça nous a fichu quand même un coup. Aujourd'hui, j'étais assis auprès de lui, à le toucher, et je ne l'ai pas reconnu, et lui non plus. Ainsi il aura suffi de onze mois de camp de concentration pour que deux potes d'enfance, nés dans le même quartier de Paris, trimbalés ensemble dans quatre camps français, ayant partagé le même wagon du grand voyage, il n'aura fallu que trois cents jours pour qu'ils ne se reconnaissent plus. Ça ressemble à une histoire marseillaise. Hélas, elle est vraie. (Mieux encore : nous avons tellement changé en si peu de temps que nous sommes devenus étrangers à nous-mêmes. Ainsi, quand j'ose me mirer dans une glace, le visage que j'y vois a l'air d'appartenir à quelqu'un d'autre, derrière moi, et instinctivement je tourne la tête vers ce personnage fantôme...)

Nous nous jetons dans les bras l'un de l'autre. Ça n'est pas le plaisir de nous retrouver qui nous pousse à ce genre de manifestation, mais plutôt notre profonde détresse. Parole ! Pour être restés si longtemps assis l'un à côté de l'autre sans qu'on se reconnaisse, tous deux, il y a du mouron à se faire. Pourtant nous savons que nous ne jetterons pas l'éponge.

En effet, si nous sommes, aux yeux de beaucoup, des musulmans, ce n'est qu'apparence. À l'intérieur de nous, bouillonne une drôle de marmite : notre fureur de survivre, et cette fureur décuple nos maigres forces. Même aveugles, tel Samson, nous saurons bien ébranler la grande porte.

Ma balade dans le camp, ma rencontre avec Zizi m'ont été

bénéfiques. Sans elles je me serais habitué à ma médiocrité et, un beau jour... ç'aurait été un certain camion ! Toutes mes pensées, tous mes gestes n'auront désormais qu'un but : grossir. Je vais contrôler chacun de mes mouvements, chacune de mes respirations. Je n'ai jamais été un sportif, je l'ai dit. Mais il existe une chose que j'adore, c'est vivre, et pour y arriver, une seule façon : le contrôle de soi. Le yoga, j'en suis le précurseur à Auschwitz ! Déjà j'ai réussi à communiquer avec Rosa. Mes nuits, je les passe à Paris ; durant les appels, je voyage ; encore un petit effort de concentration et j'arriverai bien à foutre le camp d'ici pour de bon.

S'il n'en reste qu'un, je serai peut-être celui-là !...

*
* *

Au bout d'un mois de cette préparation mentale, je me pèse. Soixante-dix kilos, m'annonce le juge. Bravo ! Continuons ! Dans une semaine j'aurai dix-neuf ans, il faut que je sois au maximum de ma nouvelle forme pour fêter cet événement. Je poursuis mon travail de blanchisseur, je balaye, je fais du troc afin de me procurer de la pommade pour ma jambe, et j'y crois de plus en plus. C'est alors que Gelbard m'annonce deux nouvelles. D'abord il m'apprend que je fais toujours partie des cadres. Malgré ma disgrâce, sur le cahier des effectifs, je suis toujours porté comme infirmier, ce qui m'a valu peut-être de passer au travers des commissions. Quant à la seconde nouvelle...

— Mon vieux, il faut comprendre, me dit-il. Tu n'as aucun bagage médical et, en plus, tu es juif. Alors, voilà... Ton numéro a été communiqué à l'*Arbeitsdienst*... tu sors après-demain. Je regrette, mais je ne peux plus rien faire.

Comme un bon commerçant, je fais mon bilan. Demain j'aurai dix-neuf ans, il me manque quinze kilos et une dent, j'ai déjà trois cent cinquante-cinq jours de présence assidue à Auschwitz, alors qu'on m'en avait accordé soixante ! Pour l'instant, c'est moi le gagnant et je garde un moral d'acier. Je poursuis la partie !

*
* *

13 septembre 1943.

J'ai dix-neuf ans. Bien avant de comprendre le sens du mot Juif et de lui accorder une importance, le mois de ma naissance a toujours été marqué d'une pierre blanche. Mon père, en effet, avait pour habitude de m'emmener avec lui une fois l'an à la synagogue : c'était pour le « Yom Kippour », « le Grand Pardon », fête qui tombe autour

du mois de septembre et coïncide avec le Nouvel An Juif. Il faut croire que c'est un signe. Je devais être Juif bien avant ma déportation, sans même m'en rendre compte. À présent que je réalise ce que signifie ce mot pour certaines personnes, à quel point il leur permet d'assouvir leur instinct de bête féroce sur des moutons, maintenant que je sais, je suis content d'être ce mouton, le rôle est tellement plus beau.

En tout cas, mouton ou pas, me voilà à un tournant. Tout va dépendre du kommando auquel je serai affecté. Je me fais un drôle de souci...

Enfin arrive le matin fatidique. Ce matin-là, je suis le seul sortant de l'hôpital. Ça prouve que c'est un coup fourré, car en ces occasions il y a au moins cinquante gars au garde-à-vous dans l'allée centrale. Face à mon ancien block, j'attends, j'attends, le ventre glacé, que mon autre Dieu m'apparaisse, celui qui peut m'accorder de nouvelles raisons d'espérer, ou bien me laisser pressentir l'approche de ma fin. Un grand et beau gaillard, tout de noir vêtu, me soupèse du regard. C'est un Polonais politique. En allemand il s'adresse à moi :

— Numéro 65486, juif ! Tu es encore en vie ? Quel âge as-tu ?

— Je viens d'avoir dix-neuf ans.

— Alors c'est ta fête, choisis le kommando que tu veux !

Je n'en crois pas mes oreilles, mais ça confirme ce que de vieux déportés juifs m'ont raconté, à savoir que certains kapos, et même des SS, reconnaissent des privilèges à ceux dont le numéro témoigne de leur ancienneté.

En une seconde, je fais le tour des kommandos qui me plairaient :

— SS *Revier* ?

— Impossible !

— Cuisine ?

Il se marre.

— Mais je vais quand même te faire un assez beau cadeau, dit-il. Je t'affecte à la *Alte Wascherei*, la blanchisserie du camp. Crois-moi, c'est déjà pas si mal !

Peut-être. En tout cas, une nouvelle étape commence pour moi dans cet univers concentrationnaire, où les bonnes places n'ont pas de prix tant l'enjeu est important. Les moins favorisés, ceux qui restent dans l'ombre constante de ce monde, qui arrivent à faire leur boulot, qui ne tiennent le coup que par leur infime ration – d'après nos dirigeants statisticiens, c'est impossible – ceux-là sont des caïds. Mais ça ne suffit pas : il y a encore les coups, le froid, la maladie, les sélections, la peur. Autant d'obstacles à franchir. S'ils y parviennent, ils termineront le parcours dans un piteux état, mais auront droit à tous les honneurs. Car il aura fallu qu'ils se gardent constamment en éveil, depuis l'aube du premier jour jusqu'à celle du dernier. Et celle-ci, qui peut dire quand elle surviendra ?

Pour les autres, ceux qui ont une place qui rapporte et qui offre un peu plus de sécurité pour le lendemain, ils n'auront aucune pitié. Cette place, pour l'obtenir, ce n'est pas dans la fouille : ceux qui l'ont la gardent, et sont prêts à tout pour la défendre, qu'ils soient juifs ou non. Car la loi de cette jungle est terrible : « Pendant que le gros maigrira, le maigre périra. »

Il y a d'abord la sélection impitoyable des deux premiers mois. Durant cette mise à l'épreuve, vous en bavez à n'en pas croire. Ou vous succombez sous les coups, ou vous vous offrez aux fils, ou la maladie et la sélection vous ratiboisent. Ensuite, si la chance est avec vous, si elle vous permet de traverser ce cap meurtrier, à tout prix vous voulez continuer. Vous devenez alors des Halflings, des déportés, des vrais. Cherchant à tenir, automatiquement vous jouez le jeu. Acclimatés à votre nouvelle et incompréhensible existence, vous désirez coûte que coûte vous prouver que vous êtes capables de vous en sortir. L'entraînement terrible, spécial que vous avez subi a fait de vous – vous le savez – des êtres exceptionnels, rusant, épiant, flairant, des êtres comme on n'en fera plus, qui crèvent de peur vingt-quatre heures sur vingt-quatre, mais qui doivent malgré tout garder *Kopf hoch* devant leurs instructeurs, des êtres d'une trempe spéciale, formés à naviguer dans un monde inconnu, instruits à survivre en cas d'atterrissage sur une autre planète.

C'est dans cet état d'esprit et tout aussi ému que le jour de mes quatorze ans, lorsque j'ouvris la porte de mon premier patron – le pauvre prétendait faire de moi un fourreur – que je me dirige vers mon premier employeur d'Auschwitz.

Pour me présenter au *Meldung*, à la réception, je dois traverser l'immense salle de la blanchisserie qui fait suite à la grande cabine des douches. Que de temps s'est écoulé depuis que j'y ai atterri à poil. La vie est vraiment un drôle de ciné, me dis-je tout en marchant : c'est ici dans ce camp de la mort que mon premier métier sera le même que celui de Rosa.

Mon entrée ne passe pas inaperçue. Toutes les têtes des travailleurs se tournent vers moi. Ils sont torse nu ; de beaux gaillards, jeunes, bien en muscles, preuve qu'ils appartiennent à un bon kommando. Je réalise, d'après le regard malveillant qu'ils me jettent, qu'ils me considèrent déjà comme un intrus.

Le kapo est un vieil Allemand politique d'une soixantaine d'années, petit, sec comme une trique. Lorsqu'il me demande ce que je viens foutre dans cette galère, je remarque qu'il ne possède aucune dent dans sa salle à manger, mais qu'il est fier de sa voix caverneuse. On dirait « Popeye », le marin. Il me semble inoffensif ; l'avenir me donnera raison.

La *Alte Wascherei* est une industrie archaïque, constituée de dix tables rudimentaires de lavage, à raison de deux laveurs par table. Sur le côté, légèrement surélevée, se trouve la chambre de séchage où trône un pitoyable poêle. Les deux préposés à ce boulot s'y débattent en slip, tant la chaleur y est insupportable. Au fond, une porte constamment ouverte laisse admirer une vue imprenable : celle des fils barbelés derrière lesquels s'élèvent des miradors. C'est d'un minable !...

Pendant quelque temps, mon travail est d'un monotone tuant. Il consiste à approvisionner les tables en linge sale et, une fois celui-ci lavé, à le porter à la chambre de séchage. Mais bientôt un laveur tombe malade. Je le remplace à la table six, où j'ai pour compagnon un Juif polonais de Belz. C'est le seul vieux travailleur de la *Wascherei* : une soixantaine d'années, plutôt petit, aussi large que haut, une poitrine et des bras à vous couper le souffle, le tout rempli d'une vigueur de locomotive. Mais il n'a pas bon caractère ! Au début, nous avons des mots car je n'arrive pas à suivre son rythme et plus d'une fois nous sommes prêts à nous empoigner. Mais avec le temps tout s'arrange : peu à peu je parviens à laver à sa mesure et tout rentre dans l'ordre. Il m'apprend qu'il a été déporté bien avant moi avec sa femme et ses cinq enfants et qu'il est le seul survivant. Ça explique sa mauvaise humeur, d'autres que lui seraient sûrement pires. De toute façon, je ne demande qu'à être conquis par ce Berdelleur, qui me rappelle beaucoup mon père. À la table quatre et cinq se trouvent ses neveux, quatre beaux spécimens d'hommes qui n'ont pas froid aux yeux, et ne baissent pas la tête. J'ai la certitude qu'avec eux ma place sera chère. Ce sont de vieux déportés malgré leur jeune âge (sensiblement le même que le mien). Ces gars sont entraînés à la souffrance depuis longtemps. Les pogroms les ont habitués aux brimades, aux vexations ; ce sont des durs à cuire et ils connaissent tous les vices du camp. Ils m'appellent le Frantzouse, et, comme les Allemands, comme tous ceux du camp d'ailleurs, ils ne se privent pas de me charrier sur le prestige dont jouissent les Français auprès des femmes de cette partie de l'Europe. Je comprendrai plus tard le bien-fondé de ces allusions. En attendant, leurs remarques me laissent de marbre, ce qui ne m'empêche pas de leur répondre que, si leurs frangines ont une telle opinion de nous, c'est qu'ils ne valent pas une thune dans un plumard. Un mot entraînant l'autre, nous en venons à quelques légers jeux de mains. J'emploie cette innocente tactique afin de leur démontrer que je n'ai pas le trac. C'est de bonne guerre et, au fil des jours, une certaine sympathie se créera entre nous ; ils finissent vraiment par m'adopter. Bien souvent, le soir, au cours de l'en-cas que nous prenons ensemble, ils me demanderont de leur parler de ce qui représente pour eux le paradis : Paris. Je le ferai bien volontiers. Eux

rêvent ; moi, je me souviens.

Ces garçons rares, Juifs avant tout, tiennent la dragée haute à tous ceux qui les diminuent. Rien ni personne ne les fera plier. Le soir, lorsqu'ils se retrouvent en famille, assis sur le même lit à discuter, je les observe en douce. Leurs visages d'hommes décidés – que je n'oublierai pas – me réconfortent. Rien à voir avec les gueules ridicules des malfrats de la rue Saint-Martin qui jadis m'éblouissaient : ils se prenaient pour des caïds, parce qu'ils portaient des pompes pointues et des pantalons à pattes d'éléphant, le tout souligné d'un roulement d'épaules stupide. Ceux qui sont près de moi, eux, sont de vrais caïds. Dans la tourmente où la moindre incartade est punie de mort, ils gardent la tête droite, et les poings serrés. Ils vont à travers le camp aider leurs amis en détresse. Sur leur temps de repos, de sommeil, ils prennent chaque jour de longs moments qu'ils consacrent à prier. Ils le font avec tout le cérémonial que cela exige, s'enroulant le front et les bras de lanières de cuir. Ils ne sont plus au camp, mais à la synagogue. Ils me font regretter de ne pas avoir poursuivi les leçons d'hébreu que me donnait le vieux rabbin qui habitait au-dessus de chez Rosa. (Si j'ajoutais les prières aux rêves, je ne serais plus guère à Auschwitz.) Ils ont également une façon toute personnelle de se rationner. Tout ce qu'ils reçoivent s'ajoute à ce qu'ils organisent – ici, organiser, ça veut dire se démerder –, tout est mis en commun et c'est l'oncle qui fait le partage, en prélevant une part pour les nécessiteux, et une autre pour le lendemain. Ces déportés avertis peuvent tenir cent piges dans ce monde de misère.

*

* *

Les nouvelles de la guerre sont assez bonnes, d'autant plus qu'à force de circuler elles finissent par être déformées. Il y en a qui s'imaginent déjà que la fin est pour demain. Pas moi. C'est que nos maîtres n'ont jamais été aussi terribles. À preuve, les nouveaux baigneurs que je viens de réceptionner à la douche. Ce sont des Juifs hongrois, débarqués par milliers à Auschwitz, mais les sélections qu'ils ont subies ont été si meurtrières – un vrai massacre collectif – que le nombre des nudistes est extrêmement faible. Ça n'empêche pas qu'il faut continuer à survivre. Mon travail de « réceptionniste » accompli, je retourne chez mes maîtres, reprends ma brosse et, tel un automate parfaitement remonté, lave le linge sale.

Seul à ma table (mon compagnon doit tenir le crachoir aux nouveaux arrivants) je fais le point. Ma nourriture n'est pas terrible, dame c'est la même que celle des autres, donc rien, ou presque. Mon turbin n'est pas éreintant. Le kapo est une rigolade. Si je passe l'hiver dans ce kommando, ça pourra aller. Heureux ceux de la

correctionnelle : ils savent à combien se monte leur peine, un an, deux, trois, ils marquent d'une croix les jours consommés et n'ont plus qu'à les soustraire du total. Mais nous, on a beau ajouter un jour à un autre jour, ça ne nous mène nulle part. Ce n'est pas une punition, c'est une extermination. On n'a pas volé, pas tué. Alors, pourquoi ?

Toujours aussi vides, les jours passent ; ma seule ambition est d'assister à la course du prochain. Conscient qu'en cette minute nombreux sont ceux qui rendent l'âme d'une façon effroyable, je remercie le ciel de m'en préserver. Pourtant, avant que ma tête éclate, il va falloir que je me fasse la paire d'ici.

J'ai sauté la barrière ! Hop-là ! Tout en frottant ce monotone linge sale, je me fredonne de vieux airs. Chacun d'eux est une nouvelle page que j'ouvre dans mon album de souvenirs, une prière que je me murmure et qui me réchauffe. Du matin au soir *je chante*, pareil au fou chantant. Ce qu'il était bath à sa première à l'A.B.C., dans son costume croisé bleu pétrole, chemise d'un ton plus clair, chaussures noires, chapeau et cravate gris clair ! Le bleu de son regard nous attirait, le doux parfum de la fleur bleue qu'il portait à la boutonnière, je le respire encore, et l'élégance de son costume m'émerveilla à tel point que je me jurai d'avoir le même.

Les vendredis, samedis et dimanches matin, un bel autocar attendait devant les marches de l'église Saint-Gervais les mêmes qui désiraient gagner leur croûte. Il les transportait au terrain de golf de Saint-Cloud. Grâce aux films en V.O. je pouvais baratiner les derniers touristes ricains, en leur servant de caddie. Un mois plus tard, je sortais de chez « Fashionable » avec, sur le dos, le même costume que celui de Charles Trénet, et remettais à Rosa le restant de mes économies... Deux cent cinquante balles ! L'époque était belle dans ma douce France, lorsque Hélène et moi, assis au troisième rang à l'orchestre des concerts Pacra, nous écoutions Trénet, accompagné par Alix Combelle, chanter Verlaine. Hélène posait tendrement sa tête sur mon épaule, nous avions tous deux quinze ans, c'était le grand amour. À la fin du spectacle nous rentrions à pied jusqu'à Saint-Paul, j'avais le droit d'avoir sa main dans la mienne, de lui murmurer : *Vous êtes jolie*.

Aujourd'hui, je suis juif !

*
* *

Ce matin, le coéquipier de la table 1 ne s'est pas présenté au travail. Il est malade, et Popeye m'a désigné pour le remplacer.

Mon nouveau compagnon de travail n'est pas une petite affaire. C'est le seul non-juif du kommando. Il a une vingtaine d'années ; il est grand, au corps harmonieux, costaud et de tempérament bagarreur. Il

est également le seul à « s'organiser », comme on dit ici : sa table est voisine du bureau du kapo, et c'est à lui qu'est confié le linge sale des légumes du camp. Naturellement, pour cette défense, il reçoit quantité de cadeaux ; il ne manque de rien.

Je me pointe au boulot. Il ne soulève même pas les paupières à mon arrivée, tant ma présence l'indiffère. Durant les jours qui suivent, il ne m'adresse pas la parole : il ne doit même pas connaître la couleur de mes yeux noisette (les siens, j'ai pris le temps de les détailler : ils sont bleus). Lorsqu'il lave le linge de ses amis, il se le tape lui-même ; jamais il ne me demande la pogne, comme il le faisait avec son prédécesseur. Ce linge une fois propre, il le remet à son propriétaire et reçoit en échange un paquet qu'il a pour habitude d'ouvrir sur la table et dont il retire une faible part pour ceux de la chambre de séchage. Naturellement, jamais je ne me permettrais de lui en demander une partie bien qu'étant son associé.

Un matin, il trouve, à l'ouverture, un gros paquet de linge merdique. Après avoir contemplé en se grattouillant le menton cet énorme travail en perspective, mon Stephan – tel est son nom – lève pour la première fois les yeux sur moi et me dit :

— Juif, tu vas me donner un coup de main à le laver !

Je le fixe crânement et lui réponds :

— D'abord, je ne veux pas que toi, tu m'appelles « Juif ». Ensuite, pour que je t'aide, tu devras me donner la moitié de ce que tu recevras.

Mon Stephan a un rictus qui découvre ses petites dents blanches jusqu'à la glotte.

— Veux-tu, Juif, que je te fourre la tête là-dedans ? dit-il, pointant son index noueux vers un baquet qui se trouve sur la table.

Joignant le geste à la parole, il cherche à me saisir la tête à deux mains. D'un réflexe que je garde de quelques anciennes bagarres de rue de mon beau quartier de la Bastille, mes mains écartent les siennes et je lui balance un coup de caboche à la naissance du nez. Sur quoi, mon Stephan part en arrière et atterrit sur le bureau du kapo tout proche. Les laveurs ont cessé leur travail, ceux de la chambre de séchage sont à la lucarne : ils devaient prévoir que le Polonais tôt ou tard me chercherait des noises, et ils guettent la suite. Moi, comprenant la stupidité de ma témérité, les jambes tremblantes, j'attends. J'ai la peur au ventre, non pas de la réaction du Polonais, mais de celle du kapo. Si jamais celui-ci me moucharde au SS responsable de notre kommando, mes chances de revoir Paris diminueront sérieusement, ou alors si j'y parviens, ça sera dans une voiture d'infirme.

Le vieux kapo, sans prononcer un mot, fixe Stephan. Celui-ci, à tout prix, doit redresser la situation et démontrer aux autres qu'un Juif ne

peut pas, ne doit pas être le plus fort. S'il pouvait deviner ce qui se passe en moi, il en serait baba. Les yeux à demi fermés, le tigre s'approche lentement de mézigue. Je n'ai pas bougé d'un centimètre, malgré mon envie d'enjamber la table et de me carapater. Les jeux du cirque vont commencer, succombons dignement ! Sûr de lui, tel un rétiaire obéissant au signe du pouce renversé du kapo, Stephan s'apprête à m'achever. Sa grosse pogne s'empare d'une des brosses pour m'en écrabouiller le visage ; il lève le bras... Alors mon stupide réflexe, toujours lui, me fait lever la jambe. Je lui décoche un magistral coup de savate dans les parties. Comme il se plie en deux, je lui saisis la tête que je ramène vers mon genou, et mon gladiateur va baller sur le bureau qui, cette fois-ci, se renverse avec lui. Mes yeux une fois de plus se reportent vers le kapo. Le ventre de plus en plus froid, j'attends. Aucune parole durant ce pugilat n'a été prononcée par les spectateurs. On entendrait une mouche voler. Stephan me dévisage à nouveau, tandis qu'un léger sourire, me semble-t-il, se dessine au coin de ses lèvres :

— *Piérrougné*(5), dit-il, tu sais te battre, Frantzouse !

— Toi, va remettre mon bureau en ordre, m'ordonne Popeye, ensuite retourne à ton travail !

À mon retour, Stephan lave son linge ; il lève sa tronche vers moi, je lui souris et me mets au boulot. Tout en bossant, je me traite d'imbécile. Je n'avais rien à gagner dans cette bagarre. J'aurais dû l'aider et voir s'il partagerait son colis. Au cas où il ne l'aurait pas fait, je pouvais refuser pour la prochaine fois. Si j'étais tombé sur un Polonais rancunier, toquard, ou sur un Allemand de même caractère, mon compte était bon, mais encore une fois, j'ai eu du pot, je suis tombé, probable, sur les deux seuls salopards intelligents du camp. Donc, je suis un imbécile, et pourtant je me sens assez fier de moi. Je pense au jeune Belge. Je suis un déporté, certes, mais mes réactions sont encore celles d'un gars qui n'a pas sombré. Bien sûr, je raisonne de la sorte parce que le dénouement m'a été favorable ; s'il s'était produit le contraire, brr !... En tout cas, j'ai acquis auprès de mes compagnons de chambrée un autre prestige que celui qu'ils m'attribuaient en premier lieu.

Nous mettons au point, Stephan et moi, une formule magique qui dégrasse les vêtements les plus sales en un temps record, ce qui nous vaut une plus large et généreuse clientèle. Il s'agit de chlore pur dans un baquet. Nous y plongeons le linge, comptons jusqu'à dix et le retirons en vitesse de peur qu'il n'en ressorte en lambeaux. On a tant de clients que ça devient impossible de laver le linge pour lequel nos employeurs nous nourrissent. En peu de temps, nous devenons la *Wundertisch*, la table merveilleuse. On nous refile, en échange, tant de cadeaux qu'à présent j'ai de tout. Certains soirs, je les partage avec

mes cinq amis de chambrée, mais c'est avec Zizi que je le fais le plus souvent. Je vais le retrouver dans son block. Là, assis tous deux sur sa paillasse, nous festoyons, en évoquant les souvenirs de notre vieux Paname.

Un jour, Stephan me prouve qu'il me considère vraiment comme son pote. Jusqu'à présent, personne n'a eu le privilège de partager sa propriété privée, deux trous dans la palissade de bois séparant la blanchisserie de la salle de douches. Depuis quelque temps, les femmes de Birkenau viennent s'y laver. Mon Stephan reste là, des heures durant, les mirettes collées aux judas à savourer le spectacle. À l'entendre toujours répéter le mot « piérougné » et glousser comme une oie, il est évident que ce dur n'est qu'un môme encore neuf.

— *Rotch, Frantzouse !* (À toi, Français !)

Aussitôt que mes yeux discernent la scène, je me revois sous la douche avec les deux photos cachées dans mon poing, et que je n'ai plus. Les corps ruisselants des femmes les plus proches de moi ne me procurent pas le plaisir qu'escomptait Stephan. D'ailleurs, la vapeur qui s'échappe des pommes d'arrosoir enveloppe les baigneuses et les soustrait bientôt à ma vue.

Chez Rosa il n'y avait pas d'eau courante. Deux fois la semaine, elle m'emmenait aux douches municipales de la rue des Deux-Ponts. Dans l'étroite cabine envahie de vapeur, elle me lavait au savon de Marseille en me frottant le corps d'une brosse de lavoir. Le maître baigneur cognait souvent à notre porte : « Allons, pressons ! » aboyait-il.

Merci, mon Dieu, de ne pas avoir fait de Rosa une Juive !...

Lentement mais sûrement, mon nouveau régime alimentaire m'a retapé à fond. Le soleil de cette fin d'été m'a cuit la peau. N'ayant plus honte de mon corps, je vis torse nu. Tous les instants que je peux voler sur l'horaire de travail, je cours les offrir au soleil : nos retrouvailles sont brûlantes.

Jadis, pour rien au monde, je n'aurais loupé les concerts de la salle Gaveau. Chaque dimanche après-midi, en resquillant par l'entrée des artistes, j'écoutais, en première partie, la grande musique que je ne comprenais pas toujours. Mais à la deuxième, c'était comme si *the Angels sing* : jazz, swing, swing hot, ragtime étaient joués par des « épées » qui deviendront plus tard des noms prestigieux de la musique. Je les ai tous vus débiter sur la petite scène. Or, ici, dans ce piège à rats, il y a à présent un temple de la musique.

Auprès de la blanchisserie, sont parqués nos Tziganes fraîchement déportés. Ils ne portent pas encore le traditionnel pyjama rayé, et aucun n'en connaîtra la couleur. Tous, pendant cette période de transit entre terre et ciel, sont vêtus d'effets civils, marqués dans le dos d'une

croix rouge. Le baroque de leurs vêtements emplît le camp d'une note gaie, la lumière qui jaillit de leur visage mat embellit l'atmosphère de ce sombre endroit. Jusqu'à présent, seule la fanfare municipale s'époumonait à trouer l'air enfumé de colossales marches militaires qui, à mes oreilles, étaient aussi emplies de sonorité que le train des frères Lumière entrant en gare de La Ciotat. Mais, depuis l'arrivée de ces Gitans, dont certains ont longtemps vécu à Paris, jamais de si beaux accords de guitare n'ont plané sur Auschwitz ! Pauvre peuple de sang mêlé, pareil au mien, grouillez-vous pendant qu'on vous en laisse le temps, avant que vous ne soyez tous précipités par grappes dans le brasier. De vos doigts divins, faites vibrer les cordes de vos instruments. Va, mon pote le Gitan que j'ai connu au « Chantilly », quand tu jouais dans l'orchestre d'Oscar Elman, toi que j'ai retrouvé par hasard à Auschwitz, rejoue-moi *Sweet Georgia Brown*, *My Melanoly Baby*. Vite, vite, rejoue-moi les airs que tu connais si bien, et qui me font verser de si belles larmes, tant j'ai passé de nuits à les écouter jouer par ton dieu Django.

VIII

UNE BELLE CARRIÈRE DE DÉPORTÉ

Jamais Auschwitz n'a été plus assoiffé qu'en ce début de l'année 1944. Les chambres à gaz ne suffisent plus à éponger l'afflux des condamnés. Des files compactes, interminables, attendent leur tour de prendre cette douche d'une saveur particulière. Pour pallier cet inconvénient, nombre de trains ressemblent à mon sinistre wagon : pas une âme n'en descend. Mais les fours, eux aussi, pourtant étudiés et mis au point par des ingénieurs chevronnés à l'avant-garde du surréalisme, ne parviennent plus à réduire ces montagnes de baigneurs bernés. Alors on les jette dans des fosses remplies de chaux vive, où certains même sont précipités vivants.

Moi, pendant ce temps, je n'ai à souffrir que des appels. Moi, en cette période, je peux me fringuer sur mesures. Facile : j'ai de quoi payer et le kommando des tailleurs a son block voisin du mien, et j'en connais plusieurs de Paris. Moi, je peux me faire raser la tête deux fois par semaine et en plus je tiens une forme physique exceptionnelle. Il paraîtra étrange que je me sente en parfaite possession de mes moyens dans ce lieu le plus hallucinant de notre système planétaire, mais je le dois à deux idées fixes, dont l'une m'a évité de sombrer dans l'autre qui était devenue une obsession. À chaque minute de chaque jour, je communique avec mon étoile qui me suit pas à pas dans ces ténèbres ; pas une seconde le visage de ma chance ne m'a quitté, interminablement sa voix m'a ressassé la même phrase : « Après chaque hiver revient un mois de mai. » Je vais avoir vingt ans, le plus bel âge pour un fils, le plus beau jour pour une mère, mais va savoir si j'y parviendrai. Ce mois de mai que m'accorde mon Dieu, ou ma Rosa, n'est peut-être qu'éphémère. Ça se peut que je sois fou... Qui sait ?

*

* *

Dans toutes les villes du monde, lorsqu'on est arrivé au pinacle de la réussite, on est sollicité par d'innombrables amis qu'on se découvre. Les femmes vous trouvent un charme irrésistible. À Auschwitz, c'est pareil.

Depuis que je suis une « légume », une armée de mains se tend vers moi. Naturellement, c'est à mes amis que je donne le plus. Mais quand il s'agit d'un môme, peu importe sa race ou sa nationalité, à celui-là je donne toujours. C'est tellement formidable de pouvoir le faire dans cet

endroit où je suis entré nu. C'est la revanche du taulard sur ses gaffes !

Il y aussi Max, mais lui, c'est autre chose qu'il demande. Max est un jeune Juif autrichien d'une quinzaine d'années, très giron. Il a un costume de déporté coupé sur mesure, à la veste cintrée, des cheveux noirs en brosse, une peau de jeune fille et une croupe à faire pâlir une Miss Univers. Il crèche dans mon block, mais dans une autre salle. Comme pas mal d'autres très jeunes déportés, il ne doit son salut qu'à l'intérêt que lui portent certains kapos. À le voir me cavalier après, probable que je possède un charme particulier. Max apporte à Popeye le linge de son kapo et maître. Fréquentant les mêmes lieux et demeurant dans le même immeuble, nous sommes appelés à nous rencontrer souvent. Ça ne peut être que le coup de foudre puisqu'il ne me réclame aucun cadeau – il possède plus que moi. Toutes les occasions lui sont bonnes pour entamer la conversation. J'en rigole... non sans remarquer qu'un changement s'opère en moi. Jamais jusqu'à je n'avais rêvé à certaines choses ; or, depuis que le Max me tourne autour, il y a des fois, la nuit, où je me souviens de mes aventures sentimentales. Et puis, un soir... Ce soir-là, dans mon rêve, je suis en train de caresser la peau lisse d'une charmante fille. C'est si agréablement précis que je me demande si ce n'est pas vrai et si je n'ai pas commis l'irréparable. Pour en être sûr j'ouvre les yeux... et trouve le Max dans mon lit ! Sidéré, je le prie de déguerpir en l'engueulant afin de sauvegarder ma dignité. Ce sera mon seul rêve du genre.

C'est l'époque du rush. La Bahnhof forme des trains supplémentaires, le rythme des arrivées est infernal. Mes copains de boulot, contents de me rancarder, m'ont appris qu'un transport arrivant de France venait d'entrer en gare d'Auschwitz. Sachant que les survivants passeront à la douche, je les guette avec une certaine angoisse. Pourvu qu'il n'y ait personne de ma famille. Pendant un instant, oubliant le camp, les SS, je me retrouve à Paris, ou plutôt Paris, âme par âme, se reconstitue à Auschwitz. Des amis, qui avaient fui la capitale et que j'avais quittés à Lyon, Toulouse, Pau, Nice, Tarbes, sont là, malheureusement là ! En rangs par cinq, le visage cuit par le soleil des différentes régions de France, ils attendent qu'on les dépouille.

Maurice ! C'est moi Georges ! C'est moi Simon ! De toutes parts, on m'appelle. Des mains se tendent vers moi ; j'en serre autant que Max Baer, le jour où il écrasa Max Schmelling. On me dévisage, on m'interroge.

— Affranchis-nous. Maurice, qu'est-ce qu'il faut faire ?

— En me serrant la pogne, balancez-moi votre jonc !

En quelques poignées de mains, les poches de mon falzard sont bourrées de bagues et de pièces d'or. Une main serre la mienne, plus vigoureusement que les autres. Merde ! Maurice Schwartz ! Nous

restons quelques instants muets, à nous regarder dans les yeux. Je revois nos parties de poker qui duraient des nuits entières ; et les airs de musique des disques de Jimmy Lunceford qui tournaient jusqu'au petit jour me reviennent en mémoire. Maurice, dont le père et l'oncle font partie du troupeau, me tombe dans les bras et m'embrasse, tant il est ému de me savoir en vie. Je lui demande :

— As-tu des nouvelles de ma famille ?

— Ça va ! me répond-il.

— C'est vrai ? Tu ne me caches rien ? Jojo va bien ? Tu l'as vu ? Jure-le !

— Parole d'homme ! Ta mère a réussi un exploit.

— Lequel ?

— Elle a sorti Jojo de Drancy.

Le sourire refléurit sur mes lèvres. Je revois le bord du petit chemin, j'entends le crépitement des armes automatiques. Ainsi Jojo s'en est tiré. Quel soulagement !...

Le troupeau attaque son strip-tease, ensuite c'est la tonte ; tout le lot se retrouve imberbe. Voulant connaître l'histoire de Rosa, je me fous à poil et me joins à eux... direction la douche. Maurice et moi, sommes tous deux sous le même jet. Il n'arrête pas de m'ausculter des pieds à la tête.

— Dis donc, à part ton crâne rasé, t'as l'air d'être en pleine forme ; c'est pas terrible ici. D'après ce qu'on nous avait raconté, je m'attendais à pire.

— Ne te fie pas à ma bonne mine. Tu viens aussi d'avoir le crâne tondu, mais crois-moi, c'est pas le seul désagrément dont tu auras à te plaindre. Tu en découvriras vite d'autres, malheureusement plus tragiques.

Maurice regarde son père, hausse les épaules. Sûr il me prend pour un malade.

— De toute façon, lui dis-je, je passerai vous voir ce soir à votre block, nous en reparlerons, je vous décrirai la vie merveilleuse qui vous tend les bras. Et maintenant grouille, la douche va s'arrêter. Parle-moi de Rosa !

— Après ton arrestation, Jojo est rentré à Paris. Un soir, il se fait emballer à la sortie d'un bal, les Fritz l'envoient à Drancy, pour le déporter. Ta mère est devenue dingue. Elle cherchait dans le quartier un gars gonflé qui l'accompagnerait à Drancy. Elle disait à tout le monde qu'elle y entrerait et qu'elle en ressortirait avec Jojo.

— Le mec ! je lui demande, elle l'a trouvé ?

— Ouais ! Le seul capable de faire un truc pareil, répond Maurice.

— Qui ?

— Jacques Boireau !

— Quoi ! Le goy !

Je revois le fin visage aux cheveux blonds plaqués de Jacques.

— La suite, je la tiens de lui, poursuit Maurice. Arrivés à la porte de Drancy, ils se font jeter dehors comme deux malpropres. Ta mère revient à la charge : dans un allemand impeccable, elle le prend de haut, engueule le Frisé en faction. Elle lui dit qu'elle est allemande et qu'elle désire voir le responsable du camp pour lui communiquer une information des plus importantes. Le Frisé, asphyxié par le baratin de ta mère, entre au bureau, revient, la prie d'entrer. Jacques l'attend.

— Fais gaffe ! Tu m'écrases les panards ! Arrête de me frictionner le dos avec ton coude !

À n'entendre que du français, je m'évade d'Auschwitz et la porte de Drancy se referme sur Rosa et moi. Le froid au ventre qu'elle a dû ressentir en allant chez l'Obersturmführer, je l'ai au mien. L'eau chaude qui me dégouline dessus empêche Maurice de voir ma chair de poule. Sitôt dans le bureau du chleuh, elle l'attaque de front ! Je la connais si bien, majestueuse, au regard d'acier, impitoyable dans le combat qu'elle engage avec celui qui veut lui ravir son autre enfant. Planqué dans un coin, j'observe le visage de l'officier abasourdi par les arguments adroits qu'elle lui décoche dans la langue de Goethe.

— Tu m'écoutes, Maurice ?

— Oui ! Oui !

— Il a fallu qu'elle soit costaude ta mère, dit Maurice. Ce jour-là, au lieu de dix sortants, il y en a eu onze.

Dieu, que je suis bien ! Moi aussi, je sortirai, parole ! Comment expliquer à Maurice que, chaque jour depuis deux ans, Rosa franchit la double rangée de fils électrifiés d'Auschwitz ?

La douche est terminée. Quand c'est pas du bidon, les douches à Auschwitz peuvent être agréables ! Après l'habillage, Paris n'est plus qu'un souvenir tant la métamorphose est incroyable : des voyageurs venant de France, il ne reste que des déportés. Je les regarde s'éloigner vers leur block de quarantaine, le block 5. Eux, au moins, ne subiront pas les séances de dressage : cette époque est révolue.

Le soir venu, j'apporte, en plus des bijoux, du lard et du pain. Je restitue plus ou moins bien le trésor, certains des arrivants étant dispersés dans un autre block. Maurice, qui a déjà goûté à la discipline spéciale de la salle, m'assourdit de questions. Je ne le ménage pas. Je lui décris la vie de ce paradis, avec tous les détails. Il doit comprendre dans quel monde son train l'a débarqué.

— Écoute-moi, Maurice, fais gaffe, ne commets aucune erreur. Toutes les fautes, ici, se paient très cher.

Le plus terrible, c'est que mon pote ne me croit pas. Il me traite de détraqué.

En le quittant, je rencontre un ami que je n'avais pas vu dans le groupe.

— Maurice, me dit-il, j'ai une mauvaise nouvelle à t'apprendre : ton père a été déporté il y a trois mois.

Un coup de poignard me transperce le cœur, des larmes m'inondent le visage, je sors du block, j'ai besoin d'être seul, il faut que je contemple les étoiles, mon étoile. Et moi qui craignais qu'il soit de ce transport. Cela m'aurait été doux, cependant, de le réceptionner, de lui ouvrir mes bras, de lui faciliter cette arrivée alors que peut-être il est tombé sur un toquard. C'est bien fait pour moi, je paye ma faute pour avoir oublié qu'ici il n'existe qu'un prix, la mort. Je me laissais aller, j'avais la grosse tête, je me prenais pour un privilégié, j'étais content de mon sort comparé à celui des autres, j'avais baissé ma garde, et voilà que l'adversaire vient de frapper, si fort que je chancelle. « Rosa, pourquoi ne m'as-tu pas prévenu, moi qui me reposais sur toi, à tel point que je combattais les yeux clos ? Pourquoi ?... » Et voilà que je m'interroge, que je m'inquiète. Comment était-il physiquement lors de son arrivée au camp ? Lorsque je l'ai quitté, il avait cinquante-deux ans, mais il était costaud pour son âge, avec une large poitrine capable de résister à ce long voyage. Sûr qu'il a échappé à la première sélection. Il le faut. Et, s'il est à Auschwitz, je le retrouverai, je remuerai le camp tout entier, je frapperai à toutes les portes, je dois savoir.

Je pose mille questions à mille déportés qui ont réceptionné, tatoué les transports de cette époque. J'accoste tous ceux en qui je crois le reconnaître. Mais rien, rien... jusqu'au jour où j'apprends qu'un convoi venant de France à la même époque a été entièrement gazé, qu'aucun voyageur n'a posé le pied sur le sol d'Auschwitz. Je vois mon père à la place de Samson, cherchant à ouvrir la porte de son wagon, des bulles fraîches s'échappant de ses narines et de sa bouche. « Toi qui avais si peur de la mort ! » Mon sang se glace. Pauvre Miron ! Avoir fui la révolution russe, et revenir vingt ans plus tard, presque à la frontière de la Russie, pour être liquidé ? Comme je revis ton effroi lorsque tu as réalisé que la mort était le terminus de ce voyage. As-tu eu le temps d'avoir une pensée pour Rosa, cette pauvre femme qui n'a commis qu'un péché dans son existence : épouser un Juif, dont elle a eu deux fils, deux Juifs reconnus comme tels par un commissaire du Marais ? Te souviens-tu, papa, du jour où je t'accompagnais ? Il t'avait déjà apposé un coup de tampon sur ta carte d'identité, tu avais ouvert la porte, nous étions prêts à sortir de son bureau.

— Et lui, qui est-ce ? a-t-il lancé à mon adresse.

Je suis revenu vers lui.

— C'est que voilà, ma mère est chrétienne et mon père est juif.

— Alors tu es juif ! Donne-moi ta carte !

Et j'ai également eu droit à la superbe appellation contrôlée, quatre belles lettres rouges, parmi les vingt-six qui existent dans l'alphabet de

ma belle langue remplie de subtilités. Après quoi, le subtil commissaire n'y a sûrement plus jamais pensé. Moi, j'y pense encore.

Jamais deux sans trois, dit-on. La première fois, en venant me rejoindre à Saint-Gaudens, tu t'es fait emballer. Ils t'ont envoyé au camp de Gurs. Cette deuxième fois, ils n'ont même pas permis que tu franchisses la porte. (Mon Dieu, que c'est con ! Tu étais si près de moi.) Deux fois que je te loupe, Miron. À la troisième, pour te retrouver, faudra-t-il que je te rejoigne ?

Je t'avais pourtant envoyé de Saint-Gaudens une lettre remplie d'espérance, tu devais m'apporter toi-même la réponse. Je savais que les deux mille francs que tu m'avais remis le jour de mon départ de Paris – à l'insu de Rosa – étaient vos seules économies. Pour rien au monde je n'aurais touché à ce fric. Je tenais à vous rapporter cette somme, sinon plus, le jour de mon retour ou celui de notre rencontre. Errant de Pau à Tarbes, de Tarbes à Lourdes, j'avais atterri à Saint-Gaudens avec pour toute fortune dix francs. Quant à celle qui se trouve encore dans mes manchettes de chemise, elle est ta propriété, je te la garde et je n'ai aucun droit ni aucune envie d'en disposer. Cherchant du travail, j'en avais trouvé chez une vieille fermière, veuve de soixante-dix ans, qui essayait tant bien que mal de gérer seule son exploitation. Moi qui avais fui « le retour à la terre obligatoire » de la zone occupée, je me retrouvais en plein dans le vif du sujet. Nourri, logé, vingt francs par mois, question paye c'était plutôt maigre, mais pour la table, cinq festins par jour que j'avalais de bon appétit. Debout à cinq heures, trois vaches à traire, les foin, les betteraves, l'étable, en quinze jours j'étais devenu un paysan comme un autre. Cette brave vieille me considérait comme son fils et était aux petits soins pour Mézigue. Elle était transformée par ma présence, elle en était tellement heureuse que, le dimanche, elle m'offrait un paquet de tabac gris, ce qui soufflait le buraliste. On la considérait comme très avare ; moi, je la trouvais formidable.

Je m'étais confié à elle.

— Écris donc à ton père, dis-lui de venir. Quand il y en a pour deux, y en a pour trois.

Tu n'as pas pu arriver à destination, sur ton chemin, il y a eu une halte : Gurs. Dommage ! Tu aurais pu attendre que l'orage passe ; nous aurions été heureux, enfin, presque !

*

* *

Alors que jamais ne furent brûlés, exterminés autant d'êtres humains qu'en cette période, la vie du déporté au camp s'améliore, la discipline se relâche. Un vent d'espérance flotte dans l'air. J'y crois. Les bonnes nouvelles sont trop fréquentes : elles illuminent les regards

des zombies, le camp entier en parle, surtout depuis la révolte du *Sonder Kommando*.

Les boulangers du four crématoire, sentant la fin prochaine, ont joué leur va-tout. Fatigués, écoeurés par tous ces massacres de la Saint-Valentin, ces mecs d'une trempe spéciale en ont fait baver à leurs patrons. Ils ont dû minutieusement la préparer leur révolte, et il s'en est fallu de peu qu'elle aboutisse. Les huit cents Juifs de ce kommando l'ont organisée de main de maître. Ils possédaient un stock important d'armes et de munitions, même d'explosifs avec lesquels ils ont fait sauter certaines parties des constructions en dur du four. Ce soulèvement s'est produit la nuit dernière. Les coups de feu et les explosions se détachant dans le silence d'Auschwitz m'ont fait croire que les Russes arrivaient. Il a fallu toutes les réserves de SS des environs pour la circonscrire. Ils ont eu chaud, ces pourris. Soixante d'entre eux ont connu le sort de cinq millions d'exterminés. Quant aux huit cents Spartiates, d'un commun accord, ils ont entonné : « Le kommando meurt, mais ne se rend pas. »

Pour moi, un grand changement également s'est produit. La vétuste *Alte Wascherei*, trop petite pour subvenir aux besoins sans cesse croissants des arrivages, est remplacée par la *Neue*, la nouvelle, et tous les employés de l'ancienne sont versés temporairement dans d'autres commandos.

Par un heureux effet du hasard, je tombe dans la meilleure planque du camp, le Kanada. Jadis, le paradis c'était l'Amérique ! À Auschwitz, le paradis pour les gueux c'est le Kanada. Une telle chance, je ne peux la devoir qu'à mon étoile ; d'épais nuages m'avaient caché d'elle et le beau soleil de juin lui a fait retrouver ma trace.

À l'école, on m'a appris que le Canada était un immense territoire plein de richesses (bois, fer, pétrole, etc.). Le Kanada d'Auschwitz, lui, est une haute baraque, mais qui renferme des richesses plus considérables. Pas besoin de couper ou d'abattre, de fendre, de creuser, de forer pour en disposer. Suffit de tendre la main. Telle la caverne d'Ali Baba, cette baraque regorge de trésors que des milliers de gens, des quatre coins du monde, ont apportés et qui s'entassent en de véritables montagnes. De toute ma carrière de déporté, je ne pouvais imaginer qu'une telle tranquillité existe dans ce merdier. Quel Éden ! Quelle oasis ! Pour le malheureux voyageur que je suis, ici rien à redouter de personne. On fait son petit boulot peinarde et, sans prendre aucun risque de perdre sa vie, tout est à votre portée et à votre service. Vous trimblez n'importe quoi, vous l'empilez sur un tas, et puis vous recommencez l'opération. L'essentiel est de se bouger avec un bagage, puis, tel un douanier consciencieux, de l'ouvrir et de découvrir ce qui s'y cache. Quel expert je deviens ! Rien ne m'échappe, pas même les photos. Elles me révèlent combien les

propriétaires de ces valises ont emmené de précieux souvenirs dans leur dernier voyage. Malheureuses images de gens qui, à l'instant où je les contemple, ne sont que cendres.

Mais pas question de passer ses journées à voyager parmi ces visages venus de partout ; il faut justifier son emploi, son salaire. Il faut précautionneusement palper les vestons de la poitrine aux épaulettes, comme nous l'a enseigné le professeur, pour y découvrir d'éventuels billets de banque (chaque fois qu'une chemise avec manchettes me tombe sous la main, ça me fait penser à la mienne et je les retourne). Je sais que les valises provenant des transports de Hollande contiennent toutes au moins une pierre précieuse. À moi de la dégoter. D'un savon à barbe, d'une boîte de cirage, d'un tube de dentifrice, d'un talon de chaussure, d'un pot de crème de beauté, je sors un brillant que je remets à un responsable à la fin de la journée, et c'est une immense fortune que chaque jour je dépose sur sa table. L'entente qui règne parmi nous est parfaite. À tour de rôle, un déporté fait le guet : ça permet aux trois ou quatre autres de se planquer dans un creux de la montagne de valises, pendant une heure. Chacun de nous voyage à sa guise, par le rêve, le manger ou la cigarette – cette dernière étant la seule faute, après le vol, qui soit sévèrement sanctionnée. Malgré la fouille quotidienne, certains réussissent à emporter quelques-uns de ces trésors à l'intérieur du camp. Ceux qui se font choper passent un sale quart d'heure.

Possédant tout, j'établis mon régime alimentaire. Pendant deux mois, je ne me nourris que de pain blanc, lard et vodka. Non que je sois affamé ou que je veuille m'empiffrer, mais c'est un peu pour oublier les scènes auxquelles j'assiste dès le retour au camp. Comme un malade, comme un fou que je suis devenu, tout en bâfrant, je songe à tous ceux qui vont être brûlés sur des bûchers de fortune, empilés les uns sur les autres, une bûche de bois les séparant, tandis que d'autres seront précipités dans des fosses où baigne de la chaux vive. Hier, j'ai vu un SS y jeter un enfant vivant. Ces scènes atroces dont je suis chaque jour le spectateur, matin et soir, me rendent dingue. Les SS à présent ne prennent aucune précaution, le camp entier est au courant : ça sent le roussi pour eux, mais peut-être également pour nous. Moi, pour tromper ma trouille, je bouffe pendant que je le peux encore et, suprême plaisir, je choisis mon menu. Le soir, dans mes chaussures, entre mon pied et la semelle, je ramène des tranches de lard à Maurice et à ses parents. Ils ne devineront jamais le risque que j'ai couru, mais, si je me fais piquer ça ne sera pas aussi sévère que si je camouflais des brillants.

Cette démonstration de barbarie sans limites provoque en moi un phénomène étrange. Chaque fois que je passe auprès d'un de ces autels de sacrifice, je revois le visage de mon père.

Rien que de penser qu'il a subi le même sort hallucinant m'en fait accepter l'éventualité. Moi qui ai combattu sans cesse, au bout de ma route je suis presque résigné, tout au moins je me sens tel. Je suis fatigué, c'est trop con. S'ils tardent encore, mes libérateurs, le jour où ils ouvriront la porte de ma cellule, ce sera pour m'enfermer à jamais dans une autre, réservée aux fous dangereux. En attendant, si vous persistez dans vos funestes envies, faudra agir par surprise, Messieurs les SS. J'ai le cerveau endommagé, mais question physique j'ai salement récupéré et ça ne sera pas de la tarte...

*

* *

Je ne demandais qu'une chose : passer inaperçu, ne pas me faire connaître, n'endosser aucune responsabilité. Et me voilà promu au rang de *Vor-Arbeiter*, obligé à présent de rendre des comptes à mes employeurs.

Apanage de la réussite, j'ai un brassard au bras, ce qui me différencie des autres, et surtout, j'ai un bâton, ce fameux bout de bois dont la possession a poussé certains à vendre leur père et par lequel d'autres, trop d'autres, ont rendu leur dernier soupir. Et voilà qu'il va falloir que j'en joue, si je ne veux pas qu'on en joue sur moi. En quatre langues je dois veiller à la bonne marche de l'entreprise. Les traînants, les tire-au-cul, je les invite à suivre le rythme, sinon gare ! Bon nombre de valises et de baluchons ont déjà goûté aux rudes coups que je leur assène, ce qui fait bien rigoler les copains lorsqu'ils me voient faire. Pourtant, un jour, le SS responsable se pointe à l'improviste sur le chantier et surprend un gars la cigarette au bec. Aussitôt il m'appelle et m'ordonne de lui infliger quinze coups de bâton sur les fesses. Un coup d'œil au copain.

— Plie-toi, lui dis-je.

Le SS assiste à l'exécution de la sentence. Un coup timide atterrit sur son cul ; l'autre hurle à la mort. Marlou, le SS a tout de suite pigé la situation. Il me retire le bâton et applique lui-même la correction. Après quoi, il m'accuse d'être un piètre meneur d'hommes et me condamne à recevoir sur-le-champ dix coups. Bien entendu, devant ma compagnie réunie, il me dégrade et me retire mon brassard. Je redeviens ce que j'ai toujours préféré être : un inconnu.

*

* *

Les montagnes de bijoux, montres, lunettes, dentiers, s'élèvent de plus en plus. Celles des cadavres dépouillés s'accroissent également à un rythme accéléré. On ne prend même plus la peine de les berner pour les gazer. On les conduit à coups de crosse.

Quels égards, moi, j'avais pour assommer mes veaux à Entraygues-sur-Truyère, le village d'Auvergne où s'était réfugiée Hélène. C'est le seul boulot que j'y avais trouvé : tueur aux abattoirs. Mais jamais je n'ai pu, d'un seul coup de marteau entre les deux yeux, les étourdir complètement. Peut-être les faisais-je souffrir davantage. Aujourd'hui encore, je revois leur regard se poser sur moi, comme s'ils me demandaient des comptes.

À Auschwitz, on n'a pas les mêmes réticences. Ça doit se dérouler à toute bitture et sur une large échelle. On en fait donc pénétrer un tiers de plus dans les chambres à gaz. Elles sont tellement bourrées qu'on a du mal à refermer les portes... ainsi qu'à les rouvrir, une fois que c'est terminé : des centaines de Samson se sont rués, en grim pant les uns sur les autres, vers la seule issue existante, si bien que la chambre à gaz, en son milieu, est vide.

Mais ça ne suffit pas à ces vicelards qui ont fait creuser d'immenses trous autour d'Auschwitz. Les condamnés, au pied de leur tombe, sont passés à la mitraille et s'écroulent directement dans la sépulture collective qui est aussitôt recouverte de terre. En quelques minutes, des centaines de vivants deviennent des morts enterrés. Ce n'est plus un camp de concentration, c'est une industrie de destruction aux installations archaïques qui ne suffisent plus à la tâche.

Pendant ce temps, si étrange que ça paraisse, le camp se transforme en sanatorium. On s'y balade à sa guise. Si les sélections existent encore, elles sont plus espacées. Incroyable : on nous fout la paix ! Et il y a même un bordel ! Il est réservé aux non-Juifs, à condition qu'ils soient importants et méritants. À Paris, nous avions les cartes de ravitaillement, ici ce sont les bons d'accouplement. Une ou deux fois par semaine, selon le nombre de tickets (on peut s'en procurer au marché noir), le bon citoyen se pointe au « Chabanais » d'Auschwitz, c'est-à-dire au block 24, et il a droit à sa ration de plaisir. Qui sait ? Avec un peu de patience, dans vingt piges peut-être, ce camp sera un paradis.

La seule crainte qui subsiste est celle d'être enrôlé dans les kommandos de la mort qui exigent une main-d'œuvre accrue. Une autre crainte existe aussi : quel va être notre sort lorsqu'ils en auront terminé avec les autres ? Notre tour arrivera ; tout le monde y pense, mais malgré tout profite de cette transformation de climat ; chacun à son plan, personnel ou entre amis, et attend avec angoisse le lendemain.

Cela n'empêche pas le système concentrationnaire de tourner comme un mouvement suisse. C'est ainsi qu'on me change encore de kommando : il faut des spécialistes pour la mise en route de la nouvelle blanchisserie. À regret je quitte le Kanada. Mais, avant de le faire, je me choisis un brillant, le plus beau et le plus pur. Reste à le

faire passer. Je décide de le garder dans ma main entre mes phalanges serrées, tout près de la paume, à la naissance des doigts. Si la fouille est minutieuse, je pourrai le balancer.

La nouvelle blanchisserie est située à deux kilomètres du camp, et, d'après les bruits qui circulent, les Russes se rapprochent chaque jour. Peut-être nous surprendront-ils sur le lieu de notre travail, à moins que, si l'occasion se présente, j'essaie de les rejoindre. Alors cette pierre me permettra peut-être de m'acquitter envers celui ou celle qui me planquera. C'est avec cet espoir en poche que je pénètre au camp.

IX

L'AUBE DU DERNIER JOUR

Ça va mal pour nos maîtres. À preuve, l'incroyable nouvelle qui vient de se propager à travers le camp : tous les déportés non juifs et les demi-juifs peuvent, s'ils le désirent, combattre pour le Grand Reich. « Ensemble, nous repousserons les méchants Russes. En récompense vous serez libres, vous retournerez chez vous ! » Ça veut dire qu'il faut les aider à gagner cette guerre afin de pouvoir vivre librement dans un monde occupé par ces rigolos. Décidément, ils me déçoivent : je les voyais autrement, ces géants de la race pure. Pour sortir une énormité pareille, il faut vraiment qu'ils prennent les déportés pour des cons.

Pendant un moment, je rêve et je me marre. Je le suis, demi-juif, j'y vais, j'endosse leur magnifique complet vert et sûr que je me fais trouer la peau par ceux que j'espère depuis trois ans. Non ! Très peu pour moi, laissons ça à d'autres. Le plus étrange, c'est que les autres, il y en a. Beaucoup de déportés allemands, habitués à la belle vie que leur offre ce camp, s'engagent à la défendre. Il ne faut surtout pas que les Russes viennent tout gâcher.

Je relève la tête. Cette fois-ci, j'y crois : coûte que coûte je veux la vivre cette minute unique dans la vie d'un déporté. Qu'importe le prix, je tiens à les voir courir devant plus décidés qu'eux, je veux les voir lever les bras en signe d'abandon, ces Hercules de pacotille, à l'approche des moujiks assoiffés de vengeance. Si mon père pouvait le vivre, cet instant. Mais c'est pas dans la poche, cette race de meurtriers ne nous lâchera pas si aisément. Le plus difficile, probable, sera de rester spectateur jusqu'à *the end*.

En attendant, la vie continue, ici comme ailleurs. Ce matin, je passe la grande porte en direction de mon nouveau lieu de travail. L'orchestre du camp, comme à son habitude, est là pour nous encourager à accomplir notre tâche quotidienne, pour nous aider à marcher en mesure. Aujourd'hui, tels les nains de Blanche-Neige, je pars au boulot, le cœur rempli de chansons d'espoir.

Pourquoi cet acharnement dans le monstrueux ? Pourquoi cette obstination dans le massacre ? Pourquoi ces bûchers ? Les fumées qui s'en échappent sont si sombres qu'elles voilent la lumière du jour. Et puis, il y a cette odeur qui vous pénètre, cette envie de dégueuler qui vous prend à la gorge. Est-il possible que, si près de la fin, à la porte de la débâcle, des millions d'innocents soient sacrifiés par ces soldats dont le front russe a tant besoin ? Bouleversé, j'assiste au cocktail d'inauguration de la nouvelle usine, car c'en est une, avec ses vastes

locaux, ses machines à laver, ses chambres de séchage à air chaud pulsé que produit une immense chaudière dont je deviendrai le responsable. Les avertissements à la bonne marche du travail servent de petits fours, mais il y a quand même du champagne : rien que de découvrir que des femmes font partie de ce kommando, ça nous grise. Pour des gens avisés et méthodiques comme ils prétendent l'être, cette usine est, à mon avis, un mauvais investissement. Les grands ingénieurs ont commis là une faute inconcevable. Son emplacement est trop près d'un lieu qui va devenir le théâtre d'une arrivée tant espérée. Non ! Décidément, les financiers qui y ont placé leur argent n'auront pas le temps de l'amortir.

Mon travail est d'une banalité sans nom : je pourvois à l'entretien de la chaudière. Quelques pelletées de charbon le matin, autant l'après-midi et le soir avant mon départ pour le camp, c'est tout ! Rien d'autre à foutre de la journée. Heureusement, il y a Hélène. Oui, elle a le même prénom que ma fiancée ; ses cheveux qui n'ont pas subi la tondeuse depuis un certain temps sont assez longs, d'un beau noir qui me rappelle la couleur des cheveux de mon Hélène. En un autre lieu, avec un régime de vie normale, elle serait aussi belle. C'est une Française juive arrachée de Nice, déportée depuis six mois. Chaque occasion de nous rencontrer nous est bonne, nous éprouvons tant de bonheur à nous retrouver, à discuter de notre pays, à jurer de nous revoir là-bas, si Dieu le permet. Tels deux collégiens, timidement nous échangeons quelques baisers, ou bien nous restons face à face, muets, à nous regarder. Je ne veux, ne cherche rien d'autre, j'ai trop peur que l'on nous surprenne, ils pourraient lui faire tant de mal ! Ici, lorsqu'on vous chope à batifoler, c'est considéré comme un sabotage et la punition est terrible : le four. C'est arrivé à deux de mes camarades, surpris dans une position qui ne laissait aucun doute. Le kapo a porté le motif, le temps qu'avait duré leur plaisir. Sabotage ! Qu'on les brûle ! Donc, Momo, tu fais gaffe ; ce serait ridicule d'exposer cette petite à une telle punition. Tu as attendu, tu peux encore attendre !

*

* *

Aujourd'hui, j'ai vingt ans.

Ce que j'ai pu l'espérer, ce jour, lorsque j'étais môme. Je le fêtais entouré des miens, ensuite je les quittais pour rejoindre une pépée : elle était belle, j'étais beau, nous étions tous deux bien habillés, nous faisions la tournée des grands ducs, à la russe nous cassions des verres. Au petit matin, je regagnai la crèche familiale, c'était un homme qui en ouvrait la porte, avec sa propre clé. Et voilà, c'est arrivé ! Mais ces vingt ans, c'est à Auschwitz que je les fête. La java, je la fais sur la route qui me ramène du travail. Les bals, les cabarets sont les bûchers

où dorment des convives fatigués. La porte de mon chez-moi est grande ouverte, quelqu'un d'autre en possède la clé. Personne dans cette immense fournaise n'est au courant de ce grand jour. Mais je m'en fous ! Je sais que Rosa le célèbre, elle vient de me le dire. « Bon et joyeux anniversaire ! » Oui, il est bon, car quel que soit le dénouement, c'est le dernier que je fêterai à Auschwitz. Bon et joyeux, car des avions ont bombardé les alentours du camp ; des bombes, en tombant à proximité de notre usine, ont détruit les fils barbelés qui l'entouraient. Leur souffle m'a soulevé de terre. Quelle pagaille ! Mais quel délire d'entendre ce grand fracas de délivrance. Quel magnifique anniversaire !

Dès mon retour de la blanchisserie, je me suis pointé au block 24 tout proche, où je devais remettre à un kapo son linge propre. C'est la première fois que j'y pénétrais. Il est le Ritz Hôtel du camp. Les milliardaires de ce pays de misère sont des déportés nommés dirigeants par les SS. Habilités à mettre en pratique toutes leurs envies, ils ont été triés sur le volet, à croire qu'ils sortent diplômés d'une grande école de sadisme en tous genres. Comme dans les palaces, ces *lépchis goschés* (en polonais), ces V.I.P. de l'époque, ces très importantes personnes sont servis, bordés, choyés par une multitude de jeunes *Stubedienst*. Ce block est briqué comme nul autre – on y mangerait par terre. Intimidé, je lorgne si ma mise est correcte, j'ajuste sur mes épaules mon veston civil (depuis quelque temps, certains kommandos travaillant à l'extérieur ne portent plus le ridicule pyjama, mais des complets civils avec des bandes et des croix peintes en rouge, reconnaissables en cas d'évasion). En ouvrant la porte, une étrange sensation m'envahit. Cette porte, on dirait, veut me parler, me laisser un message. Lequel ? Sa voix est si forte que la chair de poule habille mon corps. Songeur, je remets le paquet à son destinataire, puis regagne mon block.

*

* *

L'hiver tant redouté est de nouveau là, mais, malgré l'épais tapis blanc qui déjà recouvre le camp, ce meurtrier n'effraie personne. On sait tous qu'il se montrera clément, que pour tout le monde il sera le moins froid. Noël est à notre porte. Quinze jours de ténèbres nous séparent de lui ; déjà pointe une lueur, qui se précise à mesure que les heures passent. Dans trois cents heures elle illuminera, embrasera les cœurs.

Une effervescence à la fois joyeuse et inquiète règne partout. Sur les lits, le soir, en petit comité, en vingt langues différentes, les mêmes opinions sont partagées. Sur un point, tout le monde est d'accord : jamais ils ne nous laisseront profiter du bonheur d'être libre. Pour le

moment, ils sont débordés par l'afflux des déportés à exterminer, mais une fois cette besogne achevée, ils s'occuperont de nous. De quelle manière ? À quel moment du jour ou de la nuit ?...

Aujourd'hui, je me rends pour la dernière fois au travail. Les Russes sont-ils si près ? Craint-on des évasions en groupe vers nos proches sauveurs ? Je vois Hélène pour la dernière fois. Nous nous tenons immobiles, silencieux ; ma joue caresse la sienne, des sanglots lui soulèvent les épaules, doucement mes lèvres effleurent les siennes.

— J'ai si peur, Maurice. Que vont-ils nous faire ? Je voudrais rester auprès de toi, il me semble que j'aurais moins peur, même si...

Je lui pose un doigt sur les lèvres.

— Il n'y aura pas de même si ! Tout se passera bien, je te jure que nous nous reverrons.

Ce soir, les femmes quittent le travail avant nous. Je me tiens derrière la fenêtre d'où j'aperçois Hélène. Elle se retourne sans cesse, imperceptiblement sa main se lève à la hauteur de son menton... puis le brouillard l'enveloppe. Pourvu que je ne sois pas parjure.

Notre dernier retour est comme les précédents, toujours aussi lugubre. Les mêmes crimes parfaits se répètent, sapant notre moral. Pourquoi les meurtriers nous épargneraient-ils, nous qui savons tout d'eux ? Ça paraît impensable... Nous approchons de la porte. La première fois que je l'ai franchie, j'étais un déporté jeune ; aujourd'hui, je suis un vieillard de vingt ans. À la vue de la porte, un souvenir mêlé d'envie me revient. C'était à la veille du Noël 1941, j'étais interné au camp de travail de Villeneuve-les-Bordes, pour m'être enfui de la ferme où les Fridolins m'avaient envoyé faire – pour leurs beaux yeux – mon retour à la terre. J'avais un désir fou de passer cette fête en famille, avec Hélène à mes côtés. Ça me rendait dingue. Finalement, le soir, je me fis la malle, en nombreuse compagnie puisque nous étions douze à sauter le mur. Nous savions que le train pour Paris s'arrêtait quelques instants en gare de Nangis, distante d'une dizaine de kilomètres de notre camp. Nous restâmes terrés dans la forêt jusqu'à quatre heures du matin, puis il fallut bien se décider à commencer notre marche. Au milieu de la route nationale, en rangs par quatre, nous avons démarré en chantant des refrains de camps de jeunesse. Nous avons croisé deux patrouilles allemandes. Elles nous ont même salués, et nous avons poursuivi notre petit bonhomme de chemin en toute tranquillité. Et si je le faisais ici ? Si, avant de passer la porte, j'obliquais à gauche ? Si j'allais rejoindre mes amis ? Si, de nouveau, j'osais...

Les coups de canon de plus en plus proches – ceci n'est plus un rêve – annoncent la fin de cette interminable partie de poker.

C'est maintenant qu'il faut jouer serré, essayer de sauvegarder quelques plaques pour se refaire à une autre table où le jeu sera plus

correct. Attention, sur la fin, les petits se les font toujours rafler par ceux qui disposent de la masse. En attendant, l'année s'achève ; demain, une ère nouvelle débutera. À moi d'avoir en pogne cinq cartes de la même couleur, pour diriger les relances. Je ne demande rien d'autre à Rosa – je n'ai ni faim ni soif – que de me guider dans la fournaise qui m'attend. De n'importe quelle façon, faut que je sorte gagnant de ce flambe.

*
* *

C'est la fin de l'année 1944.

De block en block je fais le tour de mes amis, je prends la température. Partout les mêmes scènes : il y a ceux qui rient, optimistes ou malades mentaux, ceux qui pleurent en pensant à ceux de leur famille qui ont été éliminés, ceux qui prient en espérant trouver ainsi une réponse, ceux qui comme moi errent, cherchant partout une porte de sortie tant ils ont la frousse de se faire piétiner lorsque le théâtre sera en feu ! Zizi, lui aussi, ne sait que penser.

— Dommage, me dit-il, que nous ne restions pas ensemble. À deux, les problèmes se résolvent plus facilement.

Nous nous promettons de tenter l'impossible pour nous retrouver lorsque nous devinerons les desseins de nos SS. Montagne, lui, est plutôt optimiste. Normal : sa position est différente de la mienne. Il me présente à l'un de ses amis, un petit Corse du nom de Napoléon, un garçon charmant, rempli de truculence, qui me fait marrer avec son accent ensoleillé et qui a l'air complètement décontracté devant ce problème. Nous nous souhaitons une bonne et heureuse année, puis je les quitte, toujours aussi perplexe. De retour à mon block, je m'interroge. Personne ne sait ce qu'il va se produire, à commencer par les SS qui en ce moment, peut-être, étudient la question. Je décide de ne plus dormir, ou du moins que d'un œil. Au cas où je m'assoupirais profondément, je t'en supplie, Rosa, réveille-moi : que je puisse assister à mon propre massacre. Avoir tenu si longtemps pour se faire égorger en plein sommeil serait grotesque. Je tiens absolument à connaître mon sort, bon ou mauvais.

Personne depuis trois jours ne sort du camp, aucun des kommandos turbinant à l'extérieur n'a franchi la grande porte, seule issue de cet immense bocal à cornichons où nous nous trouvons enfermés, marinant dans la plus grande angoisse. Livrés à nous-mêmes, les palabres vont bon train. Chacun croit connaître la vérité, laquelle est aussi diverse que les déportés. La seule, pourtant, qui semble prendre corps est celle de l'évacuation probable du camp. C'est la plus logique... et celle dont personne ne veut. Une échauffourée rapide, même meurtrière, où tout le monde jouerait son fébrile destin, nous

botterait davantage, à croire que, tout comme nos SS, le tragique nous sied à merveille. Dame, depuis le temps qu'il fait partie de notre quotidien, pourquoi ne pas l'affronter une fois de plus, même si c'est la dernière ? De petits groupes de déportés se sont formés. Décidés à vendre chèrement leurs espérances, ils ne veulent à aucun prix connaître ces transports pédestres vers un nouvel inconnu. Max et moi sommes du même avis, mais comment y échapper ? D'autant plus qu'il faut trouver, vite fait, une solution. Car les signes ne trompent pas : c'est imminent. Jamais tant de SS n'ont arpenté les allées d'Auschwitz. Ils passent silencieux, presque indifférents, de vrais badauds, assistant sans broncher aux règlements de vieux comptes opposant certains déportés entre eux. Comptes dérisoires qui les enchantent... « S'ils pouvaient tous s'entre-tuer, ça nous faciliterait la tâche », doivent-ils penser !

— Je te dis que je l'ai vu, Max ! De mes yeux vu ! Les loups se bouffent entre eux ! C'est pas un signe, ça ?

Le Jacob du block 11, l'Homme qui en savait trop, encadré par quatre colosses SS, est parti tout à l'heure, tête basse, vers le *Rapport Stube*(6). À son tour de subir le sort qu'il réservait à ceux qui pénétraient chez lui.

*
* *

18 janvier 1945.

Moi qui m'étais fourré dans ma petite tête que je pourrais choisir ma solution, moi qui pensais me planquer, qui ne rêvais que de combats héroïques lorsque ce jour arriverait, eh bien, il est là, et comme un chien, depuis l'aube, au milieu de tous les autres, j'attends l'ordre de mes maîtres. C'est l'appel le plus long, celui qui donnera le départ de l'exode des temps modernes. Ceux qui en feront partie traverseront un immense désert blanc, où aucune halte n'a été prévue.

Bien avant l'aube, Auschwitz pour la dernière fois est au grand complet. Comme à l'occasion de ses plus beaux jours, tout le monde, dans un ordre parfait, s'est rangé pour lui dire adieu ! Sa Majesté Hiver elle-même, méchante à l'ordinaire, semble vouloir nous accorder une trêve. Chaque déporté pressentait que ce jour serait le moins froid ; personne ne s'est gouré, et il est et restera un mois de mai. Pas un SS ne parcourt les rangs au cours de ce gigantesque appel, pas un seul costume vert ne cherche d'éventuels planqués et, pourtant, à l'encontre de tout ce que je m'étais juré, j'attends mon tour. Des heures interminables viennent de s'écouler, et je suis toujours debout à gamberger. Le soir succède au jour. La moitié du camp a déjà pour la dernière fois franchi la grande porte, celle qui demeure l'unique,

celle qu'ils ne pourront revoir qu'en cauchemar. Je suis là, pétrifié, aux aguets. Mon regard s'est tourné vers la droite, vers la porte de mon block. Je suis placé à l'extérieur des rangs, juste au pied des marches menant à elle. Je n'ai qu'à les escalader en vitesse et... Mais va te faire fiche, j'ai trop la trouille. Pas de SS en vue, mais sait-on jamais ? Je me traite de tous les noms. Moi le fort, celui qui devait entreprendre tant de choses pour sauver sa peau, voilà qu'au pied de ces marches, je me retrouve un minable, un pauvre déporté qui jusqu'à la fin aura peur, et qui se laissera égorger. Il faut patienter encore, je me dis. Avant qu'arrive mon tour, d'autres nombreuses heures s'écouleront. Mais le froid m'étreint peu à peu, et ma jambe qui commence à souffrir de cette station prolongée devient lourde. C'est elle qui me rappelle à la réalité, c'est elle qui me fait découvrir que jamais je ne pourrai supporter cette ultime épreuve : elle cédera dans cette marche forcée. Même si au début elle tient le coup, ça ne sera pas pour longtemps. Alors, c'est d'une balle dans la nuque qu'ils me permettront de me reposer sur le bas-côté de la route enneigée.

« Rosa, Rosa, vite, dis-moi, que dois-je faire ? J'ai froid et j'ai sommeil, tant sommeil d'avoir passé ces dernières nuits à veiller dans l'attente de ce jour, ce jour que j'ai tant espéré pour toi. Pour une fois ouvre cette porte, derrière il y fait si bon, je t'y attends. »

Quelle nuit, quelle douce nuit, tranquille et sainte comme celle de Noël. Jamais mon corps, jamais mon âme ne furent si heureux. Jamais, depuis trois ans, ils ne se sont si complètement reposés. À croire que Rosa avait verrouillé toutes les portes et posé au-dehors, sur la poignée, la pancarte, *Please do not disturb*. Pas une fois je ne me suis réveillé au cours de cette nuit, la dernière du règne des Nazis, où j'ai fait exactement le contraire de ce que je m'étais promis. Fatigué d'avoir eu la pétoche si longtemps, j'ai fini par gravir les marches du block. Je me suis engouffré dans une salle et tapi sous un lit pour me réfugier dans le sommeil.

Pendant ce temps, Auschwitz, lentement mais sûrement, se vidait. Il sera, à l'aube du 19 janvier 1945, un village abandonné. Par quel miracle ai-je pu passer une nuit si sereine alors qu'au-dehors, si près de moi, tant de tragédies se jouaient ?...

*
* *

19-26 janvier 1945.

Huit jours de semi-liberté. Je les vivrai en vase clos. Pas question de sortir du camp. Il vaut mieux affronter le pire que de tenter le diable ; le pire, je peux le voir venir.

Le problème de la nourriture ne joue pas : tous les zombies valides ont, dès le départ de leurs augustes SS, dévalisé la cuisine où se trouvait entreposé un stock impressionnant de sucre, riz, pâtes, chocolat. Chaque déporté a sa réserve personnelle ; elle est tellement importante que nous pouvons tenir un mois.

Naturellement nous devons soigner et nourrir les malades, dont beaucoup sont dans un état lamentable. Que les SS soient là ou pas, ça ne change rien pour eux : ils sont si près de la fin de leur martyre, si près du but.

Moi qui ne demandais à mon étoile Rosa que de me retrouver nu, sans mains mais libre, je suis à l'*Effekt Kammer* en train de chercher un costume, pas n'importe lequel, mais celui avec lequel j'ai été déporté. Ce block de deux étages est entièrement rempli de vêtements ayant appartenu à tous ceux qui, un jour, prirent le train. Toutes les marques des maisons de confection du monde, tous les tailleurs en renom ou obscurs sont alignés là, sur des cintres. Il y en a peut-être cent mille de ces costumes, et je les passe tous en revue. À chaque fois, à chaque nouveau cintre, je suis sûr que le suivant sera le mien, mon costume gris tennis croisé trois boutons. Si seulement je pouvais rentrer à Paris avec lui, comme un touriste après un grand voyage. Mais j'ai beau y passer une journée entière, impossible de mettre le grappin dessus. En fin de compte, très contrarié, j'en choisis un se rapprochant le plus du mien, un gris caviar droit trois boutons.

Comme je le faisais chaque dimanche matin, chez ma mère Rosa, je me décrasse des pieds à la tête, puis je plie soigneusement mon costume de déporté – j'ai toujours été soigneux avec mes vêtements – et j'endosse pour la première fois depuis belle lurette un vrai costume civil. Ravi de ma métamorphose, je décide de partir en vadrouille dans le camp, comme jadis dans les rues de Paris.

La dernière fois que je m'y suis baladé, habillé à la mode des swingmen, le veston long, c'était aux Champs-Élysées. On jouait au Marignan un nouveau film de Danielle Darrieux : *Premier rendez-vous*. C'était en... voyons... 1941, le 9 novembre, la veille de mon entrée au camp de redressement de Villeneuve-les-Bordes (les autorités occupantes n'avaient pas compris pourquoi j'avais tiré ma révérence au fermier de la Beauce qui m'enseignait « pour fife » le retour à la terre). Enfin, peu importe ! Je ne suis pas sur la plus belle avenue du monde et, devant moi, ce n'est pas le Marignan, c'est le block 24, cette porte qui m'a déjà flanqué le grand frisson. Ma main touche la poignée et, clac ! le même phénomène inexplicable se déclenche ; j'éprouve la même sensation qu'il y a cinq mois. Qu'a-t-elle donc cette porte ? Quel message veut-elle me transmettre ?...

Je l'ouvre, pénètre dans le block, grimpe au premier étage ; j'entre dans une salle se trouvant à ma gauche, j'inspecte, furète des yeux un

peu partout et tombe en arrêt devant une table-vitrine où sont exposées toutes sortes de monnaies : billets et pièces d'or. Je soulève la vitrine et escamote tous les dollars : cinquante billets de cent et dix pièces de vingt dollars or. C'est le magot de l'*Île au Trésor*. Millionnaire à Auschwitz : était-ce le message que cette porte essayait de me communiquer ? Je l'ai cru pendant trois jours.

Sans m'en rendre compte, le soir est tombé et l'obscurité envahit la salle ; je me tire en vitesse rejoindre mes potes. Pendant le repas, les mêmes discussions reprennent. Les Russes tarderont-ils à franchir la grande porte du camp ? Beaucoup le soutiennent mordicus. Moi, je crois plutôt au retour des Chleuhs. J'en suis même si sûr qu'au lieu de rester sur ma paillasse, je monte au grenier et grimpe sur une poutre tout près du toit. C'est là que je vais passer la nuit, les châsses grands ouverts sur la porte.

X

LE TRÉSOR DU ROI SALOMON

27 janvier 1945.

Aussi rapide qu'un tigre, les yeux encore fermés, pressentant le danger, je me dresse sur la poutre et me plaque au mur. Quel con ! Je pensais bien pouvoir les garder ouverts toute la nuit à fixer cette porte qui s'ouvre doucement. Alors que j'ai dormi en revivant entièrement mon cauchemar. Si l'on me trouve, quelle belle cible ! Je suis fait comme un rat, à moins de me sauver par la lucarne, ma dernière chance.

À la place des SS, le grand Max apparaît dans le grenier.

— Maurice, où es-tu ?

— Ici, lève la tête, sur la poutre !

Avant qu'il me découvre, aussi agile que le Tarzan de mes cinémas de quartier, je dégringole de ma branche.

— Comment as-tu su que je me planquais là ? dis-je.

— Je t'ai suivi un soir, je voulais savoir où tu passais tes nuits !

Il fait grand jour. Le soleil inonde la pièce.

— Qu'est-ce que tu veux, Max ?

— Viens, les Allemands sont revenus, ils sont en bas, ils veulent que tous les déportés se rassemblent dans l'allée ! Nous y avons déjà transporté les impotents, il ne reste plus que nous deux, allez viens !

— Non mais, ça va pas ! T'es malade ! Tu sais très bien ce qui nous attend si nous les rejoignons. Vas-y, toi, moi je reste ici !

— Pas du tout, ils nous ont dit que des camions nous attendaient à la porte du camp pour nous transporter ailleurs. Allez, grouille !

Je regarde par la fenêtre. Une file de déportés couvre toute la longueur de l'allée, leurs costumes rayés se détachant sur le blanc de la neige. Beaucoup d'entre eux sont couchés sur le froid tapis. Des uniformes verts encadrent le troupeau. Mais pourquoi Max est-il venu me chercher ? À présent, il faut que nous soyons deux à passer la porte du block ! Non ! non ! pas question de descendre : ma chair de poule ne me trompe pas.

— Alors, tu viens ? me lance Max, impatient.

Max a trente-cinq ans. Marié, commerçant, il doit avoir plus d'expérience que moi, petit blanc-bec.

— Qu'est-ce que ça peut te foutre que je vienne ou pas ? Si tu veux y aller, vas-y et laisse-moi !

— Fais pas le con, ils nous ont dit qu'aussitôt tout le monde

rassemblé, ils visiteront les blocks et buteront ceux qui s'y planquent. Allez, dépêchez !

Après tout, il a sûrement raison. Il ne peut pas être assez bête pour se fourrer dans la gueule du lion et m'entraîner avec lui. À contrecœur, la mort dans l'âme, je décide de l'accompagner. Sans un mot, nous nous dirigeons vers la sortie.

Nous arrivons dans le long couloir qui mène à la porte. Max est devant moi, et sa haute stature me bouche la vue. Encore quelques pas et je saurai qui de nous deux avait raison. Encore deux pas. J'ai tellement peur que, si je m'écoutais, je m'engouffrerais dans la salle qui se trouve sur ma gauche. Trop tard, Max a déjà posé sa main sur la poignée, il a ouvert la porte, mais pas toute grande ; je marque un temps avant de la passer, tandis que lui descend les marches, et à mesure qu'il descend je découvre ce que sa tête me cachait. Alors, comme une bête blessée à mort, j'ai envie de gueuler. Non, non, c'est pas vrai ! Quel grand con, ce Max, et moi j'en suis le roi ! Aussi rapidement qu'une machine électronique, j'ai tout compris. En descendant les marches, c'est comme si je me plongeais dans un bain d'huile bouillante, et pourtant je grelotte de froid et de peur. Ce ne sont pas des SS mais des SD qui nous encadrent, et ceux-là sont réputés pour être plus terribles encore que les autres. Ils appartiennent au service de sécurité du grand nettoyage. Le col de leur vareuse est déboutonné, leurs manches sont remontées jusqu'aux coudes, entre les mains ils serrent une mitraillette qu'un mince lacet de cuir retient au cou, leurs yeux sont injectés de sang. Ils sont nerveux, ils tapent de leurs bottes le sol enneigé ; peut-être ont-ils froid, à moins que ça les fasse jouir, la vue de ce malheureux troupeau qui s'offre sans résistance. Je rejoins les autres, je rentre dans les rangs. « Mets-toi à l'extérieur », me dit une voix. J'obéis. Pour la première fois monte en moi une prière à l'adresse de cette voix, vers celui que je ne connais pas. « Tu sais tout de moi ; je ne suis pas meilleur, ni pire que les autres, mais j'ai envie de vivre, il est trop tôt pour moi, je ne connais rien de la vie, je n'ai connu qu'Auschwitz. Aide-moi à me sortir de ce coup-là, je te jure que tu n'auras pas affaire à un ingrat. Je te le jure sur la tête de Rosa avec qui j'ai un rendez-vous, elle m'attend depuis si longtemps, ne la désappointe pas, elle a tellement confiance en toi. »

— Tout le monde est là ? Formez les rangs ! Nous n'avons pas le temps de fouiller les blocks. Allez !

Schnell ! Schnell ! aboie un SD.

Max, qui pige l'allemand, se tourne vers moi, comme pour s'excuser. J'ai envie de lui flanquer à la figure tous les mots orduriers qui me passent par la tête, mais je devine et comprends sa détresse : il doit se dire qu'il a agi comme un imbécile et que ça va lui coûter le maxi.

— Que ceux qui en sont capables aident les autres !

— En avant, marche ! lance un tueur.

— Jusqu'où ? lui demande un autre.

— *Bis zu Wald !* (Jusqu'au bois !) lui répond-il doucement.

J'ai entendu. Au même instant toute la frayeur, toute l'immense peur qui était en moi, disparaît pour laisser place à une paix inexplicable. La même voix que tout à l'heure me souffle : « La porte du block 24. »

Je me trouve à l'extérieur des rangs, sur le côté droit. Pour arriver à la grande porte, il faut obligatoirement passer devant ce block, le dernier du camp, juste avant la sortie. J'en connais bien la porte : par deux fois déjà, elle m'a fait signe. « Je serai toujours là à attendre », semblait-elle dire. Sur le moment, je n'avais rien compris, mais à présent tout devient clair : « Lorsque tu auras besoin de moi, n'hésite pas, entre, mais, pour l'amour de Rosa, fais-le très, très vite. »

Lentement, le groupe s'ébranle. Chacun a réalisé : ce chemin conduit à la mort, mais personne ne proteste. Comme toujours, tous se laissent mener sans révolte, et pourtant chacun est fasciné par l'envie de survivre. Soutenant un malade par le bras, j'avance la tête haute, la poitrine remplie d'air frais. Les jambes souples, prêt à bondir, jamais condamné à mort n'a marché si confiant. Je possède une force indestructible. J'y crois, j'y crois, j'y crois !

J'évalue mes chances. Les SD sont peu nombreux, une vingtaine au maximum pour quinze cents déportés. Celui qui se trouve devant moi est à une dizaine de mètres, l'autre derrière, à la même distance. En agissant par surprise et rapidement, je dois réussir, j'en suis tellement persuadé que je bondirais dès à présent, mais la prudence me rappelle à la raison. Les hommes de tête viennent d'obliquer à gauche. Cinquante mètres me séparent de la porte. Dans trois minutes mon destin va se jouer, et aucune frayeur ne m'a encore gagné, je suis toujours aussi sûr et confiant. « Rosa, me lâche pas, reste auprès de moi, donne-moi le départ de cette course à la vie ! » Encore cinq pas et j'y vais. Déjà ma main tâtonne vers la poignée, quand une estafette franchit la grande porte du camp et, dans un crissement de pneus, stoppe aux pieds de l'officier. Notre groupe s'est arrêté. En tendant le bras, je pourrais presque toucher la poignée.

— Les Russes se trouvent à huit cents mètres d'ici, annonce l'estafette à l'officier.

Celui-ci se retourne vers nous, nous observe pendant trois secondes qui nous semblent une éternité. Ma tête bourdonne. J'y vais ou pas ? C'est le moment ou jamais, mais Rosa reste muette et j'attends son ordre.

— Rentrez en vitesse dans vos blocks, attendez-nous, nous reviendrons vous chercher !

Ceux qui le peuvent, telle une envolée de moineaux, courent déjà

vers un abri. Moi, avant de le faire, j'ai un dernier regard pour ce brave panneau de bois qui m'a permis de croire en moi : je voudrais bien savoir si cette porte est verrouillée ou non. Mais ne forçons pas le destin, continuons plutôt notre rêve le plus longtemps possible.

Revenu dans mon block, je rencontre Max. Aucune allusion à notre discussion. D'ailleurs je ne reste pas. « Tu peux les attendre. Mais très peu pour moi, t'as le bonjour de Maurice ! » Chargé d'un paquet de pâtes, de sel, d'oignons et d'une casserole, je m'en vais seul vers ma planque. C'est une question d'heures, mais avec des cocos pareils ça peut durer des jours. De plus, ils sont réputés pour ne pas lâcher leurs proies. Enfoui avec mes provisions dans un tas de charbon, j'attendrai !

À quelques centaines de mètres d'ici, mon destin est en train de se jouer. Des hommes vont mourir, il en meurt sûrement à cet instant. Je ne les connais pas, mais grâce au sacrifice de tous ces soldats inconnus, je vivrai peut-être ma résurrection. Je veux tout leur devoir, personne dans ce camp ne me dictera la route que je dois prendre, c'est à eux et à moi seul que je tiens à rendre des comptes. Si je commets une erreur, j'en payerai le prix.

Je me suis réfugié dans la cave du block 2. J'ai visité durant ces huit jours toutes celles du camp, et j'ai choisi celle qui me semblait la meilleure planque en cas de coup dur. Sur un feu de bois, je me mijote des pâtes aux oignons quand, tout à coup, me parvient le crépitement des armes automatiques. Je parierais ma bouffe qu'on se bat à la porte du camp. Comment, dans ces conditions, demeurer dans l'incertitude ? Mon besoin de savoir est plus fort que ma faim. Je laisse donc ma gamelle de côté et plonge dehors. C'est un véritable feu d'artifice qui m'accueille. Une balle perdue se loge dans une brique du mur, à deux mètres de moi ; je me couche dans la neige en me traitant de tous les noms. Puis, en rampant, je m'éloigne le plus possible de cet endroit pour rejoindre mon block. À l'intérieur, c'est la panique : ceux qui tout à l'heure s'étaient rassemblés, soumis, prêts à se faire égorger, tremblent à l'écoute de ce merveilleux opéra.

Un Juif autrichien, chef du block, plus nerveux ou plus froussard que les autres, me jette un sale regard.

— Pourquoi restes-tu planté là, au milieu du couloir ? qu'il me demande.

Je n'ai pas le temps de lui répondre qu'il me balance une formidable baffe. Par déformation je reste de bois, mon éducation ayant été parfaite. Mais, tout en le fixant d'un œil meurtrier, je me dis que la dernière claque reçue, c'est à un Juif que je la dois.

Subitement, comme un obus sortant de la gueule d'un canon, tous les braillards sans exception se ruent vers l'extérieur en direction de la grande porte du camp. Je sors à mon tour, m'arrête en haut des

marches, m'assieds sur la première, menton reposant sur mon poing, les jumelles braquées vers la droite, le froid dans tout mon corps, dans la posture du penseur de Rodin. Minute après minute, heure après heure, jour après jour, mois après mois, année après année, j'ai tant attendu cette seconde. Tout au long de cette interminable nuit, je n'ai jamais cessé d'espérer ce matin où, quelque part à l'Est, aussi rouge qu'un rideau de théâtre, le soleil se lèverait sur le plus beau des spectacles : l'entrée de mes sauveurs, celle de la triomphante armée soviétique. Pendant trois longues années j'y ai cru et j'ai patienté et aujourd'hui encore, pour en garder un souvenir impérissable, je les attends : je veux les voir apparaître de loin pour que ma joie, à chacun de leurs pas vengeurs, grandisse jusqu'à l'extase.

Une immense clameur envahit enfin Auschwitz, métamorphosé par cette explosion de vie. L'endroit ne compte plus, ce qui a de la valeur c'est la rencontre du rêve et de la réalité, de la foi et du concret. Les Russes sont au milieu du camp. Comme moi, sinon plus, ils ont souffert du régime nazi, ils ont également attendu ce jour, ils ont combattu pour y parvenir, non seulement avec tout un attirail d'engins modernes, mais aussi, comme moi, avec leur volonté. C'est vers des frères que je vais... ou plutôt des sœurs car ces soldats sont des frangines. Oui, ce sont des femmes qui m'ont libéré. J'ai aussitôt une pensée pour Rosa : celle-ci m'a empêché de sombrer, celles-là m'insufflent la vie. C'est en songeant à ma mère que j'embrasse l'une d'entre elles en mettant dans ce baiser toute ma reconnaissance pour ceux et celles qui ont souffert afin de m'épauler à gagner ma bataille. Quant aux hommes qui les accompagnent, ils ont droit à de grandes tapes amicales sur l'épaule.

Auschwitz est devenu une énorme kermesse où le sourire est roi. Déjà un drapeau rouge flotte au premier étage de mon ancien block (celui qui l'a posé a glissé du rebord de la fenêtre et s'est fracassé la tête sur la pierre du perron). C'est fini, le vert sombre est à jamais détrôné. Certains dansent, d'autres chantent. Un autre, au pied des marches, se prépare dans une immense casserole une soupe gargantuesque. Tout ce qui lui est tombé sous la main la compose. Lorsqu'il l'aura entièrement dégustée, tel un ballon trop gonflé, il éclatera. Ce malheureux incident, parmi d'autres, me rappelle l'histoire de ce garçon qui occupait le lit voisin du mien, lorsque je travaillais à la blanchisserie. Sa seule obsession était de posséder un saucisson entier. Ce jour vint enfin. Après avoir soigneusement planqué l'objet de son désir, il se l'est entièrement tapé, le soir, sur sa paillasse. Il ne s'est jamais réveillé.

La nuit est arrivée ; ma première nuit d'homme libre. Je ne dormirai pas, je tiens à la vivre jusqu'au matin. Les femmes russes, pour se laver, ont enlevé leur veste molletonnée : elles n'ont rien en dessous,

mais ne manifestent aucune gêne ; de la façon la plus normale elles aspergent d'eau leur robuste corps, et les hommes, leurs compagnons, n'ont pas même un regard pour elles. Moi, c'est différent ! Autant que le soleil, ces corps bien en chair composent les trésors de la vie, ils jaillissent du charnier d'Auschwitz comme des fleurs merveilleuses. Troublé par le désir qui renaît en moi, je détourne la tête.

Toute la nuit, l'accordéon est le maître de notre dortoir. Il accompagne les chants magnifiques de ces glorieux combattants. Malgré l'heure tardive, dans un coin, deux bougies continuent de brûler. Elles sont posées sur le sol, près de mon lit, où deux soldats et moi sommes assis. Sur la couverture, j'ai déposé quelques kilos de sucre et des tablettes de chocolat ; eux, ils ont apporté trois bouteilles de vodka. Ils m'apprennent qu'une gigantesque bataille s'est déroulée à un kilomètre du camp et que leurs pertes sont énormes. (Je me promets d'aller leur rendre un dernier hommage.) Ils me décrivent également le comportement des Nazis durant leur avance en territoire soviétique. Ce ne sont que cruautés et je comprends alors que bien des gens, de par le monde, ont vécu leur Auschwitz. Inutile de leur raconter ce qu'il s'est passé dans le mien ! Ce ne serait qu'évaluer vainement nos souffrances. Car il existe des degrés dans la cruauté, non dans la souffrance.

Peut-être n'ai-je pas assez bouffé, à moins que je ne sois fatigué. Toujours est-il que la bouteille de vodka que je viens de me taper me tourne la tête. Cependant, tandis que mes deux amis décident de se reposer, moi je reste : ma nuit n'est pas achevée, il faut que j'assiste à la naissance de ma première aube tranquille.

L'air vif me rafraîchit. Mes pas m'entraînent vers la grande porte où deux sentinelles russes sont en faction. Elles se retournent à mon passage, tant est bruyante la marche d'un homme libre. Je fais demi-tour et m'arrête devant la fameuse porte du block 24 sans oser y porter la main. À quoi bon ? Elle m'a déjà donné tant de bonheur...

Si Miron était auprès de moi, ma joie serait parfaite. Pourtant il me semble qu'il m'accompagne dans ma promenade, à moins que ce ne soit son âme qui s'échappe de la cheminée. Encore quelques tours dans ma propriété et ma première *noche* d'homme va mourir, tandis que pour la dernière fois je dresse mon bilan. Il y a huit jours, les derniers condamnés étaient exterminés. Il aura fallu ça pour que leur chiffre global atteigne cinq millions. C'est impensable : cinq millions de personnes sont passées dans cette tour de Babel, le monde entier a transité dans ce village perdu de Haute-Silésie, attendant l'ultime voyage. Alors pourquoi pas moi ? Pourquoi ai-je été choisi pour n'être que le spectateur de ce film d'horreur à épisodes ? Peut-être parce qu'une ouvreuse bienveillante m'a placé à la meilleure place, à l'écart du déferlement de ces disciples de Satan. D'autres que moi, plus

croissants, plus riches, plus forts, plus beaux, ont péri. Qu'avais-je de plus que ceux-là ? Bien sûr, une personne attentionnée, aimante, ne cessait de me guider afin de m'éviter de trébucher dans la pénombre de cet immense théâtre. Pourtant, de par le monde, il existe beaucoup d'autres Rosa aux mêmes amours, possédant la même inébranlable foi, mais dont les fils ont été victimes de cet holocauste collectif.

Alors, c'est qu'il aura fallu que sur ma triste route se trouvent un soldat allemand pour arrêter la main d'un kapo décidé à m'achever à coups de manche de hache, un chef de block pédé pour m'éviter d'être le voyageur d'un camion en partance pour le four crématoire, un docteur Gelbard pour me protéger. Mais il aura fallu surtout celui qui a fait perpétuellement briller ma belle étoile au-dessus de ma misérable tête.

Souvent m'est revenu en mémoire le titre d'un film américain interprété par James Cagney : *À chaque aube, je meurs*. Mille fois j'ai pensé à ce titre, mille fois j'ai cru que cette aube serait la dernière. Aujourd'hui j'assiste à celle de ma naissance. J'ai vingt ans et je suis un nouveau-né. À d'autres il suffit de neuf mois pour naître viables, à moi il a fallu trois ans pour devenir mort-né. Pourtant cette aube est pleine de promesses, elle est le début d'une nouvelle existence. À part le numéro que je porte à l'avant-bras gauche, à part les quelques milliers de dollars et le brillant qui forment le legs que m'octroie temporairement Auschwitz, je n'ai que des souvenirs. Mais ils sont impérissables.

*

* *

Le matin est venu. Le camp une fois de plus a changé d'atmosphère. Les troupes russes ont pris réellement possession de l'endroit, l'ont organisé suivant leurs méthodes. Il me semble qu'une discipline assez stricte va y régner. Je décide néanmoins, comme je l'avais promis, de visiter le champ de bataille.

Par une brèche dans le mur d'enceinte, tout près du *Revier*, je me faufile à l'extérieur. C'est ma première sortie dont j'ai moi-même fixé l'itinéraire ; c'est incroyable.

Le temps est couvert, mais il ne fait pas très froid. Pour le dur à cuire que je suis, c'est le printemps. Le terrain est rempli de trous d'obus. Je côtoie des crevasses immenses, habitées par des corps déchiquetés, et des montagnes de soldats ensanglantés, gelés, imbriqués les uns dans les autres. Je pense aux cadavres du *Revier* : les miens étaient nus, et aucune goutte de sang ne s'échappait de leurs blessures. Je vais au milieu de ce charnier, parmi ces braves qui m'ont fait don de leur vie pour que je puisse naître. La peur et le sang sont mes parents.

Les Russes nous ont appris que des déportés se trouvaient encore au camp de Birkenau. Nous décidons à plusieurs de nous y rendre pour en ramener les malades.

Un spectacle de désolation s'offre à nous. Le camp est complètement livré à lui-même. Partout de la boue. Les baraques, comparées aux nôtres, sont vieilles et sales. Les malheureuses qui les habitent sont dans un état voisin de la mort.

Sur une paillasse infecte, je découvre un pauvre corps de jeune fille, tellement maigre qu'elle gémit lorsque je lui soulève le dos pour la faire boire. Je demande la permission aux Russes de la transporter chez nous pour l'y soigner ; ils me l'accordent. Max et moi la menons sur une civière dans le block vide voisin du nôtre. Au bout de trois jours, après des soins continuels, la jeune fille retrouve ses forces, elle commence même à sourire ; elle m'apprend qu'elle est française, qu'elle vient de Paris, du quartier de la République. Par un étrange hasard, bien après mon retour à Paris, je serai fiancé à sa sœur. Ses parents me refuseront sa main, ne me trouvant pas assez juif ou trop peu fortuné. Il m'est arrivé de revoir la petite déportée, sur une plage ou à une réunion d'amis, et j'ai dû m'estimer heureux qu'elle consente à me dire « Bonjour, monsieur ! »

Par un bel après-midi, mes pas m'entraînent hors du camp. Sans m'en rendre compte je me dirige vers le Kanada. De loin je reconnais la bâtisse dans laquelle j'ai exercé mes talents de douanier, ce fameux garde-meubles renfermant les trésors du roi Salomon. En fumant une sèche, j'en fais le tour. J'y vais ou j'y vais pas ? Finalement la curiosité de savoir si les Allemands l'ont déménagé avant de déguerpir est la plus forte. J'ouvre la porte et entre, non sans avoir jeté ma cigarette (décidément l'éducation que j'ai reçue est tenace). L'intérieur est intact ; rien n'a bougé depuis ma dernière journée de travail. Comme à la consigne d'une grande gare, tous les bagages semblent attendre que les touristes viennent les réclamer. Les piles en sont si hautes qu'elles paraissent majestueuses. Je traverse la Vallée des Rois, où tout n'est que silence, avec ses vestiges immobiles d'une civilisation à jamais disparue. Les Allemands ont tout laissé, tant le courroux de Dieu s'est abattu sur eux avec rapidité. Pourtant, avec quelles précautions ils avaient classé cet amas de richesses. Ils en étaient si avides que, selon certains, ils réduisaient des âmes en cendres pour se les accaparer. C'est cet incroyable butin qu'ils auraient dû évacuer pendant qu'ils en avaient encore le temps, et non pas s'attarder à poursuivre le massacre des possesseurs de ces fortunes. Je pourrais passer un mois entier à visiter les pierres de ces monuments, elles me révéleraient le testament qui s'y trouve scellé et j'en sortirais aussi riche que Crésus. Mais je me contente de les passer en revue, avec l'œil du spécialiste.

Tiens, cette mallette contient peut-être quelques millions, mais cette malle ne doit enfermer que de la nourriture. Rien ne m'échappe. Le sac tyrolien, là-haut sur la montagne de valises, n'est pas à sa place, aucun SS n'aurait permis cela. J'escalade la montagne abrupte, le saisis, le soupèse. Il ne doit contenir que peu de choses, mais ce peu pèse lourd. Je le jette sur le sol afin d'avoir les mouvements libres pour la descente. Je l'ouvre et en sors trois petits sacs de toile pleins aux deux tiers et ficelés. Je défais les nœuds. Alors le trésor le plus fabuleux, qu'on n'oserait pas même rêver, s'offre à mes yeux. Je retourne un baluchon de linge, y enfonce mon poing pour former un trou, et j'y verse le contenu de deux sacs. Des centaines de pierres précieuses de toutes tailles, de toutes teintes, m'éclaboussent la vue. Du troisième sac je sors deux magnifiques montres avec bracelets en or. Tout cela brille de milliards de petits feux, comme si toutes les étoiles du firmament s'étaient donné rendez-vous pour danser à mes pieds. Cette main qui ne demandait qu'une ration de pain supplémentaire, caresse à présent ce qu'Ali Baba a un jour découvert en ouvrant une autre porte. Une à une, je fais couler entre mes doigts ces gouttes si pures.

Je me suis levé, j'avais besoin de réfléchir en faisant quelques pas. Malgré l'interdiction de mes anciens maîtres, j'ai allumé une cigarette pour me prouver qu'il ne s'agissait pas d'un mirage. Et voilà tout à coup que je pense à Dany, mon pote Dany, mon compagnon de la fabrique de poudre d'os, celui qui, un jour, à cause d'un brillant, m'a fait prendre la plus belle crise de rire. Ne trouvant pas sa fiancée Dora à Pau – la pauvre même avait été arrêtée à la ligne de démarcation, puis déportée – Dany broyait du noir. Sachant que j'avais toujours mes deux mille balles de planqués, il ne cessait de me proposer une belle affaire : me vendre contre cet argent le solitaire qu'il destinait à la belle Dora. À chaque nouvel essai, je lui répondais que les belles affaires on se les garde pour soi. Comme de bien entendu, sitôt arrêtés, les Frisés nous emmenèrent à la Kommandantur d'Orthez. Un officier, cravache à la main, les fesses posées sur le coin du bureau, nous interrogea.

— Avez-vous des tracts ? Des messages ? Montrez-les-moi !

— Nous n'avons rien de tout cela, m'sieur l'officier.

— *Ach !* Tous pareils ! Déshabillez-vous !

Sitôt dit, sitôt fait ! Deux soldats prirent nos effets pour les fouiller. Les miens passèrent la fouille sans dommage. Mais un soldat découvrit le brillant dans la petite poche du veston de Dany. Il le remit à l'officier. Celui-ci décrocha aussitôt le téléphone. Un autre officier se pointa immédiatement dans le bureau pour évaluer le bijou, loupe en main. Au bout de quelques secondes, il s'approcha de la fenêtre ouverte et jeta la bague de fiançailles de Dora. Au même moment, le

visage de Dany se tourna vers le mien, son regard avait l'air de me dire : « Ne m'en veux pas ! » Malgré le sérieux de notre arrestation, l'ambiance rigide du bureau où nous nous trouvions à poil, avec les mains jouant à la feuille de vigne, je n'ai pas pu m'empêcher de rire aux larmes, et le Dany d'en faire autant. Mais le plus incroyable de l'histoire est que les deux officiers se sont marrés aussi...

Quelle valeur représente ma découverte d'aujourd'hui ? Énorme, sans doute. Je pense au gars qui minutieusement a trié et rempli ces sacs. Il devait espérer les emporter lors du grand exode, mais au dernier moment un contretemps, ou bien la mort, l'en a empêché. Mes yeux restent braqués sur cette féerie ; il faut que mon mégot me brûle les doigts pour que je sorte de ma fascination. Je refourre les brillants dans les deux sacs, les ficelle et les replace dans le sac à dos ; je fixe une des deux montres à mon poignet et range l'autre dans son enveloppe que je cache, je ne saurai jamais pourquoi, entre deux valises. Enfin, le trésor au dos, je regagne le camp.

Sur le chemin, je croise des camarades qui se dirigent vers le pays si riche que je viens de quitter. Dans la soirée, je les verrai revenir, porteurs d'énormes sacs bourrés. Quant à moi, il m'est impossible de trouver le sommeil. Je ne cesse de penser à mon étrange découverte. Que d'événements entre le moment où, pour la première fois, j'ai foulé le sol d'Auschwitz et celui, si récent, où j'ai amassé ce trésor. Il m'a fallu éviter continuellement la mort, il a fallu que je voie des fils faucher le pain de leur père, des pères avaler en cachette la portion de soupe de leurs fils malades. J'ai vu deux frères, milliardaires de l'époque, les rois du parfum en France, je les ai vus laper comme des chiens la soupe qui, tombée d'un tonneau renversé, s'était répandue sur le sable. Un an auparavant, à Mérignac, ils recevaient chaque jour deux paniers remplis de provisions que leur apportait un chauffeur à casquette, au volant d'une grande voiture. Il a fallu que j'assiste au jeu de la balançoire, jeu diabolique que tous les SS et pas mal de kapos prisaient (allonger un déporté sur le dos, lui poser un bâton sur la gorge, et chacun d'un côté, et à son tour, appuyer le pied sur l'extrémité du bâton) ; que je voie des têtes éclater sous les coups de bottes, tandis que d'autres déportés étaient étranglés dix fois de suite à l'aide d'une ceinture et devaient à chaque étranglement décrire leurs impressions. Il a fallu que, devant moi, des enfants, des bébés soient jetés dans la chaux vive et que j'apprenne la mort de mon père dans d'atroces souffrances, et qu'un jeune Russe me raconte l'histoire des centaines de prisonniers russes durant l'hiver 1942 : ils étaient nus sur la place du camp par moins 25° et, face à eux, d'autres Russes, également à poil, devaient leur jeter toutes les cinq minutes un seau d'eau sur le corps. Les premiers, qui devaient rester au garde-à-vous, étaient bientôt transformés en blocs de glace. Alors ceux qui les

avaient aspergés prenaient leur place et subissaient le même sort. Ainsi de suite. C'est ce qu'il m'a raconté (depuis, chaque fois que j'assiste aux livraisons des voitures des glacières de Paris, ce n'est pas un pain de glace que le chauffeur charge sur son épaule, mais un prisonnier russe d'Auschwitz). Au bout du compte, il a fallu que cinq millions d'innocents expirent dans les conditions les plus hallucinantes pour qu'aujourd'hui je me retrouve si riche. Mais cette fortune, je la ramènerai ; avec elle, je ferai de grandes choses.

*
* *

Aujourd'hui, rassemblement dans l'allée. L'officier russe responsable du camp désire nous parler :

« Messieurs, dans une quinzaine de jours aura lieu le premier départ pour Odessa ; dans moins de quatre semaines vous serez chez vous. Mais, en attendant, ceux qui veulent manger devront travailler. Chez nous, pas de travail, pas de pain ! »

C'est normal ; pourtant il aurait pu le présenter différemment !

Je suis choisi pour *arbeiten* à la cuisine. Voilà trois ans que j'espérais ce jour, mais c'était au temps des SS. À présent que j'y suis, que je bosse pour les Russes, il me semble découvrir un nouveau camp de concentration. Naturellement la mort ne fait plus partie de mon quotidien, mais le travail que je dois fournir m'apparaît colossal. Du matin au soir je suis emprisonné dans cette cuisine, je ne vois même plus le jour : lorsque je regagne le dortoir, je m'affale comme une bête sur mon lit. Comme c'est étrange ! Voilà quinze jours, j'aurais remercié le ciel de m'accorder la chance d'être planqué aux cuisines. À présent, malgré tous ces braves Russes qui ont donné leur vie pour la liberté, qui se sont battus pour que je retrouve la mienne, je râle parce qu'on me fait turbiner comme un cheval. Ce matin, en plus de mon boulot, ils m'ont collé à la corvée de choucroute. Dans une cave, pataugeant jusqu'aux mollets dans une vinasse écœurante, j'ai chargé des centaines de kilos de choux fermentés. En plus du lugubre de l'endroit, l'odeur qui y régnait m'a fait dégueuler plus d'une fois. Je n'ai pas cessé de penser à ceux qui, un jour, respirèrent le fameux Zyclon B.

J'en ai tellement marre que je me fais porter pâle. Le médecin de la troupe me refuse à la visite. « Bon pour le service », me dit-il. Alors je lui montre ma jambe et obtiens la dispense. Cependant une envie folle m'a traversé l'esprit : je n'attendrai pas quinze jours pour me faire rapatrier. Je le ferai avant, dussé-je accomplir le trajet à pincés !

Je viens de naître en plein centre de l'Europe, l'occasion est unique et je n'ai besoin de personne pour rentrer à la maison. Aujourd'hui deux chemins de la vie s'offrent à moi : le premier, le plus direct et le

plus rapide, par l'Allemagne, mais j'en ai assez d'elle ; l'autre, c'est le « chemin des écoliers », plus long mais sûrement plus passionnant. C'est celui-ci que je choisis.

J'ai avisé Max de ma décision. Non sans hésitations, il a accepté d'en faire autant. Après tout, le voyage sera plus agréable à deux. Il a dû en parler autour de lui, car, le lendemain, deux camarades se proposent de nous accompagner : Albert et un autre que j'appellerai « le sans nom ». C'est donc à quatre que nous découvrirons la « route enchantée ».

DEUXIÈME PARTIE

LA PORTE DE SORTIE

I

FAUX DÉPART

Eh bien voilà, la représentation est terminée. Comme partout en pareille circonstance, il y a ceux qui se précipitent vers le métro et il y a les autres, ceux qui préfèrent faire un tour afin d'échanger leurs opinions sur le spectacle. Alors ils éprouvent le besoin de marcher, de flâner à la découverte d'autres lieux qui agrémenteront cette sortie.

Chacun de nous quatre, isolé dans son coin, prépare son barda. Pour le mien, cinq minutes me suffisent. Je garde sur moi mon costume civil. Je répartis le contenu d'un des sacs de brillants dans deux mouchoirs que je mets dans les poches poitrine de mon veston ; j'effectue la même opération pour le deuxième et enfouis les deux paquets dans les poches revolver de mon pantalon. Sait-on jamais, je pourrais paumer mon sac à dos. Dans celui-ci, je fourre deux serviettes de toilette, deux chemises, une paire de chaussures, un pull et mon costume de déporté que j'ai soigneusement plié : je tiens beaucoup à le ramener à Paris.

De temps en temps je jette un coup d'œil autour de moi. On jacasse de nous à voix basse ; on nous prend, probable, pour des dingues. C'est un peu vrai. Il faut être siphonné pour chercher l'aventure après en avoir vécu une aussi folle ! Mais dans cette folie, j'ai vu le pire et je m'en suis tiré, je peux espérer trouver le meilleur. Mes trois compagnons étudient une carte qu'un officier russe leur a gentiment prêtée ; celui-ci essaie de les dissuader d'entreprendre ce périlleux périple. Pour moi, ma décision étant prise, je les laisse à leurs parolotes : personne ne me fera changer d'avis, je partirai seul s'il le faut. D'ailleurs, est-il nécessaire d'établir un itinéraire pour cette sorte de voyage ? Si l'on m'avait fait connaître les étapes de celui que je viens d'accomplir, jamais ! Oh non jamais, je n'aurais connu Auschwitz.

Pour la dernière fois – c'est du moins ce que je crois – j'arpente les rues de ce qui fut si longtemps mon lieu de souffrance ; pour la dernière fois je m'arrête et je me recueille devant les bâtisses que j'ai habitées : une dernière vision des blocks 10 et 11, un long moment de méditation devant celui du *Revier*, en revoyant les visages de mes amis qui ne sont plus, un long entretien avec Miron face à la grande cheminée. Je rends également visite à la jeune fille dont l'état s'améliore à pas de géant. Puis je me place au centre du camp, face à la grande porte, et là, les bras en croix, la tête vers le ciel, je crie : « Adieu Auschwitz ! Adieu ! Navré de t'avoir connu, et heureux d'en

être navré alors que tant d'autres qui t'ont connu n'en sont pas revenus ! »

Peu de curieux assistent à notre départ. Dans le couloir, je croise ma dernière gifle et lui égrène un chapelet de qualificatifs à faire rougir une péripatéticienne à la retraite. Puis quatre étranges rescapés, la tête bourrée de souvenirs de leur long voyage au centre de la terre, écœurés à jamais de leurs découvertes, se préparent, d'un pas lent mais décidé, à quitter leur égout. Un clin d'œil amical à ma porte au pouvoir étrange et nous nous arrêtons au seuil de la grande, celle qui a représenté pendant si longtemps l'impossible. Laisant mes trois amis au garde-à-vous, j'entre dans le petit bureau attendant. C'est la fameuse guérite où chaque déporté, tout kommando entrant ou sortant du camp, devait s'arrêter. Le SS de garde consultait sa liste sur laquelle était porté le nombre de déportés sortis le matin et il devait le soir retrouver le même compte. Sous une chaise, traîne une casquette noire comme en portaient les kapos. Je la coiffe, me campe devant l'entrée et, dans les termes qu'employait le SS, je m'adresse en allemand à mes trois copains qui attendent patiemment mon ordre pour franchir le no man's land :

— Bande de trous du cul, déclinez-moi vos numéros et dites-moi ce que vous allez foutre dehors !

— Comme il est indiqué sur la porte, nous avons travaillé pour vous et à présent nous sommes libres, me disent-ils.

— Qui vous a dit que vous l'étiez ?

— Les Russes qui aujourd'hui vous font courir.

— Alors d'accord pour cette fois, mais n'y revenez pas !

— À vos ordres !

Et tels quatre collégiens, riant de notre blague, nous quittons à jamais Auschwitz.

*

* *

Nous marchons depuis un bon moment, et nous sommes toujours dans Auschwitz, comme quoi c'est en le quittant qu'on mesure son étendue. Mes amis, qui me précèdent, ne se retournent pas une seule fois sur ce qu'ils abandonnent, mais moi, je ne cesse de le faire. Je désire garder en moi, aussi fidèle qu'une carte postale, la photo de l'endroit où j'ai grandi. Quand j'y suis entré, je n'étais qu'un adolescent ; j'y ai accompli ma plus belle métamorphose et c'est un homme qui en sort. Mais entre-temps, j'ai vécu la plus rare, la plus sinistre des expériences. Quelle chance j'ai eue d'avoir été élu pour la subir ! Très peu d'êtres pourront le prétendre, c'est pourquoi très peu d'hommes ressembleront à celui que je suis devenu. Encore quelques pas et ce sera la fin. Mon passé échappera définitivement à mon

regard.

Voilà ! Première à droite et tout droit : mon chemin de la vie est là ! Une vigueur nouvelle jaillit en moi ; lorsque je fais mes premiers pas sur ce chemin, elle me transforme en colosse. J'ai tout oublié, je suis l'homme le plus chanceux de l'univers et le plus riche que le globe ait jamais porté. Je ne parle pas de la fortune qui emplit mes poches ; elle m'accompagne, mais n'est pas mienne ! Mon véritable trésor est plus inestimable encore, il est celui du bonheur que je ressens à m'engager sur cette route qui peut-être sera longue, mais dont personne ne m'empêchera de découvrir les charmes. Pauvre Atlas, condamné à trimbaler la terre sur ses épaules. Moi, j'ai tant de fureur de vivre que je pourrais, me semble-t-il, la porter à mon tour. Je le voudrais, pour mieux partager mon trésor avec le monde entier. Hélas, pour le moment, aucun véhicule ne sillonne notre route. Nous qui pensions qu'elle serait peuplée de gens heureux, nous n'y avons encore croisé aucune âme. Tant pis. L'orage grondait sur celle que je viens de quitter, aujourd'hui l'arc-en-ciel se lève et embellit cette misérable petite route de Haute-Silésie. Elle me conduira, sûr, vers les autres.

Pour notre fête, le bonhomme Hiver se montre doux. N'empêche que la plus agréable des routes, quand on la parcourt à pied, est éreintante. Un poteau indicateur nous signale Sartov à quatre kilomètres. Encore une heure de marche et nous y ferons notre première halte ! Quelques maisons de bois et une église, c'est tout ce que nous découvrons. Nous nous sentons perdus, sur la route déserte, seule rue de ce hameau. Que faire ? Frapper aux portes pour demander l'hospitalité, ou chercher un endroit abandonné pour y dormir ? Assis sur le bord de la route, cigarette aux lèvres, nous préférons attendre que quelqu'un passe. La nuit est tombée rapidement, sa fraîcheur nous gagne et nous fait grelotter. Si nous étions restés à Auschwitz, nous serions attablés devant une bonne assiette de soupe chaude !...

Sûrement intrigué par notre étrange comportement, un homme entrouvre la porte de sa maison. Du seuil, en polonais, il s'adresse à nous :

— Que cherchez-vous ?

Je traverse la route, m'arrête à la barrière et lui explique notre situation. Spontanément il nous invite à entrer chez lui. Avant de le faire, nous prenons la précaution de bien décrotter nos chaussures, puis nous déposons nos sacs dans un coin, et restons figés, gauches, n'osant avancer. C'est que le contraste nous suffoque, de ce climat si chaud, après notre existence glacée. La maîtresse de maison rejoint bientôt son homme, debout près de la cheminée où brûlent d'énormes bûches. Nous la saluons, elle nous adresse un léger sourire et s'occupe aussitôt de mettre le couvert. L'homme nous fait signe de nous asseoir

et il en fait autant. Nous sommes trois de chaque côté de la longue table, notre hôtesse en face de moi ; c'est une femme d'une trentaine d'années, au visage lisse et coloré, sans aucun fard, ses cheveux blonds ramenés en chignon, les épaules larges, la poitrine abondante : la femme costaude. Notre hôte l'est également. Il a une quarantaine d'années. Assez sympa. Il ne cesse de nous poser toutes sortes de questions. Les deux époux n'ont encore échangé aucune parole entre eux. La femme a l'air triste. Par moments nos regards se rencontrent, et je crois apercevoir dans le sien une certaine gêne. Décèle-t-elle dans mes yeux mon premier désir d'homme sans chaînes ? Mais non, c'est plutôt les stupides questions de son mari qui l'embarrassent. Alors qu'il y aurait tant à dire, qu'il pourrait nous apprendre tant de choses survenues au cours de notre long sommeil, ce qui l'intéresse, c'est de savoir si nous possédons les talents que les femmes nous prêtent. Il aura fallu que je sois déporté pour découvrir combien la renommée du mâle français a traversé de frontières pour arriver jusque dans ces contrées perdues. À tel point que je finis par y croire et que je voudrais bien savoir, tout comme lui, si j'ai ces talents-là.

Albert et moi nous sourions. Que pouvons-nous faire d'autre ? Nous venons de naître. Reposez-vous la question dans dix piges !...

En terminant notre soupe, principal plat du repas, l'homme, toujours aussi curieux, nous demande si nous sommes juifs. Bien que Max et le copain d'Albert ne comprennent pas le polonais, cette fois-ci nous restons tous les quatre sans voix. C'est Albert qui répond par l'affirmative.

— Alors il en reste ? dit l'homme. Tous les Juifs de la terre n'ont pas été brûlés à Auschwitz ?

Il est clair que c'est avec beaucoup de regret qu'il le découvre.

À nouveau le regard de la femme a rencontré le mien. Il semble dire qu'elle n'a pas les mêmes sentiments, qu'il faut excuser son mari, qu'il ne sait pas ce qu'il dit. J'ai pourtant envie de lui balancer mon assiette à travers la gueule, mais je ne m'en sens pas le droit, étant invité à sa table. Moi qui supposais que de tels discours ne pouvaient se tenir qu'au camp, qu'une fois franchies ses barrières l'univers entier était beau, que personne ne poserait plus de si dérisoires questions, voilà que je découvre qu'il faudra encore que j'en souffre. Je pourrais passer la nuit à essayer de lui faire comprendre qu'il n'existe aucune différence entre nous deux, mais à quoi cela servirait-il ?

La femme se lève.

— Je vais chercher du bois, dit-elle en me fixant.

Je me lève à mon tour et m'adresse au mari :

— Je vais l'aider.

Elle est déjà sortie. J'en fais autant et la retrouve près d'une pile de bûches. Son corsage est largement déboutonné. Les mains derrière le

dos, appuyée contre le bois, silencieuse, elle attend. Je suis tout près d'elle. Je voudrais lui rappeler que je suis juif et que, lorsque je serai contre elle, je ne pourrai m'empêcher de penser à son mari, et de me demander quelle serait sa réaction s'il découvrait que son épouse s'est donnée à un Juif. Penser à tout cela demande du temps, trop à son goût.

— *Rotch* (viens) ! m'invite-t-elle.

Je redécouvre la femme. Mais lorsqu'on vantera encore en sa présence les qualités des mâles français, sans doute sourira-t-elle, sceptique.

Le jour n'est pas encore levé que moi je le suis. J'ai hâte de fuir cette maison. Ma première rencontre avec des êtres civilisés ne m'a guère enthousiasmé. Ils ont été charmants de nous accueillir sous leur toit, pourtant j'aurais préféré coucher en plein champ plutôt que de les connaître. C'est eux qui avaient besoin de compagnie afin de meubler leur morne tête-à-tête. Notre passage leur sera l'occasion de longues conversations et ils resteront persuadés d'avoir été magnanimes, alors que, pour moi, le froid de la nuit m'aurait été plus doux que l'étonnement de cet homme en découvrant qu'il existait encore des Juifs. Je gardais un beau souvenir de ma première expérience sentimentale, mais à présent c'est à celle d'hier que je penserai toujours, car j'y ai joué un bien vilain rôle qui me laisse morveux et dont le souvenir restera lié à ceux du camp.

Afin d'essayer de me racheter à mes yeux, je propose de les aider dans leurs travaux. L'homme m'envoie chercher du bois, puis me demande de le couper. Lorsque j'en ai terminé, une pluie fine se met à tomber. Comme, paraît-il, ce temps pourrait durer jusqu'à midi, je décide de me changer. Je n'ai qu'un seul costume civil et il faut que je le préserve : mon voyage ne fait que commencer. Je rejoins mes amis dans la petite pièce qui nous a servi de dortoir. Ils se sont habillés en fonction du temps et sont prêts à prendre la route. Je revêts mon costume de déporté et plie soigneusement l'autre. Pensant à mon trésor, j'hésite un instant : mon costume rayé ne possède que deux poches, et encore elles ne sont guère profondes. Stupidement je décide donc de laisser le tout dans celles du costume que je fourre dans le sac à dos ; j'y joins même ma montre-bracelet. La femme n'assiste pas à notre départ. Tant mieux : il m'aurait été difficile de la remercier sans être ironique ! Après avoir échangé avec l'homme une froide poignée de main, nous reprenons la route.

Je ne me doutais pas que la suite allait être plutôt mouvementée.

*

* *

Pour le moment nous ne savons toujours pas lequel des deux

chemins nous allons prendre : celui qui descend vers la Hongrie et qui nous fera connaître tant de beaux pays, ou l'autre, celui qui pénètre dans l'immense territoire rouge. Le dernier m'attire, j'irais volontiers jusqu'en Crimée découvrir les villes où mes parents ont vu le jour ; peut-être y retrouverais-je de la famille. Mais ce pays a sûrement des préoccupations plus urgentes que de subvenir aux besoins de quatre touristes. Bah ! Laissons faire la Providence, tout dépendra du véhicule que nous trouverons ; à lui de choisir pour nous ! Ce que nous savons, c'est que nous n'avons parcouru depuis notre départ du camp que quinze malheureux petits kilomètres. À ce train-là, faudra des mois avant de revoir Paris.

La pluie a cessé ; elle a laissé la place à un petit vent glacé. La route détrempée est défoncée. Pour en éviter les nombreux trous, nous marchons sur le côté, mais la neige fondue qui imprègne l'herbe pénètre dans nos chaussures. Cette route devait être belle, elle devient un calvaire. Albert et « le sans nom » parlent d'abandonner, ils regrettent leur folle escapade. Peut-être devrais-je me joindre à eux, retourner à Auschwitz et y attendre sagement mon rapatriement.

Tout à coup, derrière nous, un bruit de moteur. Nous nous retournons : c'est un camion. Quatre pèlerins transis tendent les bras vers lui ; il s'arrête à notre hauteur. C'est un immense camion vert, un Studebaker, sûrement américain avec un nom pareil ! Un chauffeur et un officier russes en forment l'équipage. Je fais part à l'officier de nos tracasseries ; il me répond qu'il va rejoindre les troupes russes stationnées à une cinquantaine de kilomètres à l'intérieur du pays, vers la Russie. Je traduis la réponse à mes amis et, du regard, nous nous concertons. Après tout, pourquoi pas ? Allez, en voiture ! Le voyage commence ! Le camion n'est pas bâché, les cahots de la route font trembler les flaques d'eau formées par la pluie sur son plateau. Pour préserver nos fonds de culotte et éviter d'avoir les fesses trempées, nous nous asseyons sur nos sacs. Le vent, accentué par la vitesse, nous gèle le visage, les fibres de nos costumes redeviennent aussi rigides que le bois dont on les a tissés. Si ce camion doit nous conduire plus rapidement au terme de l'étape, nous risquons par contre d'être frigorifiés en cours de route.

Chaque tour de roue me rapproche un peu de Rosa. La retrouverai-je enfin, après tant d'années qui me paraissent un siècle ? Je me souviens de mon premier départ. L'entrée des troupes allemandes en France ne nous effrayait pas, nous les mômes. L'exode était plutôt le prétexte à satisfaire nos jeunes envies de découvrir le monde. Porte d'Italie, mêlée à l'immense foule en mouvement, Dany et moi nous nous détournions à chaque instant, espérant trouver la voiture qui voudrait bien nous emmener. Une valise glissa et tomba d'un camion qui venait de nous dépasser. Dany la ramassa et la porta en courant

vers le véhicule qui avait stoppé. Le chauffeur, pour le remercier, nous invita à monter. Il transportait jusqu'à Bordeaux des animaux fragiles du Jardin des Plantes, surtout des reptiles. Arrivés dans cette ville, nous apprîmes qu'un bateau en partance pour l'Angleterre allait lever l'ancre. Nous nous précipitâmes vers le port, sûrs que le bateau n'attendait plus que nous. D'un bond sur la passerelle, nous étions à bord.

— Quel âge avez-vous, les mômes ? nous demanda le capitaine.

— Quinze ans !

— Avez-vous des parents ?

— Oui, mon capitaine !

— Si vous avez leur autorisation, je vous embarque. Sinon, je regrette, les enfants, il faut descendre.

Pas de pot ! Si nous avions pu passer sans nous faire voir ! Ou si, tout simplement, le capitaine avait répondu oui ! Si, si... qu'importe ! Peut-être avec Dany, dans un autre pays, serais-je quand même aujourd'hui sur un camion !

Subitement notre véhicule traverse la route, monte sur un talus et s'immobilise dans un enclos fortement enneigé. Le chauffeur descend, ouvre le capot, sous lequel il plonge la tête pendant quelques secondes. L'endroit est sinistre, désert, entouré d'arbres ; il appelle le malheur. L'officier, lui, est resté bien au chaud sur son siège. À plusieurs reprises il se retourne pour nous observer par la petite lucarne arrière. Le chauffeur referme le capot et se dirige vers nous.

— Nous sommes en panne, qu'il dit, descendez, vous allez pousser le camion pour nous aider à repartir.

D'accord, d'accord ! Mais pourquoi avoir traversé la route ? Pourquoi ne pas être resté sur le même côté pour chercher la panne ? Chacun d'un côté, moi derrière, arc-boutés, nous poussons très fort. Nos pieds, sous l'effort, s'enfoncent profondément dans la neige qui se referme sur nos chaussures basses. Sûr ! je vais attraper la creve ! Pendant un court moment la neige disparaît de mon esprit pour laisser place à du sable. Je me revois à Auschwitz tirant comme un cheval la voiture. Exténués, le souffle court, nous nous redressons pour récupérer. Au même moment le moteur dans un bruit assourdissant arrache le mastodonte à son tapis blanc. Je ne cherche pas à comprendre : ce bruit annonce le départ d'un cent mètres crawl et, comme le ferait en pareille occasion Johnny Weissmuller, je plonge, et du bout des doigts, chope le bord de la haute ridelle. C'est pas vrai ! Ce Russe va trop au cinéma, ce n'est pas un camion qu'il conduit mais un bolide à la fameuse course d'Indianapolis. À mon avis, il n'est pas prudent : tous les trous, toutes les ornières, il se les tape. On dirait qu'il cherche à virer quelqu'un. J'ai beau me retourner, je n'aperçois plus mes copains. Si je ne parviens pas rapidement à grimper sur le

camion, je n'aurai plus la force de tenir dans cette position, je vais tout lâcher, mais il faut d'abord, à tout prix, que je récupère mon sac. À chaque tentative, une nouvelle secousse me jette contre la paroi, mes genoux sont en sang ; celui-ci coule le long des jambes, ma poitrine me fait mal et, pourtant, toujours aussi naïf, j'appelle ! Mes deux braves soldats russes ne doivent pas m'entendre, car ils s'arrêteraient, c'est sûr, s'ils savaient que je me trouve encore sur leur camion. Au prix d'un méchant effort, je parviens à poser l'avant-bras droit sur le bord, j'essaie d'en faire autant avec l'autre, mais une nouvelle secousse me projette menton en avant contre l'épais rebord. Je suis littéralement k.o. Avant de sombrer, comme à Auschwitz, la peur me procure la force de m'agripper à la paroi, puis, dans une demi-conscience, de passer par-dessus, pour basculer sur le plateau. J'en ai vu trente-six chandelles. Je secoue la tête, tel un chien sortant de l'eau, puis je pense tout à coup que je dois aviser ces gentils Russes de ma présence : il faut qu'ils fassent demi-tour ; ces deux héroïques représentants de l'Armée rouge ne peuvent laisser mes potes dans la merde !

Je m'approche de la lucarne, cogne au carreau. L'officier se retourne et alors je rencontre ses yeux. J'ai pigé ! Ce camion, soudain, m'en rappelle d'autres, de sinistre mémoire. Si je ne me hâte pas de le quitter, c'est lui qui me conduira à ma dernière douche. L'officier a un geste du bras gauche vers le chauffeur qui subitement change de direction et s'engage vers le bois, tandis que sa main droite s'attarde à la hauteur de sa ceinture. Ces deux brigands veulent me buter pour rafler les sacs. Ils les auront, mais je ne leur en laisserai que trois ! Le mien, je le tiens par une des courroies, et je saute avec ! Mais les parois de la ridelle sont hautes, trop hautes pour un voyageur éreinté d'avoir essuyé tant de gnons durant cet infernal parcours, et c'est seul que j'amorce la descente. Pendant la seconde que dure celle-ci, une peur atroce m'étreint : non pas d'entrer en contact avec le sol, mais que le camion s'arrête et que ses occupants descendent pour m'achever. Et je me promets à l'avance de ne pas rester sur le carreau, mais de me relever bien vite et de me casser en plein bois.

En fait, les deux charognards gavés d'or continuent leur chemin, tandis que moi, tout comme Clem Sohn, l'homme-oiseau de ma si lointaine jeunesse, je vais me rompre les os. Aïe ! Ça y est ! Mon Dieu ! Que j'ai sommeil !...

Combien de temps s'est écoulé ?... J'ai froid, j'essaie d'ouvrir les yeux, mais impossible : des tonnes pèsent sur mes paupières. De la main je vais les balayer, mais c'est pire, une pâte froide et épaisse se colle sur eux. Je suis trop las pour chercher à comprendre. Pourtant, il faut que je me lève, que je leur prouve que je suis capable de me tenir debout, sinon ils me jetteront dans leur sinistre camion. Trop tard, ils

me tirent par les bras. Voilà, c'est mon tour : je vais connaître le rude choc du corps qui atterrit sur la charrette du *Revier*... L'eau glacée avec laquelle on m'a lavé le visage m'a rendu la vue. Autour de moi, que de genoux ! Allongé sur une couverture, au pied d'un arbre, des dizaines d'enfants en cercle me fixent comme s'ils découvraient le diable. Je me passe la main dans les cheveux, j'en retire un paquet de boue ; jusqu'à la pointe de mes chaussures j'en suis couvert. Alors tout me revient : les Russes, le camion qui s'éloigne, l'homme-oiseau, le trou. Deux hommes, me prenant par les aisselles, m'aident à me relever. Si je n'avais pas toute cette merde gluante entre les jambes, sûr que je pourrais marcher, et pourtant le sommeil une fois de plus m'attire. Avant d'y sombrer, je me remémore tous ces matches au finish que j'ai disputés avec lui ; j'en étais chaque fois le vainqueur, et voilà que subitement il est le plus fort.

« Rosa ! Rosa ! »... C'est elle cette grande femme qui vient d'ouvrir la porte, face au lit dans lequel je me retrouve. Elle a les mêmes cheveux blonds, la même douceur dans le sourire. Certes, je savais bien que ces années de tourmente n'altéreraient pas sa beauté, pourtant je ne m'imaginais pas qu'elle resterait aussi jeune... Ah, si seulement cette femme s'était adressée à moi en russe, j'aurais pu poursuivre cet inestimable rêve. Mais c'est en polonais qu'elle me demande si je vais mieux. Et aussitôt je reprends pied. Je lui réponds que je suis prêt à me lever. Elle disparaît et revient avec un paquet de linge dans les bras. Mon costume de déporté n'a jamais été aussi beau. Aurait-il pu imaginer qu'un jour il serait posé sur un lit si douillet ? La femme a dû s'escrimer à le faire bouillir afin qu'il retrouve une deuxième jeunesse, mais il a souffert : à présent le pantalon m'arrive aux chevilles, et les manches de la veste montent presque à la moitié des avant-bras. Persuadé d'être aussi élégant que l'était Buster Keaton, j'ai quelques hésitations à me présenter devant la femme qui m'attend dans l'autre pièce. La table est mise. Je me jette littéralement sur les plats, tandis qu'elle me demande de quelle nationalité je suis. Lorsque je la renseigne, c'est en un français admirable qu'elle me raconte mon histoire, que ce sont les enfants, à la sortie de l'école, qui m'ont découvert marinant dans la boue, qu'elle est leur institutrice et qu'elle a fait ses études à Paris. Elle voudrait savoir à la suite de quelles circonstances je me suis trouvé dans cette situation. Je lui réponds que je suis tombé d'un camion. N'étant pas dupe, elle ne me pose aucune autre question. D'ailleurs, elle doit retourner à l'école et elle me fait savoir que je resterai seul dans la maison. Elle reviendra aussitôt son travail terminé.

La journée me semble si belle que je décide d'aller faire un tour. Tout en marchant, je constate que je ne me ressens pas de ma chute et que je me porte comme un charme. Me voilà de nouveau prêt à

conquérir le monde, mais, pour cette prouesse il me faudrait un autre costume : je suis minable dans celui-ci. Et où en trouver un, sinon à Auschwitz ? J'essaie vainement de chasser cette folle idée de mon esprit. Mais, au fur et à mesure que le temps s'écoule, elle s'enracine. Lors de notre dernière conversation, la femme m'a appris que j'avais fait trente-trois kilomètres depuis ma sortie du camp. Entreprendre une telle marche pour essayer de trouver un costard civil, c'est de la maladie. À moins que j'espère découvrir là-bas autre chose. Mais je préfère ne pas me l'avouer.

Au repas du soir, sans lui révéler ma véritable destination, je fais part à mon hôtesse de mes intentions. Si je lui disais la vérité, elle pourrait croire que la chute m'a dérégulé la cafetière.

Le lendemain, c'est elle qui me réveille à quatre heures du mat'. Un bol de thé fumant, du pain et de la margarine attendent sur la table le voyageur pressé. En buvant à petites gorgées la boisson chaude, je pense que je ne lui ai même pas demandé si elle était mariée. Mais de toute façon, il vaut mieux. Elle pourrait se méprendre sur le sens de ma question. Elle me propose du pain. J'en coupe deux tranches que je fourre dans les poches de ma veste.

— À cette heure, me dit-elle, vous aurez très froid. Vous devriez partir dans la matinée.

Mais j'ai déjà établi mon horaire. En marchant rapidement, je serai rendu vers trois heures de l'après-midi.

— Non, lui dis-je, merci.

Je voudrais ajouter beaucoup de choses, mais, timide, je baisse les yeux sur mon bol. Enfin, je me lève, contourne la table, m'approche d'elle qui s'est levée à son tour. Nous nous regardons un moment, puis je me penche et l'embrasse sur les joues.

Une fois dehors, la flamme de la bougie me la révèle à la fenêtre. Un dernier geste de la main et je m'enfonce dans le bois, à la recherche de la route qui me ramènera à Auschwitz.

*

* *

Elle avait raison, cette charmante femme : mon costume en fibres de bois ne me protège guère des morsures du froid. Je jurerais qu'un iceberg s'est formé dans ma cage thoracique. Le vent contre lequel je marche est si violent qu'il m'oblige à lui présenter mon profil et à lui offrir mes épaules en guise de bouclier pour que je puisse retrouver ma respiration. À quelques dizaines de mètres de la route, se dresse une cabane. Je décide d'y attendre que le vent s'apaise. Les pauvres bouts de planches formant ses murs frémissent sous les rafales, à craindre qu'elles ne me dégringolent dessus. Mais, on y caille quand même moins que sur la route. Face à moi, légèrement en contrebas, les

arbres du bois tout proche forment une masse sombre au milieu du ciel étoilé. Ce décor me rappelle celui des berges de la Seine. Un soir, voulant éviter de recevoir la terrible correction qu'allait m'infliger Rosa qui avait découvert la cachette des soldats de plomb que j'avais empruntés au Bazar de l'Hôtel de Ville, j'avais préféré passer la nuit à la belle étoile. Pourtant, j'avais l'habitude de ses corrections qui me laissaient sur le plancher tant sa main était rude lorsqu'elle s'abattait sur moi – mais si douce aussi lorsqu'elle me caressait. Le dos collé aux pierres du mur de la voûte du Pont Marie, j'essayais tout comme mes voisins les clochards de trouver le sommeil. Mais j'avais si frisque et j'appréhendais tant mon retour au petit matin que je n'y parvenais pas. Mes yeux restaient fixés sur les arbres de la berge qui se détachaient sur l'obscurité. Les branches balancées par le vent avaient l'air de longs tentacules noirs cherchant à s'enrouler autour de moi et à m'emporter. J'avais si peur que je m'éloignais le plus possible, jusqu'à en trébucher sur mes compagnons endormis. Ma pauvre chérie, le mauvais sang que tu as dû te faire à cause de moi, cette nuit-là. Le même, j'en suis sûr, que durant ces trois dernières années... si seulement l'un de ces arbres si proches d'Auschwitz avait réussi la prouesse de celui du film *l'Étrange sursis*, où Lionel Barrymore retenait la mort prisonnière dans l'unique arbre de son jardin. Ainsi aucune âme ne pouvait quitter son enveloppe charnelle. S'il en avait été de même ici, des millions d'enfants, malgré leur condition de Juifs, pourraient encore sourire... Allons ! Il faut y aller ! Si je ne le fais pas immédiatement, jamais plus je ne serai assez stupide pour entreprendre cet étrange retour.

Le jour, depuis longtemps, est apparu, le vent est tombé, le soleil éclaire ma route qui descend vers la vallée. Sans peiner, d'un pas rapide, je me rapproche du but. Depuis ce matin, je suis seul sur cette immense planète, personne ne peut connaître les troubles qui sont en moi, il n'y a que Lui là-haut qui emplit ma solitude. Lui, mon seul pote, qui m'a permis de vivre cette fantastique odyssée, et je l'en remercie.

« Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage. » Comme lui, pendant des années j'ai sillonné des mers, mais les miennes étaient noires de sang. Mes cyclopes avaient le même féroce appétit de chair humaine : il leur en fallait tant pour les rassasier que le monde entier était parqué dans leur caverne. Moi qui me dénommais, comme lui, personne, et qui devais être dévoré parmi les derniers, j'ai échappé à l'œil de mes géants. Tout comme lui, j'ai accompli mon voyage au royaume des morts, contrée hallucinante, peuplée d'innombrables tribus de moribonds. Mais je n'ai pas lutté contre le chant de ma sirène, qui de sa voix mélodieuse a apaisé mon désespoir et, par ses doux appels, m'a guidé à travers tous ces ouragans. J'allais comme lui

retourner vers mon lointain pays, je m'étais à cette occasion drapé des plus belles étoffes, et chargé de somptueux ornements, de riches présents. Mais l'équipage du navire rouge m'a dépouillé, mes plus beaux habits se sont transformés en haillons sales. Cependant, sous mon aspect de mendiant, je suis parvenu une fois de plus à sauvegarder mon bien le plus précieux, et sous mes guenilles brûle toujours la même soif de vivre.

J'ai laissé, loin derrière, des collines boisées où la neige têtue résiste au soleil, et, d'un pas décidé, j'avance à présent sur une route plus clémentine. Il fait chaud, j'ôte ma veste et la tiens dans mon poing. D'un bond, je survole une flaque d'eau : je suis devenu Fred Astaire. En marchant je danse, tout comme je le faisais jadis, après être resté trois séances d'affilée à chacun de ses films, au premier rang de l'orchestre, afin de bien étudier ses pas. Comme lui je voulais être danseur, j'avais réussi à me faire recommander par Mistinguett à une école de danse. Je m'y rendais le soir avec l'espoir d'être, un jour, l'un de ses boys. Et voilà que tous ces beaux rêves m'amènent à passer en vedette sur une route déserte d'Europe centrale. Si mon ambition d'être danseur n'a été qu'un immense four, je sais par contre que je suis devenu le plus grand imbécile de l'univers, puisque je me hâte vers ce camp maudit dont j'ai tant désiré sortir.

Pour deux pas, j'en compte un. À cinq cents, je m'arrêterai pour souffler. Tout en comptant, je constate une fois de plus combien cette route est étrange. Alors que la guerre, non loin d'ici, fait toujours rage, de ce côté, à l'Est, rien de nouveau ! Pas un être, pas une voiture, pas une charrette. Rien, tout au long des seize kilomètres que je viens de parcourir, comme si j'étais engagé dans un petit chemin. Rien, sauf un arbre majestueux et solitaire, au pied duquel je fais ma première halte. Le dos collé à son écorce, je ferme les yeux, tandis que ma main, se mouvant d'elle-même, caresse la blessure de ma jambe. Où est mon lointain kommando de bûcherons ? Que reste-t-il de tout cela ? Seule une fine peau rose qui me rappellera que je n'ai pas rêvé. Je déguste lentement mes deux tartines de pain ; je n'ai pas d'amertume à posséder si peu, je suis heureux de vivre, de pouvoir choisir la direction que je veux, même si elle est fautive. Et tout à coup, venant de la gauche, un tonnerre se déchaîne : une armée de camions passe à quelques mètres de mon arbre. Les têtes des soldats russes se tournent vers moi ; certains me font un signe de la main. Je pourrais me lever et courir à eux. Sûr qu'ils me laisseraient monter, mais j'en ai ma claque des camions, qu'ils soient verts ou rouges, surtout depuis mon aventure avec mes deux truands des steppes. Au fait, pas une seule fois depuis qu'ils m'ont détroussé, je n'ai pensé à cette richesse évanouie. Pas une seule fois je n'ai pleurniché sur cette fortune qu'ils vont disperser au vent de l'Oural. Après tout, c'est peut-être mieux. Il

aura fallu que je tombe sur les deux seuls survivants des bas-fonds de Gorki pour savourer mon appétit de vivre.

Je suis là, sur le bord de la route, paumé dans mon rêve, quand soudain je sursaute. Un homme est devant moi, immobile, et m'observe.

— Avez-vous besoin d'aide ? me demande-t-il.

— Non, tout va bien. Mais quelle heure est-il et à quelle distance se trouve le village d'Auschwitz ?

— Il est une heure, et vous avez dix-sept kilomètres à faire, me dit-il en m'offrant une cigarette.

Il me tend du feu.

— Non, je la fumerai plus tard.

Il m'en offre alors deux autres ainsi que sa boîte d'allumettes et poursuit son chemin.

*

* *

Pour atteindre mon but avant que le soir tombe, il ne faudra plus que je traîne. Quand j'étais même, avec mes copains, nous faisons en courant quinze fois le tour de la place des Vosges. Chacun de nous voulait copier le style de la merveille noire de l'époque. Je ne me doutais pas alors que le petit moustachu qui présidait les Jeux deviendrait mon dieu, et qu'il assisterait du haut de la tribune de son étrange stade à ma course éperdue. Dans la même position que Jess Owens, je prends le départ de la deuxième boucle. Pour gagner du temps, je vais courir aussi longtemps que sur la place des Vosges ; cela me permettra ensuite de flâner.

Battant tous les records, mais toujours aussi frais, je passe devant la maison dont les propriétaires bizarres nous ont si gentiment hébergés. Au fait, que sont devenus mes copains ? Quel chemin ont-ils pris ? Bah, l'avenir me renseignera. En attendant, courons, courons. Pas question de changer de cap. Vite, vite, que j'aie foulé à nouveau le sol de mon ancien royaume.

Ça y est : j'aperçois ses contours. Et là, j'éprouve la même sensation que jadis, à l'approche de la rue Charlemagne, lors de mon retour de l'exode. Au bout de cette rue commençait la mienne, celle de mon chez-moi ! Au bout de cette route commence le domaine de ce qui fut longtemps ma tanière ! Aura-t-il fallu que je m'offre ce week-end pour découvrir qu'ailleurs l'herbe n'est pas aussi verte ? Les cendres des suppliciés, que le vent d'Auschwitz a éparpillées sur cette terre maudite, ont-elles, tels de riches engrais, avivé ici les tons de ce printemps précoce ?

II

LA BELLE ÉQUIPE

J'avais quitté Auschwitz à la légère, j'ai bien fait d'y revenir. Avant de partir à jamais, je devais retrouver Miron. Ma main désirait arracher de terre la touffe d'herbe nouvelle que la poudre de ses os rend si belle. Mes pieds réclamaient le privilège de fouler un sol où plus rien ne subsiste des horreurs passées. Car j'ai beau chercher, je ne reconnais plus l'endroit où mes jours furent si pauvres et mes nuits si riches d'espoir. Rien ! Je ne ressens rien à l'approche de la grande porte. Les deux sentinelles russes ne posent aucune question au locataire qui, les mains dans les poches de son costume local, regagne son ancienne demeure. Lors de ma première visite, le jour naissait ; cette fois-ci il ne tardera pas à disparaître. Encore quelques pas et je serai chez moi, dans mon block. Avant d'en gravir les marches, je remarque une sentinelle faisant les cent pas devant le magasin d'habillement. J'ai bien peur de devoir rentrer à Paris avec ce que j'ai sur le dos.

À l'instant où j'ouvre la porte, Faudry en sort. Faudry est un déporté résistant. Je devais sans cesse lui regonfler le moral, sûr qu'il était de ne plus revoir notre pays.

— Que viens-tu foutre ici ? me demande-t-il en me défendant l'accès du couloir.

— Je passais par là ! Et de toute façon qu'est-ce que ça peut te faire ?

— Je suis responsable de cette baraque, tu as quitté le camp, tu n'as plus rien à y faire. Allez, tire-toi !

Abasourdi, je recule et descends d'une marche. Pendant quelques secondes, je suis incapable de répondre, face à ces yeux froids enfoncés dans ce maigre visage osseux, au crâne rasé sur lequel jamais aucun cheveu n'a trouvé de terrain fécond pour s'y reproduire. Ce personnage qui devrait sourire à la vie qu'il retrouve me toise comme certains SS qui lui ont fait verser tant de larmes. Qu'un soldat russe me sorte un pareil speech, d'accord ! Mais de lui, de cette merde qui voilà un mois ne savait pas quel pied l'écraserait, ça non ! Si je me laissais aller je le soulèverais et le jetterais sur ces pierres encore imprégnées du sang de ceux qui espéraient vivre notre minute. Mais je réalise que ce résistant ne doit son titre qu'à la lutte qu'il mène sans répit pour camoufler ses vils instincts. Bon ! J'attendrai le temps qu'il faudra pour lui dire un jour ce que je préfère pour le moment garder pour moi. Aussi abattu que si j'avais reçu vingt-cinq coups de nerf de

boeuf sur le cul, je lui tourne donc le dos et me perds dans le camp.

La nuit est totale, j'ai froid et j'ai faim, mais je ne demanderai rien à personne : avec le pot que j'ai, je suis cap de tomber sur un autre toquard. Dormir n'est pas un problème : suffit d'entrer dans n'importe quel block. Mais où glaner de la bouffe ? C'est alors que la cave du block 2 me revient en mémoire. La boîte d'allumettes qu'on m'a refile m'aide à me diriger dans les ténèbres. J'arrive à l'endroit où je me préparais la soupe le jour de la libération. Un trésor est étalé sur le sol : une bougie, un demi-paquet de pâtes que j'avais refermé précautionneusement, du sel, quelques morceaux de sucre, un oignon – hélas inutilisable. La casserole que je n'avais pas nettoyée est dans un piteux état. Je l'emporte, ramasse du sable que je fourre dedans et m'arrête au premier robinet. Pas d'eau ! Les Russes ont dû la couper. Je vais à mon ancien block où je sais trouver un robinet extérieur ; celui-ci aura sûrement de la flotte. Il en a. Je nettoie ma casserole, la remplis et rejoins ma planque. Je monte dans l'une des salles et m'arrête au pied d'un lit, face à une fenêtre, afin de profiter de la clarté de la lune. Je crève une paillasse : son ventre me servira à allumer mon feu. J'en retire une grosse poignée de paille, puis la remets sur ses traverses. Un morceau d'étoffe attire alors mon attention : c'est une cravate, que je fourre dans ma poche. Je déniché deux couvertures, les étale par terre, pose dessus quelques traverses qui entretiendront le feu. Je m'apprête à y joindre la paille lorsque mes mains se referment sur quelque chose que je n'avais pas senti : une boule de chiffon ficelée. Je l'ouvre. Dix billets de cinquante zlotys. Ce n'est pas l'argent que je contemple, mais ma main. Par trois fois, telle la baguette d'un sourcier, elle s'est posée sur des trésors que je ne convoitais pas. Est-elle devenue aussi étrange que je le suis ? La foudre de ce pays aux constantes tempêtes s'est-elle abattue sur cette main pour lui donner le pouvoir de trouver des trésors et de les abandonner aux autres ? Si réellement elle possède ce pouvoir, c'est moins ce qu'elle découvrira qui m'inquiète, que la façon dont je le perdrai.

Une fois achevé mon plat de pâtes au sucre, j'allume ma dernière cigarette. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire pour tromper l'ennui qui me gagne ? Je me souviens alors de la cravate, la sors de ma poche. Elle est neuve, en tricot bordeaux comme je les aime. Elle porte au bas du revers la griffe de la maison F. Georges, boulevard des Capucines, Paris. Ça alors ! Combien de fois me suis-je arrêté avec Dany devant les vitrines de ce magasin. Nous étions éblouis par les vêtements chics qui s'y trouvaient exposés et rêvions du jour où, librement, nous en pousserions la porte. J'ai la cravate, mais pas le costard. Pourtant, à quelques pas d'ici, existe le plus grand magasin du monde, bourré des plus beaux vêtements. Je pourrais y choisir celui avec lequel je débarquerais à Paris, si une sentinelle russe n'en gardait

pas l'entrée principale. Bah ! Après tout, même s'ils me surprennent, les nouveaux patrons ne me déporteront pas une seconde fois. Allons-y !

Je prends ma bougie et traverse le camp désert. Sans m'inquiéter de savoir si le Russe est là ou pas, je fais le tour du magasin et y pénètre par-derrière. À l'intérieur, il y fait aussi noir que dans une tombe et je dois attendre que mes yeux s'habituent à l'obscurité pour distinguer la horde des effrayantes ombres pendantes : pour la seconde fois, me voici dans le royaume des morts. Ils étaient devenus si maigres, ceux qui revêtaient jadis ces dépouilles, qu'ils ne tiendraient pas plus de place qu'elles. Je me suis éloigné le plus possible des fenêtres, ai allumé ma bougie et, à sa maigre lueur, j'ai choisi les vêtements dont les couleurs chatoyantes épouseront le mieux le corps d'un ressuscité ! J'en décroche cinq que je jette par terre, les uns sur les autres, puis je souffle la bougie. Alors commence dans ce caveau de famille le plus burlesque des essayages. Le premier est trop grand, le second encore trop grand, le troisième trop juste, le quatrième par contre – j'en suis persuadé – me va comme un gant. Quant au cinquième, jamais je ne connaîtrai la taille de son déporté !... Costume bizarre du 65486, je t'abandonne, tout comme je t'ai trouvé, dans les ténèbres. Maintenant il me faut une paire de chaussures fraîches. Voilà ! les noires feront l'affaire. Je les chausse et pendant quelques secondes, stupidement, devant un miroir, dans la nuit la plus complète, je me détaille. Dans un épais brouillard, je vois que mon choix est parfait ! L'adresse du magasin est à retenir.

Prêt à enjamber la fenêtre, je me souviens que j'ai oublié dans les poches de mon cadavre ce que ma main avait découvert. Décidément, devrai-je toujours m'y prendre à deux fois pour quitter les endroits sinistres ?...

De retour dans ma cave, à la lueur de mon mégot de bougie, je contemple ma nouvelle tenue. Pour de la confection, c'est pas mal. Si j'avais une chemise de chez Jack Norris, je sortirais de ce camp presque aussi chic qu'en y entrant. Mais la flamme de la bougie s'affole, elle va mourir. Je n'ai que le temps de me déshabiller et de plier mon costume, tandis que l'agonie de ma lumière me révèle une fois de plus ma solitude. Dans ce froid sous-sol qui aurait pu être ma tombe, je pense aux catacombes de Paris, à des visiteurs qui un jour découvriront les ossements d'un homme qui s'était endormi en rêvant à un imminent voyage.

*

* *

Cette fois, c'est la bonne. Devant le block qui m'a servi de chambre d'hôtel, je jette un dernier regard sur ce que j'ai toujours vu, et que je

vais quitter. Lors de mon précédent départ, je croyais avoir atteint l'autre rive du Jourdain. J'étais si heureux que j'avais l'impression de tenir le monde entre mes mains. Aujourd'hui, écœuré, la tête basse, je m'en vais en rasant les hauts murs de cette maison spéciale, dont les malades ont déjà oublié les traitements de choc que leur infligeaient des docteurs en blouse verte. Je ne souhaite qu'une chose : n'en rencontrer aucun pendant ces quelques mètres qui me lient encore au lieu de ma naissance. Adieu, Miron, à jamais perdu ! Adieu, ma copine la porte qui, tout comme Rosa, m'a sauvé de l'abandon. Adieu ! Je vous tire ma révérence et m'en vais au hasard.

À part mon ventre qui se plaint et réclame sa pitance, et mon cerveau choqué, qui hésite encore sur la direction à prendre, tous les autres rouages de ce nouveau globe-trotter sans bagages sont bons. J'ai en poche un peu plus que n'avait Lavarède, je peux donc comme lui faire mon tour du monde. Et cela sans me retourner, de peur de revenir ici et d'y trouver d'autres Faudry. Je sais que je ne sais rien de la vie. Bien sûr, il existe partout ailleurs des gens de cette espèce qu'il me sera impossible d'éviter. Mais du moins je découvrirai de nouveaux pays. Et puis, tout au long de ma route, je n'avouerai à personne que je suis juif ! Je pense avoir payé cash le prix de ma foi et ne veux pas gâcher le plaisir de ceux qui sont persuadés qu'il n'en existe plus. Je ne désire que trouver quelques heures douces, celles qui me permettront, le jour où une charrette du *Revier* m'emportera, de me dire que je n'ai pas tout manqué.

Une fois de plus, je traverse le village au sinistre nom. Premier arrêt : dans une petite auberge où je me restaure. Pain, saucisson et *spiritus*, puis une bonne cigarette. Rockefeller n'est pas plus heureux que moi. Ça y est, je vis. Grâce à un déporté qui par l'intermédiaire de sa paillasse a fait de moi son héritier, je peux régler ce que j'ai commandé, et personne n'a le droit de rien me demander d'autre. Je suis libre, libre d'être ce que je veux être. Il est trois heures de l'après-midi. J'ai pas envie de prendre la route, mais seulement de me balader dans la campagne. Le ciel est couvert, bas, presque aussi sinistre que durant certains jours de chaufferie intense. Mais cette pâle lumière vaut mieux qu'un soleil éclatant : elle donnerait trop de beauté au paysage et je ne pourrais savourer l'extase du renouveau, je ne pourrais entendre, dans le silence de la campagne, mon sang bouillir de joie dans ce corps sauvé *in extremis* du krematorium, ni mon cœur exploser de vie. Raté ! Ils m'ont raté ! Je fais encore partie de cette terre. Je ne suis pas devenu poussière comme ils l'avaient décidé. Je peux m'offrir en cet instant de n'avoir aucun but. Je peux, si j'en ai envie, aller vers cet arbre couché à l'orée de ce petit bois et m'y asseoir. Qui pourrait m'en empêcher ?...

Un craquement m'a fait tourner la tête. Une grande fille en pantalon et bottes, comme en portent les femmes soldats russes, s'avance dans ma direction. Il me semble qu'à chacun de ses pas le jour s'éclaire.

— *Dzien dobré !* (bonjour !) je lui lance lorsqu'elle arrive à ma hauteur.

— Monsieur est-il polonais ?

— Non, Français !... Mais approchez.

De la main je l'invite à s'asseoir près de moi.

— Monsieur parle-t-il polonais ? qu'elle me demande une fois encore.

— Non ! Je connais qu'une phrase !

— Laquelle ?

— Je vous aime !

La fille renverse la tête et éclate de rire. La campagne, le petit bois changent de teinte. Le rose de sa bouche, l'ivoire de ses dents me fascinent, tout est si neuf !

— Vous autres, Français, vous êtes terribles !

— *Nié rosoumié !* (Je ne comprends pas !)

Une fois de plus, elle éclate de rire. Sa poitrine généreuse se gonfle sous sa veste, une poitrine si pleine de promesses qu'elle va, semble-t-il, faire éclater le tissu. Elle est conquise, ma galante renommée a agi, elle lui est parvenue jusqu'à cet insignifiant village, si proche d'un lieu réputé pour ses horreurs. Le soleil de ses cheveux embrase mon être, comme s'il avait traversé les épais nuages pour venir jouer sur cet arbre. Aussi sérieux que deux amants, nous nous regardons. Puis mon bras entoure ses épaules et, avec fièvre, je l'étreins. La fille s'abandonne.

Jusqu'à la tombée de la nuit, cachés derrière l'arbre, nous resterons serrés l'un contre l'autre. Puis, main dans la main, deux mêmes de vingt ans, sans s'être posé aucune question, le corps encore tout chaud de bonheur, se dirigent sans hâte vers une petite maison. On m'y accueille avec gentillesse. À table, la mère de Sonia ne tarde pas à deviner que sa fille s'est laissé séduire par ce prisonnier français. Quant à Sonia, elle découvre que pour quelqu'un qui ne sait pas le polonais, je me défends pas mal. La mère m'informe que son neveu viendra demain avec sa voiture. Il doit transporter des sacs à un village voisin ; de là, je serai à vingt kilomètres de Cracovie. Pourquoi pas ?

Le soir, Sonia frappe doucement au carreau de la fenêtre. J'espérais tant qu'elle le ferait. Je l'aide à entrer dans ma chambre minuscule. Elle ôte sa longue chemise de coton et se colle à moi. J'avais raison d'y croire : c'est bon la vie !

Le lendemain matin, la brave vieille nous dit : « Il faut s'embrasser quand on se dit adieu. » Mes lèvres presque à la naissance des siennes

caressent une dernière fois les douces joues de Sonia. « *Do svidénia !* (au revoir !) ». Quel merveilleux souvenir j'emporte !

*
* *

La porte de la salle 10 s'est ouverte avec fracas, le bruit sourd des bottes résonne dans ma tête, ils viennent ramasser les élus. Je me dresse sur mon lit de paille. Est-ce que les coups de sabot de mon compagnon de nuit, le cheval, m'ont plongé dans ce cauchemar, ou m'ont-ils évité de le poursuivre ? Hier, après avoir quitté le cousin de Sonia, j'ai flâné tout l'après-midi. À la nuit, j'ai cogné à la porte d'une petite maison isolée. Si petite que la brave dame n'avait que sa grange à m'offrir. Mais que m'importe ? Je chante...

Allons, il faut que je me lève ! J'ai ma limace à repasser. Je tiens à être impeccable pour la ville, ma première grande ville d'homme libre. Je n'en suis qu'à huit kilomètres : j'y serai pour midi.

Depuis ma mésaventure, j'avais oublié la guerre, rien sur ma route ne me l'avait rappelée. Mais, ce matin, tout est différent. La route qui mène à Cracovie est envahie de camions militaires, bourrés de soldats qui braillent des mots orduriers à tous ceux qu'ils croisent. Parmi ceux-ci, les uns tirent de petites voitures à bras surchargées de sacs et d'objets, les autres portent d'énormes colis. Aucun ne lève les yeux sur les libérateurs. Tout le monde se presse, comme pour se rendre à un marché ou à une foire. Et moi, tranquille comme Baptiste, mains dans les poches, je suis la ligne du chemin de fer.

La route, soudain, bifurque à droite, près d'un minable passage à niveau dont elle a l'air de vouloir s'écarter avec mépris. N'étant pas pressé, je décide d'attendre en fumant une cigarette le passage du train, dont on entend le bruit lointain. Un train, ça fait toujours rêver. Une gigantesque locomotive, aussi haute qu'un immeuble, aussi longue que la file des malades à la porte du *Revier*, crachant d'énormes nuages de fumée, aussi noirs que ceux qui s'échappaient de la cheminée du camp, passe, haletante, devant moi, puis s'arrête, essoufflée, dans un tintamarre de métal, quelques dizaines de mètres plus loin. Une passerelle, aussi large qu'un tremplin de plongeur, la ceinture entièrement, telle une bouée de sauvetage.

— Maurice ! Hé, Maurice !

Je sursaute ! J'étais si envahi par cette masse aux énormes dimensions que je n'avais rien vu d'autre. Or, un wagon identique à celui dans lequel j'ai fait mon hallucinant grand voyage est là, en face de moi. Sa porte ouverte me jette au visage tout ce que je cherche à fuir. Ce que je veux oublier à tout prix m'appelle et me le rappelle. Tels des pantins dans les vitrines des Galeries Lafayette à la veille de Noël, mes anciens compagnons gesticulent pour intéresser le passant

que je suis. Il y a très longtemps, j'étais le même pantin.

— Alors Maurice, tu viens ? Monte ! Nous allons à Odessa !

Odessa, mon rêve ! Découvrir le pays de ma mère, sa ville natale. Je pourrais même, cent cinquante kilomètres à l'intérieur des terres, découvrir celle de mon père. Peut-être y trouverais-je encore de la famille que je ne connais pas. Quel beau voyage ! Mais il faudrait que je fasse partie de ce nouveau troupeau, il faudrait que je voyage avec Faudry que je reconnais à sa vilaine figure ; et sûr qu'on se ferait la gueule. Non ! Je préfère bourlinguer en solo. Lui et ses amis ont déjà oublié Auschwitz. Moi je ne veux pas en faire le procès.

La machine se racle la gorge ; en s'époumonant elle bande ses muscles dans un immense effort, puis lentement démarre.

— Alors Maurice ! Fais pas le con, viens. Y'a qu'à monter !

J'ai détourné la tête. Je veux larguer à jamais mon passé. En route pour Cracovie !...

*

* *

Les rues sont inondées de voitures de fortune. Toutes les caisses, jusqu'aux cercueils, sont montées sur roues. Une légion de landaus d'enfants, gorgés de bagages, semblent s'être fait la malle des pouponnières du pays. Tout ce qui roule a ici une valeur inestimable. Les avenues sont farcies d'êtres se trimbalant dans tous les sens, tel le sac et ressac d'un océan. Chacun bouscule et se fait bousculer. Impossible de se mouvoir sans se faire piétiner. Il y a autant de monde qu'au Palais des Sports, un certain soir de novembre 1938. C'était pour la fête des Catherinettes. Une marée de fêtards, serrés comme des baigneurs d'une chambre à gaz, était venue pour entendre la grande Marlène Dietrich. Une armée de danseurs maladroits essayaient avec frénésie de suivre le rythme nouveau que leur apportait le Cotton Club de New York. Il y avait presque plus de monde qu'à la première du film *La Marseillaise* à l'Olympia. J'avais resquillé à ce somptueux gala, non pas pour me mêler au gratin en tenue de soirée, mais pour apercevoir et entendre, caché dans les coulisses, le Quatuor des Mills Brothers. Ils m'avaient tellement remué que, depuis quelques jours, je les filais à la trace dans l'immense Paris pour assister, toujours en resquillant, à chacun de leurs concerts. Insatiable, les yeux fermés, j'écoutais leurs divins Negro Spirituals. Pendant trois ans, chaque fois que j'ai frissonné de frayeur, sous les caresses de ma compagne la mort, chaque fois m'est revenu l'un de leurs chants : « Balance-toi légèrement, doux chariot qui viens pour m'emporter à ma demeure. »

Que de monde ! Sûr, pourtant, qu'il y en a moins qu'un certain jeudi au Vel d'Hiv'. Rien que des mômes, tous désireux de tirer le gros lot qui donnait droit d'être de la première traversée de l'Atlantique du

Normandie. Partir à la découverte de l'Amérique : mon unique vieux rêve quotidien. Le prestigieux boxeur Al Brown et son grand ami Roland Toutain avaient dansé pour nous au rythme de leurs guitares. Chacun de nous avait reçu à l'entrée un numéro. Et c'est celui de mon ami Héchegut, juste avant le mien, qui était sorti. Je me suis levé au milieu de cette mer : « Et moi qui ai le numéro suivant, je n'irai pas ! » Comme je l'ai envié, le jour où, escorté de journalistes, il a quitté la rue Saint-Louis-en-l'Île pour se rendre à l'Élysée serrer la main du président Lebrun. Je me serais damné pour poser à sa place le pied sur le paquebot. Mais aujourd'hui je ne regrette rien ! Une vie s'est écoulée entre sa tombola et la mienne. À chacun son voyage !

La foule énorme qui noircit la grande place m'impressionne autant que celle qui manifestait sur la place de la Concorde un soir de février 1934. Les costumes les plus insolites côtoient les haillons les plus miséreux dans ce marché improvisé. Beaucoup n'ont que des chiffons aux pieds en guise de chaussures. Certains ne possèdent même pas ce malheureux bout d'étoffe. Mais malgré leur misère, tous ont quelque chose à échanger ou à bazarder. Des filles jeunes se faufilent entre ces rescapés de la tourmente ; elles traquent le Russkoff, celui qui logiquement doit être plus riche que ces gueux. Toutes les mains me chopent pour me proposer les affaires les plus extraordinaires.

— Alors, bande de caves, vous le trouvez l'as noir, que je vous donne mon oseille !

C'est pas vrai !... Un Français ?... Tel un joueur de rugby américain non casqué, je perce le mur des mateurs. Et là, je retrouve Sem, le boucher, surnommé Carnera tant il lui ressemble. (C'est mon pote et le roi des flambeurs ; malgré son jeune âge, il a déjà perdu aux courtines le stock annuel de viande des Halles de Paris.) Bien qu'il ne connaisse pas un traître mot de polonais, il essaie de faire plonger les caves du cru sur l'as de pique. Comme au champ de courses d'Auteuil ou de Vincennes, Carnera leur fait le coup du bonneteau sur un parapluie retourné. Trois as, deux rouges, un noir. À vous de trouver le noir et vous avez gagné. Je suis en pleine frime, Carnera ne laisse rien paraître de sa surprise ; il sait que je vais faire le baron et ne peut s'empêcher de sourire légèrement ; il voudrait sûrement me serrer la main, moi aussi, mais le travail avant tout. Dans ses yeux je lis : « À vous de jouer, Monsieur le baron ! » Je pose un bifton de cinquante zlotys devant une brème, Carnera la retourne. As de pique ! « Vous avez gagné, Monsieur ! » Il me paie. Je réponds : « *Djancouié !* (merci) », histoire de faire croire à la galerie que je suis du pays. Il recommence sa jonglette, je remets la même mise ; un cave est amorcé, il fait pareil que moi. L'as de pique ! « Vous avez gagné, Messieurs ! » Carnera nous règle. Nous sommes sûrs que l'assistance

est parfaitement en pogne. La troisième fois, je parie cent zlotys. Six caves déposent la même mise, deux autres deux cents. Onze cents zlotys attendent de connaître la couleur de l'as. « Rouge ! Vous avez perdu, messieurs ! » Carnera n'a pas terminé sa phrase que le pognon est déjà dans sa fouille. Le plus beau, c'est que les perdants me mitraillent des chasses : c'est moi le fautif s'ils ont perdu, et c'est moi qui vais avoir la grosse tête ! Carnera, qui a remarqué la scène, a envie de se marrer. Du regard je lui fais comprendre que c'est le coup du der. Pour le final, les mains de l'artiste, telles les ailes d'une mouette, semblent ne pas se mouvoir et pourtant quel beau travail. Les caves sont persuadés qu'ils vont affurer. Je n'ai même pas besoin de baronner, ils plongent tous. J'en profite pour me faire la paire. Je l'attendrai plus loin, planqué dans un coin (on ne sait jamais ! Il pourrait y avoir du renaud). À le voir venir à moi, le costume pourri, l'air digne d'un lord anglais, le Chamberlain sur l'avant-bras, le pas désinvolte mais pressé, je rigole comme je ne l'avais pas fait depuis longtemps. Sans s'arrêter, il me croise en me disant doucement : « Gaffe, derjo ! » Je le laisse prendre du champ ; personne ne lui file le train. Après avoir traversé l'avenue, il s'arrête sur une petite place, aux pieds d'une fontaine en veilleuse. Plus je m'approche de lui, plus il se marre ; plus il le fait, plus je me bidonne. Quand je suis à ses côtés, ceux qui nous entourent ne peuvent s'empêcher de rire avec nous tant nous nous tenons les côtes.

— Tiens, voilà ton affure, sept cents zlotys, c'est du gros pognon pour des cloches. J'ai l'impression de les donner à un mort, me dit-il, tes potes étaient persuadés que les deux Russes du camion t'avaient buté ! Ils vont en faire une gueule quand ils te verront !

En deux coups les gros, je lui raconte mon histoire.

— Fais gaffe à ces mecs, ils sont partout et ils sont aussi vicelards que nous, ces moujiks ; en plus, ils tirent facile.

— T'en fais pas, ils ne me feront pas marron une deuxième fois !

— J'ai rancard avec Max à cinq heures à la brasserie que tu vois là-bas au coin, m'affranchit-il.

— J'y serai !... Mais que fais-tu maintenant ?

— J'ai envie de marcher et de fouiner !

— Moi aussi !

— D'ac... Chacun de son côté. À tout à l'heure !

Nous ne sommes pas des gars à nous pleurer dans le gilet. Sans discourir, nous savons que, si l'un de nous est dans la merde, l'autre fera le maxi pour l'en sortir. Qu'il fait bon vivre ! Jusqu'à présent, j'étais bourré de mauvais souvenirs. Les jours passent et je demeure. Petit à petit les bons s'emmagasinent dans ma gibecière. Si ça continue, je deviendrai comme tout le monde, avec ma part de noir et de sublime.

Il y a partout des camions et même quelques tanks. Dès qu'un Russe apparaît, dix civils l'entourent. Les uns et les autres n'ont qu'une même obsession : commerce. Les soldats russes, qui viennent du fin fond de la Sibérie ou des frontières de la Mongolie, sont friands de ce qu'ils n'ont jamais vu. Lorsqu'ils découvrent une horloge ou une pendule, ils se groupent à quatre pour l'acquérir, persuadés qu'ils pourront en faire quatre montres. Je m'approche d'un groupe compact. Deux Russes semblent perdus au milieu de l'étroite arène que forment une dizaine de vautours affamés. Les deux poucets rouges ouvrent des yeux étonnés devant ce que les autres leur proposent : montres-bracelets, appareils photos, lames de rasoir, pierres à briquet. Le plus jeune des deux désire une montre, mais, comme il n'a pas d'argent liquide, il sort de la poche de sa vareuse une poignée de bagues. Je pense à mon trésor ! Une à une elles voyagent dans des mains qui pourraient être celles de bijoutiers de la rue de la Paix. Dans le lot, j'en remarque une ornée d'un rubis, la pierre préférée de Rosa.

— *Skolké ?* (combien ?)

— Mille zlotys.

— *Niet*, six cents !

— *Niet*, sept cents, me concède-t-il.

— *Dawaï !* (Donne !)

Et je lui tends la part de mon turbin.

Déjà cinq heures ! Ce que le temps passe quand on est heureux ! Maintenant j'ai rendez-vous avec mes potes !

Si le commandant du camp pouvait les voir comme je les vois, sûr qu'il tomberait raide. Personne, dans cette immense salle de brasserie, aussi vaste que celle du café *le Globe* où j'ai tant joué à d'interminables parties de billard, ne pourrait se douter que la dizaine de consommateurs assis à la grande table sont encore des nouveau-nés.

— Tu parles d'un mouron ! me dit Max. J'étais sûr qu'ils t'avaient enterré bien profond au fond d'un bois.

— Eh bien non ! Me voilà.

— T'as un endroit pour dormir ?

— Non, pas encore !

— Si tu veux, viens dans notre chambre, nous dormons dans une grande pièce chez des particuliers. Y'a de la place.

— D'accord !

Dix fois je recommence l'histoire du camion, dix fois on me pose une nouvelle question. Mais ce qui les travaille tous, c'est de savoir si j'ai réussi à sauver au moins un sac.

— Rien, dis-je. Absolument que dalle ! Mais bien content d'avoir sauvé ma peau !

La nuit est tombée depuis longtemps. Il faut partir, car, comme le

dit Max, « la dame nous prépare la soupe du soir ». Avec lui il y a Albert et le « sans nom », lequel a retrouvé dans cette ville lointaine son frère Simon, et Bob. Cette grande saucisse de Bob, déporté par le même convoi que le mien, est d'origine hongroise. Pendant trois ans, ce mec nous a cassé les... à nous répéter qu'à Paris il était le plus beau, le plus riche, que sa femme était la plus belle, etc. Tout ce dont je suis sûr, moi, c'est qu'il a la plus belle bouche édentée et qu'il aurait pu faire une très belle flambée. Je ne sais pas pourquoi, mais tous les deux nous ne sympathisons guère.

Avant de quitter la brasserie, je me rends au petit coin. Devant l'urinoir, que faire d'autre que de fixer le mur gris avec sa multitude de graffiti ? L'un d'eux, surtout, me fait sourire : « Jojo de la Bastille pisse chaque jour dans la même tasse ! » Si c'était mon pote d'enfance ?... À l'aide de mon canif, j'inscris : « Momo de Saint-Paul le fera demain à cinq heures ! »

Les gens qui nous hébergent sont consternés qu'aucun de nous ne pratique. Eux, ils sont terriblement frimes(7). Ils ont deux garçons et une fille. Celle-ci, quinze ans, mignonne, couche dans un coin de notre grande pièce, peut-être pour surveiller les quelques bouts de bois qui servent de mobilier à ses parents. La pièce, tel un dortoir, est depuis longtemps plongée dans le sommeil, quand, tout à coup, je suis réveillé par des plaintes mignardes. Une lune pâle éclaire timidement le coin de repos de la petite, assez cependant pour que je distingue ce grand con de Bob cherchant à se faire la même. Une de ses grosses pattes de King Kong recouvre la bouche de l'enfant, tandis que, de l'autre, il lui écarte les jambes. Sa belle salle à manger, vide de tabourets saisis par l'huissier, est tout près du joli minois de la gamine. Je me lève, m'approche de lui sans bruit, me place de biais et lui balance mon talon dans la poire. C'est étrange, mais, depuis cette nuit, nous ne nous sommes plus jamais adressé la parole !...

*

* *

Je me lève avec le soleil. Chic, propre, net, je pars en quête d'un moyen de quitter cette ville. Dans une rue calme, sur une porte massive, plus belle que les autres, brille une plaque dorée, portant le mot BATH. Combien de fois dans des films ricains l'ai-je vu ce mot, inscrit sur une vitre, lorsque les gangsters, la serviette aux hanches, planqués dans un bain de vapeur, y tenaient leur conférence.

Je sonne, un type ouvre. Il m'attaque en anglais. Toutes les répliques sous-titrées que je garde en mémoire des films que j'ai vus en v.o. me reviennent à l'esprit pour me permettre d'esquiver sa ruade. Cette maison de bains est réservée aux Anglais et aux Américains, mais les officiers russes peuvent également en profiter.

Histoire de l'attendrir, je lui projette mon film de la série B. Le gars me laisse entrer.

Il est tôt, je me retrouve seul dans le bain de vapeur. Là, je ne peux m'empêcher d'évoquer tous ceux qui sont entrés dans une salle presque identique à la mienne et qui ont suffoqué sous l'effet de la vapeur mortelle. Moi, ce que je veux tuer, sous la vapeur bienfaisante, c'est le mal qui réside encore en moi, puis, sous le jet d'eau froide, balayer à jamais la merde qui bouchait jusque-là les pores de ma peau. Ensuite, dans la piscine, c'est l'extase, la même que j'ai connue jadis dans celles de Ledru-Rollin ou de Pontoise, si bien que c'est un homme nouveau qui regagne sa cabine. Une belle chemise remplace celle que je gardais du camp. Un slip, un maillot de corps, une paire de chaussettes neuves me débarrassent de ceux des ombres pendantes. Du cirage et une brosse enlèvent pour toujours ce qui restait de la terre tenace d'Auschwitz. (Mais je n'ose pas nettoyer mon costume, sur lequel la poussière de mon père s'est posée.) Tout a été lavé, changé, excepté mon cerveau !

Le type est d'une gentillesse déconcertante, il m'a aussi préparé un casse-croûte à la cuisine. En fumant une cigarette, il m'avise que le *Joint* américain a formé un train. Ce train, dont la destination est Budapest, est gratuit ; n'importe qui a le droit d'y monter. Les portes se suivent mais ne se ressemblent pas !

Il me faut au plus vite rejoindre mes amis pour leur annoncer la bonne nouvelle. Mais, d'abord, allons à notre rendez-vous avec Jojo de la Bastille qui, ponctuel, fait les cent pas devant la brasserie.

— Jojo !

— Maurice ! Tu parles d'un rancart sévère !

Plus tard, devant un verre, nous nous racontons brièvement notre misérable existence, et l'on attaque le gros morceau, le retour. Je l'affranchis au sujet du train, mais il me répond qu'il a tout son temps. Il a levé une belle Polonaise, avec laquelle il file le parfait amour. Sacré Jojo, comme au Balajo, il se quimpe facile.

— Alors, au revoir ! À bientôt chez Galidie.

Je n'apprends rien à mes copains ; ils sont déjà au parfum. Par contre, ils m'annoncent que, dans cinq jours, tous les déportés qui séjournent à Cracovie seront conduits par les Russes à Odessa et de là rapatriés dans leur pays. J'y pense toute la nuit. Que dois-je faire ? La seule chose qui me déciderait à me laisser une fois de plus embarquer dans un convoi est que je pourrais peut-être me promener dans les villes de mes parents. Mais qui sait ? Ces Russes sont capables de me mettre en quarantaine jusqu'au moment du départ pour la France. Encore une fois, toujours aussi têtu, je préfère choisir moi-même ma route.

Le lendemain je pose à Max la question de confiance. Encore

indécis, il me promet une réponse pour le soir. Je ne lui demande qu'une chose : je ne veux pas de Bob pour compagnon de route.

III

LE TRAIN DES CARPATES

Le train est interminable. La plupart des wagons à bestiaux sont déjà occupés par une pauvre population, impatiente de regagner le pays d'où l'a chassée l'envahisseur teuton. On comprend alors que les occupants, assis jambes pendantes hors du wagon, soient décidés à en défendre coûte que coûte l'accès à ceux qui violeraient ce qu'ils considèrent à présent être leur propriété privée. Un jour grisâtre éclaire la scène. Les visages sévères des nouveaux propriétaires aux tristes guenilles donnent à ce train, qui devrait être celui de la joie, l'aspect lugubre de ceux qui entraînent en gare d'Auschwitz.

Alors, Simon et le « sans nom » ne tardent pas à se dégonfler ; ils préfèrent nous quitter et prendre un autre dur. Tandis que nous nous serrons la main, une femme s'arrête devant nous.

— Je vous ai entendus discuter en français, dit-elle, je présume que vous l'êtes !

— Oui, madame, répondons-nous en chœur.

— Désirez-vous voyager dans ce train ?

— Oui ! Mais !...

— Je vous comprends. Si vous le voulez, vous partagerez mon wagon privé. Je suis la responsable de ce convoi !

Nous nous présentons à elle.

— Appelez-moi Madame la Comtesse, renchérit-elle.

— Bien, Madame...

La femme, pardon, Madame la Comtesse, est toute petite, mince et brune. Elle a une poitrine généreuse et un chignon volumineux ramené sur le sommet du crâne. Son visage est fardé comme ceux des poupées. Malgré le camouflage, elle accuse, facile, une quarantaine d'années. Sa robe, qui s'arrête aux chevilles, a dû être blanche et tissée d'or. Ainsi vêtue, on dirait une Madame de... se rendant à une soirée de bienfaisance. Quand elle parle de son wagon privé, on imagine celui-ci pareil à ceux des films d'avant-guerre, avec boiseries, somptueux divans et bouteille de champ ! En fait, c'est dans un wagon à bestiaux qu'elle nous prie de monter. Un géant moustachu, roux, superbement botté de cuir fauve, vêtu, comme s'il partait affronter la Sibérie, d'une épaisse veste de mouton et coiffé d'une chapka d'astrakan, nous accueille avec étonnement. Tarass Boulba, ou plutôt Berkowitz, nous demande en yiddish ce que nous venons foutre dans son isba. La comtesse aidée par Simon apparaît à son tour.

— Laisse-les, c'est moi qui leur ai dit de monter !

— Que peuvent-ils donner pour le voyage ? demande-t-il en toisant Max.

La phrase de mon ami du bain de vapeur me revient à la mémoire : ce train est gratuit ! Max, qui le sait, dit en lui tendant la main.

— Tiens, je t'en offre cinq !

— Cinq quoi ?

— Cinq doigts, répond Max.

En un clin d'œil, le visage de Berkowitz reproduit les couleurs de l'arc-en-ciel.

— Laisse-les tranquilles, ils sont mes invités, lance la comtesse en polonais.

Silencieux, la tête basse, Berkowitz quitte son hôtel particulier envahi. Sans publicité, sans aucune annonce radiophonique, simplement de bouche à oreille, ils sont venus aussi nombreux que les partisans de Pancho Villa qui se ruaient, des quatre points cardinaux, à l'assaut du train gouvernemental ; et il en arrive d'autres. La comtesse, qui doit les redouter, nous demande de faire coulisser les portes du wagon. Auparavant, pour ne pas manquer un si rare spectacle, je saute à terre. En quelques minutes, une nuée de voyageurs sans billets a bouché les derniers vides du convoi. Malgré leur pauvre costume, tous, sans exception, possèdent de volumineux bagages. Un indescriptible bourdonnement aux mille dialectes s'est élevé. Certains, tels des Sioux, attaquent les remparts des occupants, qui essaient de les repousser à coups de pied. Des grappes de combattants dégringolent des wagons et poursuivent leur corps à corps sur le quai. Profitant du tumulte, d'autres s'incrument dans les places démunies de défenseurs. Les moins téméraires installent des couvertures pliées sur les tampons. Des enfants attendent de connaître l'issue du combat, pour savoir dans quel wagon ils monteront. Ce train est gratuit, mais les places sont chères.

Big House Berkowitz sépare les derniers révoltés. Satisfaits ou non, ils doivent monter dans le wagon qu'il leur indique. Le calme une fois rétabli, il discute avec chacun des voyageurs. À certains moments, sa main s'enfonce dans la poche de sa veste, à d'autres, il se plie légèrement et ses doigts touchent le haut de ses bottes. En contrôleur consciencieux il passe en revue tous les wagons. Lorsqu'il regagne le nôtre, il montre quelques difficultés à plier les jambes pour y monter.

La sœur jumelle de la locomotive qui remorquait mon passé s'accroche à nous. Comme la plupart de ceux qui accomplissent de longs trajets, ce train partira en pleine nuit. Lorsqu'il s'ébranle, une angoisse m'étreint. Mais elle ne ressemble pas à celles que je garde du camp. Elle a un goût de bonheur : c'est le retour qui commence. Certes, de ce train que j'ai choisi je ne connais pas la route. Pourtant je sais que chaque pouce de terrain sur lequel il roulera va me mûrir.

Les paysages traversés se superposeront aux sombres clichés d'autrefois. Lorsque j'achèverai mon voyage, chaque souvenir sera une pièce de monnaie : face pour le laid, pile pour le beau. Quand le mauvais resurgira, je n'aurai qu'à retourner la pièce.

*

* *

Plus le train s'enfonce vers l'est, plus la nuit se rafraîchit. Heureusement que la comtesse nous a donné des couvertures. Dans le wagon tout dort... Non, car du coin de Berkowitz vient de surgir le bruit sec et clair d'une pièce qui roule. Maintenant, il doit essayer, avec sa grosse pogne, de retrouver dans le noir ce qu'il a perdu. Sans succès, car bientôt il allume une bougie. À la lumière de la flamme, brille une pièce d'or, sur laquelle il pose sa patte. Satisfait, il s'apprête à souffler la flamme, quand il se ravise. Il déploie son long bras, au bout duquel scintille la bougie, et scrute le wagon. Je ferme les yeux. Au bout d'un moment j'en entrouvre un : Berkowitz, qui a retiré ses bottes, est figé dans la contemplation des piles de pièces d'or posées entre ses jambes. Par moments, sa tête se tourne vers l'endroit où nous reposons. Il veut s'assurer qu'aucun de nous ne connaîtra son secret. Je l'avais deviné : c'est une hyène qui cherche un autre endroit que ses bottes où planquer son magot. En effet, sous le pantalon il se fixe une corde sur chaque jambe, près des genoux, confectionne plusieurs paquets de pièces enroulés dans des chiffons, les ficelle solidement et les attache à chacune des cordes, remet ses bottes et souffle la flamme. Si j'avais opéré de cette façon, j'aurais sûrement sauvé mes brillants du désastre.

Avec le jour naissant, nous entrons en gare de Lwov. Très peu de voyageurs descendent, mais beaucoup d'autres montent. Pas fainéant, Bottes d'or part les rançonner. La comtesse répare devant une glace les malheurs qui se sont abattus pendant la nuit sur son visage. Quant à moi, je me dégourdis les jambes sur le quai. Malgré le froid matinal, je me sens le plus heureux des hommes. Puis le train repart et, dans une large courbe, s'engage vers la droite. Le plus dur reste à faire, nous dit Bottes d'or : maintenant nous allons traverser les Carpates, le voyage durera dix jours.

Un homme marchant normalement pourrait suivre sans peine l'allure poussive du train, et sa lente progression me permet de fixer pour l'éternité les images qui défilent à chaque tour de roue, jusqu'à la rosée qui goutte des feuilles déjà vertes des régions boisées que nous traversons au pas et où, en maints endroits, la neige est encore épaisse. Chaque midi, depuis trois jours, le soleil pendant deux heures monte en marche et voyage en notre compagnie. Passé cette permission, il nous quitte pour d'autres rendez-vous ; alors le reste de

la journée redevient froidement interminable. Pour quelques rares entractes, les fumées de lointaines cheminées nous annoncent que le train va longer de tristes hameaux aux misérables maisons, et que des enfants, ayant entendu de loin son souffle fatigué, attendront pieds nus son passage. Habillés d'une pauvre culotte courte et d'une chemise en lambeaux, ils accompagnent notre convoi de leurs petites jambes violacées, et finissent par courir pour ne pas le perdre. Leurs yeux magiques, grands ouverts, presque rieurs, au milieu de leurs joues rougies par le froid, supplient les riches touristes que nous devons être. À mesure que les wagons défilent, ils s'assombrissent et leurs bras se tendent avec plus d'énergie. Émus par ces mioches des Carpates, certains leur lancent des boules de pain. Moi je n'ai rien, malheureusement. Mais si j'avais le bonheur de posséder encore les diams, je les distribuerai à ces va-nu-pieds.

Pour combattre le froid et l'ennui, comme le faisait Cheeta de branche en branche dans sa jungle hollywoodienne, je me promène de wagon en wagon. Je vais à la recherche de visages agréables auxquels il fait bon sourire. Chaque wagon où je pénètre est une ville au climat particulier. Celui dans lequel je m'attarde le plus volontiers est occupé par une vingtaine d'hommes accompagnés de femmes et d'enfants. C'est une étrange cité, totalement différente des autres. Une espèce de malaise, toujours sur le point d'éclater, semble y régner. Je ne demande qu'à parler à ces êtres silencieux, persuadé qu'ils m'apprendraient énormément. Alors, patiemment, j'attends ! Ils ont tous de graves visages énergiques, et leurs regards, indifférents aux paysages qui défilent, semblent perdus dans un rêve constant. En plus, ces vingt Rigoulots ont des épaules plus larges que celles de mon inoubliable Jacob du block 11, et leur poitrine est aussi épaisse qu'un tronc de séquoia. Une extraordinaire puissance émane de ces impassibles forces de la nature.

Avec de la patience, j'ai enfin établi le contact, et les jours sont devenus trop courts. Alors qu'ils ont droit à tous les honneurs, ces géants ont préféré, tels de vulgaires mendiants, partir défricher le pays de leurs ancêtres. Deux d'entre eux, qui n'ont pu se procurer des vêtements civils, veulent me prouver la véracité de leurs dires. Ouvrant leur manteau, ils me dévoilent leur bel uniforme. Ce sont des officiers de la grande et invincible Armée rouge, fuyant l'invulnérable patrie antisémite. En leur parlant, je revois avec nostalgie les visages décidés des Tchapaïev d'Auschwitz. Comme eux ils forment un clan ; ils ont dans le regard la même flamme, celle du combat. Moi qui ne connaissais même pas l'existence de cette terre, voici que des déserteurs d'un pays arriéré m'en racontent la belle histoire. Envoûté, j'écoute ces voix étrangères qui me parlent d'une vieille promesse. Jadis, le curé de la paroisse Saint-Gervais s'escrimait, à grand renfort

de patience, à m'en imposer une presque pareille.

Pendant des heures, des jours, oubliant mes amis, le wagon privé, j'habite un pays que je découvre et que je n'aurais pas dû quitter. Si j'avais déjà serré sur mon cœur la poitrine de Rosa, si mes bras avaient tenu le seul être qu'ils espèrent depuis trois ans, je suivrais dès maintenant ceux qui ont tout abandonné, qui repartent à zéro, qui sans le savoir vont vivre une exceptionnelle vie.

Se souviennent-ils aujourd'hui, ces bâtisseurs d'Israël, de l'étrange visiteur qui, comme eux, au cours de ce long voyage à travers les Carpates, s'en allait vers son rêve ? Souvent, lorsque je pense à ces pionniers, je comprends la fierté de leurs fils. De tels pères ne pouvaient créer que du grand.

*
* *

Une nouvelle nuit, fraîche et interminable, commence. Après avoir dîné d'un bout de pain, nous essayons, malgré la voix de la comtesse, de trouver le sommeil. Infatigable, elle continue à nous raconter l'histoire de sa vie fastueuse. De temps à autre, Bottes d'or, dérangé dans le calcul de ses richesses, pousse un grognement. Cette petite femme de haut rang cherche à nous en mettre plein la vue, mais il y a belle lurette que je ne l'entends plus, tant je me parle.

Les conversations avec les géants de l'autre wagon me reviennent en mémoire. Avant de les quitter, j'ai essayé de les épater en leur vantant les charmes du magnifique pays qui est le mien, cependant c'est à celui qu'ils vont connaître que je rêve, bercé par les trépidations du train. Eux, partent confiants vers le soleil qu'ils sont sûrs de retrouver. Moi, dans ce misérable wagon à bestiaux, je pense à la place qu'il faudra que je conquière sous l'unique soleil qui brille pour tout le monde. Pourtant, si mon pote continue à être aussi chouette qu'il l'a été, je n'ai qu'à m'en remettre à lui : épaulé par un tel mec, j'arriverai à m'en faire une, si petite soit-elle, sans bousculer personne.

Suis-je devenu, une fois libre, un être si fragile ? Le froid de cette nuit des Carpates, loin d'être aussi féroce que celui qui habitait Auschwitz, m'empêche de dormir. La tête sous la couvrante, je suis obligé de me commander de beaux souvenirs pour pouvoir le supporter. Ce tortillard qui me ramène vivant roule aussi lentement que celui que nous prenions, Hélène et moi, à la Bastille, dès les premiers jours ensoleillés, vers la fin d'avril. Nous allions au bout du monde, jusqu'à Nogent, danser chez Convert. Nous revenions lentement en longeant la berge. Les dimanches étaient beaux, lorsque nous nous promenions, main dans la main, au bord de l'eau. La saison aujourd'hui est la même ; mais le monde que je traverse, si beau qu'il soit, est loin d'être aussi doux que les bords de Marne...

Jaloux, le train s'est immobilisé pendant mon escapade du côté de Nogent. Avidé de découvertes, je saute du wagon. Tout en me donnant de grandes claques sur les épaules, je me dirige vers la tête du convoi. Lasse, la majestueuse locomotive s'abreuve à un haut robinet : ses deux chauffeurs, désireux de la contenter, veillent au débit de sa boisson.

— *Tibia rholodno ?* (tu as froid ?) me demande l'un d'eux.

— *Da !* (Oui !).

— Alors, monte sur la passerelle et colle-toi à son flanc.

Debout, mon corps épouse les tièdes formes de la machine ; ma joue, caressant la douce plaque d'acier, retrouve la chaleur du ventre de Sonia. C'est si bon que je m'abandonne... Un blizzard déchaîné m'enfoncé des milliers de clous glacés dans le dos. Le tonnerre qui gronde dans les entrailles du monstre meurtrit mes oreilles. Je me suis assoupi, et aussitôt le cauchemar a surgi. La porte de la salle 10 s'est ouverte sur le trou sans fond qui m'a tant obsédé. Je suis paralysé, au bord de la chute vertigineuse dans les enfers, tandis qu'autour de moi le tonnerre s'amplifie. Que se passe-t-il ?... En aveugle, ma main rencontre le froid métal du garde-fou. J'ouvre les yeux et découvre le faisceau de lumière qui, partant du front de la machine, éclaire la voie qu'elle avale. Un vent violent fouette mon visage. À une folle allure, viennent à moi les traverses des rails, illuminées par le projecteur : on dirait des lingots d'argent jaillissant de l'obscurité pour se perdre sous le ventre du monstre. Au promenoir, en séance de nuit, sans lunettes spéciales, j'assiste à la projection d'un film en relief.

Contents d'eux, les deux chauffeurs rigolent comme des bossus. Pour une blague, c'en est une bonne ! Moi, j'ai envie de leur ouvrir la tête avec la pelle de chauffe à portée de ma main, mais ils se marrent tellement que je finis par rire aussi. Le train s'arrêtera dans une heure, me crie l'un d'eux, et il me propose de venir au chaud près de la gueule de la chaudière.

J'accepte, la mort dans l'âme à cause de mon costard qui va prendre un sacré coup de sale, mais du moins c'est à l'abri du vent que je peux contempler la naissance du jour. À part les chauffeurs qui font leur boulot, mes amis et tous les autres voyageurs du train doivent roupiller. Alors pourquoi est-ce que je veille encore, assailli par toute sorte de questions ? Qu'ai-je donc à tant me parler, à me rappeler tant de choses ? C'est terminé, j'en suis sorti ! Mais je garde en moi l'instinct féroce de la bête, dont une terrible maladie a redoublé la rage de vivre. La bête qui, pour n'effrayer personne, elle comprise, s'est habillée d'un étrange costume qui lui prête apparence humaine.

Aussi matinal que le jour où je quittai Drancy pour mon premier grand voyage, un beau soleil illumine cette triste petite gare perdue

sur les hauteurs. Son quai de terre battue, tout défoncé, paraît si misérable que la belle locomotive refuse presque de s'y reposer. Quelques voyageurs au visage inconnu nous quittent à jamais, pour aussitôt se perdre dans des sentiers touffus. Un seul monte dans ce train providentiel et c'est une femme. En gagnant mon wagon, je l'aperçois de dos : le galbe de ses jambes est parfait.

Ainsi prend fin la longue course du train à travers les Carpates. Aujourd'hui, 28 avril, lorsqu'il quittera cette gare dont je ne connaîtrai jamais le nom, il descendra vers la vallée pour m'emporter vers la Roumanie. Auschwitz est maintenant très loin, jamais je ne retournerai à pied vers lui. C'est fini ! Le mal restera enfoui derrière ces montagnes. Les rayons du soleil qui pénètrent par les portes franchement ouvertes de mon wagon me rappellent ceux qui traversaient les vitres hermétiquement closes d'un autre wagon. Ces mêmes rayons réchauffent aujourd'hui le cœur d'un même qui s'en va à la recherche de la vie.

Si heureux que c'en est un péché, je m'endors.

*
* *

On dirait que, pendant mon sommeil, un miracle s'est produit. Le voyageur frileux et sans bagages est mort, un homme est né, les poches bourrées de rêves. Émerveillé par les teintes nouvelles de la campagne qu'il découvre, il fredonne sur le rythme des roues la chanson de la marche du temps.

En allant revoir ceux avec lesquels j'ai passé les journées précédentes, je retrouve la jeune femme qui est montée hier. Elle est assise sur sa valise, près de la porte. Je lui dis bonjour en polonais : aucune réponse ; en russe ; pareil ; en français : encore pareil. En allemand, elle me fixe de ses magnifiques yeux verts, mais ne répond toujours pas. Elle paraît avoir trente ans au plus. La lumière éclaire le côté gauche de son visage, l'autre partie, durcie par l'ombre, semble appartenir à une personne différente. Le vent s'amuse à caresser ses cheveux roux.

— Français, lui dis-je, l'index dirigé contre ma poitrine.

— English ! dit-elle en faisant le même geste.

Le soleil envahit le wagon, réunissant en un sourire les deux parties dissemblables du visage.

J'attaque tout doux. Je cherche des mots que j'ajoute à d'autres, en phrases passe-partout. Elle m'apprend qu'elle est professeur d'anglais à Oradia-Maré, une ville frontière entre la Hongrie et la Roumanie, et que le train s'y arrêtera.

J'ai oublié ceux que je désirais voir, les paysages qui défilent ne m'intéressent plus, je lui pose un tas de questions, elle m'en pose

d'autres, et nous finissons par chantonner en duo des mélodies de films dont elle se souvient, les mêmes que je gardais en mémoire.

À midi, en partageant des biscuits qu'elle a sortis de sa valise, elle me demande si je m'arrêterai dans sa ville. Je lui réponds que tout dépendra de la durée de l'arrêt. Et puis, même si je le faisais, où irais-je ? Elle griffonne son adresse sur une feuille qu'elle me tend. Plus près l'un de l'autre, nous nous sourions, tandis que le train s'achemine vers la prochaine gare.

Le Pacific-Express ralentit. Je me penche au-dehors pour en connaître la raison. C'est curieux, les personnes bien alignées que je distingue au loin portent toutes le même costume.

— Est-ce Oradia-Maré ?

— Sûrement, répond Carole.

— Quelle heure est-il ?

— *Half past one !*

Le train s'arrête, j'embrasse Carole et saute du wagon pour rejoindre mes potes.

Une cinquantaine de soldats russes, en armes, forment un paravent. Ils empêchent les voyageurs de s'approcher des wagons.

— *Stoy !* (Bouge pas !) me dit l'un d'eux en me braquant son F.M. contre la poitrine.

À ce contact glacé, je revois d'autres soldats en armes sur un autre quai. C'est pas vrai ! Ça continue, toujours des flingues ! Je finirai par croire que je suis l'ennemi public n° 1. En le fixant dans les yeux, je lui dis que je rejoignais mes camarades français. Son arme se détache de mon corps.

— Marche ! me dit-il en se plaçant derrière moi.

Un officier et six soldats attendent que les occupants du wagon privé posent les pieds sur le quai. Je demande au gradé si je peux monter prendre mes bagages.

— Berkowitz est-il dans ce wagon ? me demande-t-il.

— Oui.

— Monte et dis-lui de descendre.

Dans le wagon, Bottes d'or est pâle comme la mort ; la comtesse, nerveuse, cherche à assembler ses nombreuses valises.

— *Scorii !* (Vite !) gueule l'officier.

Max saute le premier, Albert le suit. Alors la comtesse ouvre fébrilement son sac à main, tend une épaisse liasse de billets à Simon, et une deuxième à moi.

— Tenez, mes enfants, mettez ça dans vos poches, je vous les reprendrai plus tard.

Simon aide la comtesse à descendre. Aussitôt sur le quai, deux soldats se placent à ses côtés.

— Berkowitz !

L'officier s'impatiente. Bottes d'or, qui n'a prononcé aucune parole, baisse la tête comme un enfant battu et, non sans efforts, descend du wagon. L'officier fait signe à un soldat, qui s'approche de lui et, de son arme, le pousse vers la comtesse. D'ordinaire si haute, sa stature a perdu de sa superbe, son dos large est voûté, mais ses jambes restent aussi raides et lourdes. Quant à la mignarde comtesse, elle paraît si effrayée qu'elle en a oublié ses valises. Répondant au signe de l'officier, les deux Russes les emmènent.

— Et vous, là, vous descendez ?

Pourvu qu'il ne remarque pas que je n'ai pas de valise.

— Nationalité ?

— Français !

— Papiers ?

— Les Allemands les ont gardés à notre arrivée à Auschwitz.

Il appelle un soldat.

— Conduis-les à l'hôtel !

Avant de partir, l'officier s'adresse une dernière fois à nous :

— Ne quittez pas la ville. Demain, vérification !

— Et le train ?

— Vous en prendrez un autre !

En suivant le soldat, mes yeux se portent vers le wagon de queue. Je me demande si ses anciens frères d'armes ont été inquiétés.

L'hôtel où l'on nous a conduits est impec. Nous avons deux grandes chambres communicantes à deux lits. Il y a même une salle de bains à l'étage.

Assis sur deux lits jumeaux, Simon et moi déballons les liasses de la comtesse. Que des roubles ! Max nous dit que les billets dont la somme figure en rouge valent dix fois leur valeur.

— Qu'est-ce qu'on fait ? On les lui rend, ou on les remet aux Russes ?

— Les Russes nous poseront des questions à n'en plus finir.

— De toute façon, nous sommes fauchés. Alors, gardons les billets numérotés en rouge et rendons-lui les autres.

On cogne à la porte. Simon va ouvrir, c'est la comtesse.

— Bonjour, mes enfants, je viens chercher ce que je vous ai remis.

Ensemble, Simon et moi, nous plongeons la main dans la fouille et nous lui remettons les deux liasses. Satisfaite, elle nous quitte. Puis, cinq minutes plus tard, la voilà qui rouvre la porte sans s'annoncer. Son sourire dissimule mal son mécontentement.

— Vous êtes sûrs qu'il n'y en avait pas plus ?

— Oui, Madame la Comtesse !

Sans un mot, elle nous quitte pour toujours.

— Bon, on va faire un tour en ville, dit un copain.

— Allez-y, moi j'ai rancart ! À plus tard.

Carole habite à cinq minutes, au premier étage d'un immeuble qui n'est pas mal du tout. Discrètement, je cogne à la lourde, elle ouvre. Elle est vêtue d'un peignoir, sûr qu'elle sort du bain !

— *Come back in one hour*, me dit-elle en m'offrant son plus beau sourire.

Combien de fois ai-je vu cette scène dans les films.

— Entendu, baby. À tout à l'heure.

Il est cinq heures ; jusqu'à six j'ai largement le temps de connaître une partie de la ville.

Le soleil a perdu de sa force, mais les rues gardent encore la douceur de ses chauds rayons. À mesure que j'avance, je ne cesse de m'émerveiller : toutes sont bordées de petits arbres en fleurs. Jamais je n'en ai vu autant et avec d'aussi belles couleurs. Jamais je n'ai respiré de tels parfums subtils. Même les oiseaux, que je n'ai pas revus depuis mon départ de Paris, paraissent ivres. Ils sont si heureux que leurs chants et leurs cris me réveillent de ma nuit. Rosa, quelle fête, quelle féerie ! Avec ton mois de mai fleuri au-dessus de ma tête, j'ai découvert la ville des horizons nouveaux, ma « Shangri-La ». Rosa ! Rosa ! Je ne sais pas encore comment je m'y prendrai, mais tu partageras d'ici peu ma joie de vivre.

Je suis si bien, que j'en ai oublié Carole. Le soir est tombé sans que je m'en aperçoive et je dois me hâter vers mon rendez-vous.

Une femme fraîche et jolie m'ouvre cette fois la porte. L'appartement, briqué, sent un peu le renfermé. Devant la fenêtre ouverte, une petite table est dressée pour le souper. En son milieu, un vase avec un bouquet de fleurs, me rappelle, trop tard, hélas, que j'aurais dû faire un cadeau. Quelle cloche je suis ! Et quelle chic fille ! Quel mal elle a dû se donner pour préparer cette soirée. La nuit est tiède, le ciel est lumineux comme un soir de gala.

À dix heures, je décide de regagner l'hôtel, malgré les conseils de Carole.

— Des patrouilles russes, dit-elle, sillonnent la ville, et tu ne possèdes aucun papier. Tu risques des embêtements.

— Impossible, que je répons. Demain je passe à la question, et je ne sais pas à quelle heure on viendra me chercher.

Après avoir échangé un dernier *good night kiss*, je la quitte.

Dehors, la nuit est totale. J'ai quelque difficulté à retrouver mon chemin, d'autant plus que je marche sous les arbres afin de garder longtemps en moi le parfum de ce soir. Et puis, tout à coup, une ombre jaillit d'un arbre et se colle à moi. Je recule d'un pas, j'ai tellement eu le trac que j'en tremble. Le type, en une langue que je ne comprends pas, me parle. Le ton qu'il emploie me laisse deviner ses intentions. Ne cherchant pas à savoir qui il est, je lui dis en français de

se tirer. Sa main se lève sur moi ; je n'ai pas vu celle-ci, mais seulement une lame qui brillait. Instinctivement, je lui ai chopé le poignet, sans pouvoir empêcher la pointe du couteau de m'atteindre au-dessus de l'œil. Quel pourri ! Vouloir me buter, alors que je viens de me farcir trois piges d'Auschwitz ! Je lui balance un terrible coup de genou dans les parties, le type pousse un cri et baisse la tête, mais je garde toujours son poignet dans les mains. Le sang qui coule de ma blessure m'aveugle, et c'est au jugé que je lui balance un autre coup dans la tête. Un drôle de bruit se fait entendre. Le type part en arrière pour se plaquer contre un arbre, tandis que je fais fissa de retraverser la Manche.

La blessure est superficielle : juste une estafilade à l'arcade sourcilière que Carole soigne en cinq minutes. Pendant qu'elle lave ma chemise ensanglantée, j'attends, assis devant la fenêtre, en fumant une cigarette et en buvant à petites gorgées du vin hongrois. Quand je pense que j'aurais pu y laisser ma peau ! À présent, allongé sans vie sous de belles fleurs, je ne savourerais pas les magnifiques instants que Carole me donne ! Au diable les Russes ! Je reste dans cette île, on verra demain !

Le lendemain, nous y passons chacun notre tour. Dans une grande pièce, meublée d'un bureau et d'un immense classeur, un officier nous interroge en français. Simple formalité. Après quoi, un soldat nous raccompagne à l'hôtel.

— Je vous attends devant la porte, allez chercher vos bagages.

— Quels bagages ?

Il n'insiste pas et nous conduit dans un quartier calme, presque hors de la ville. Sur une large avenue, face à une place, il s'arrête devant une belle maison à deux étages. Il nous tend une clé.

— C'est ici que vous habitez à présent, dit-il.

Puis il nous salue et s'en va.

Max ouvre, personne à l'intérieur. C'est pas vrai ! Nous avons pour nous seuls un hôtel particulier ! Quant à la bouffe, elle est gratuite. Il suffit que nous allions à une adresse que l'officier nous a donnée.

Nous ne tardons pas à nous y rendre. Sur le chemin, dans une rue plus passante que les autres, nous nous trouvons devant un grand immeuble. Un drapeau flotte au-dessus de la porte. Sur celle-ci une plaque de cuivre indique en trois langues, dont le français, qu'il s'agit du siège d'un journal. Une idée me turlupine.

— Commencez sans moi, dis-je. Je vous rejoins !

J'entre dans l'immeuble. Le portier me demande ce que je désire, puis me renseigne aussi clairement que le ferait celui de *Paris-Soir* :

— Premier étage, deuxième porte gauche. Monsieur Samuel. Je ne peux rien faire pour vous ! Il n'y a que le patron qui peut-être...

— Est-il possible que je le lui demande ?

— Un moment, il téléphone ! Vous traversez la grande salle à votre droite, son bureau est en face.

Timidement, je gratte à la porte.

— Entrez !

Un homme souriant, merveilleux de simplicité, m'ouvre les bras. Il parle si bien ma langue que je me crois dans mon pays.

— Asseyons-nous et dites-moi ce qui vous amène. Avez-vous déjeuné ?

— Non, Monsieur !

Il téléphone.

Gauche, hésitant, je lui fais part de mon plus cher désir, tandis qu'un jeune gars nous apporte un plateau aussi varié qu'un menu de restaurant.

Après m'avoir écouté, il me pose des questions comme personne ne l'a encore fait. L'homme, visiblement, s'intéresse à moi.

— Mon garçon, dans une heure nous saurons si cela est possible ou pas.

Après avoir donné une dizaine de coups de fil, il m'offre une cigarette et me dit :

— La réponse ne tardera plus. Nous serons fixés d'ici peu. Si vous n'avez rien d'important à faire ce soir, voulez-vous dîner à la maison ?

Naturellement que je veux, mais je me sens tellement cloche dans mon costard fatigué par tant de voyages, que je lui réponds :

— C'est que je suis pas seul, un camarade m'accompagne.

— Qu'à cela ne tienne ! Venez tous deux.

Pendant qu'il note pour moi l'adresse, le téléphone sonne. Lorsqu'il repose l'appareil, il est plus ému que je ne le suis. Pendant quelques instants, il me fixe. Un sourire plein de bonté illumine son visage, ses doigts maltraitent un crayon qu'il me tend.

— Vous serez le premier de cette ville à le faire ! À condition que votre télégramme soit le plus bref possible, il parviendra par voie diplomatique à votre mère.

Je ne trouve rien de plus bref que le mot vie. Et rien de plus important que de revenir à elle.

— Voilà mon texte : EN VIE – REVIENS.

IV

VOYAGEUR SANS BAGAGES

Nos merveilleux hôtes ont trois enfants : un garçon et deux filles, dont l'aînée a dix-neuf ans. Elle s'appelle Eva, et elle est ravissante. Deux hommes ont également été invités à cette soirée. Tout le monde parle remarquablement le français, ainsi que, je m'en rendrai compte plus tard, tous ceux que je rencontrerai dans ma traversée de l'Europe centrale. Les deux hommes désirent savoir si nous avons connu de leurs amis déportés à Auschwitz. Ils nous citent un nombre impressionnant de noms. Comment leur dire que, là-bas, les noms ne comptaient pas, que seuls les numéros avaient une valeur ?

Le festin achevé, nous gagnons le salon où la conversation s'oriente vers la politique. Comme je n'y entrave rien, je laisse Max discourir seul.

— Maurice, emmenez Eva faire un tour dans le jardin, me dit son père.

Je ne me fais pas prier.

Nos épaules, proches l'une de l'autre, à chaque pas se caressent. Puis nos mains se réunissent. Lorsque ses doigts répondent au jeu des miens, un bonheur m'envahit, pareil à celui que j'avais éprouvé quand, pour la première fois, Hélène me donna sa main.

Nous marchons (c'est tout !) dans ce jardin irréel, aussi grand que celui des Plantes. Une paix inexplicable mêlée d'un incroyable bien-être me grise. Mon Dieu ! Que je suis bien !

— Allons, rentrons, ils doivent sûrement nous attendre, me dit Eva.

Les deux autres enfants ont disparu du salon. Eva demande à son père la permission de se retirer. Pendant que le père l'accompagne jusqu'à l'escalier, nous pensons, Max et moi, qu'il est temps de prendre congé. Les trois hommes nous reconduisent jusqu'à la porte. Nous avons parcouru quelques mètres quand le père me rappelle.

— Maurice ! Voulez-vous passer après-demain au bureau ?

— Entendu, Monsieur ! Bonsoir ! Et encore merci pour cette belle soirée... Fais gaffe aux arbres, Max !

Le surlendemain, je m'en vais voir le patron du journal. Tout en marchant, je ne cesse de me parler.

Pendant mille et une nuits, l'idée de ma mort m'a torturé. Alors, pourquoi ne me répéterais-je pas, aujourd'hui, que la vie est belle ? Quel milliardaire, quel nabab, quel roi savoure la vie comme je le fais à cette heure ? Quel trésor pourrait lui donner le bonheur qui règne

dans mon cœur, et que je voudrais partager avec tous ceux que je croise ? En ce début du mois de mai, jamais le ciel n'a été aussi beau. Il est aussi bleu que les yeux de Rosa qui a dû, à présent, recevoir mon message...

— Asseyons-nous ! dit le patron. Avez-vous faim ?

— Non merci, je suis très bien !

Nous parlons de toutes sortes de choses, mais il revient sans cesse sur mes projets. Puis :

— Que pensez-vous de ma fille Eva ? demande-t-il.

— C'est une jeune fille exquise !

— Et comme épouse ?

— Que son mari serait le plus heureux des hommes !

— Et que comptez-vous faire à présent ?

— Rentrer en France !

— Je comprends. Mais je veux parler de votre situation !

— Aucune idée ! Comment pourrais-je en avoir d'ailleurs ?

Le brave homme me pose encore quelques questions, puis finit par m'annoncer qu'il désirerait s'occuper de mon avenir et me marier à sa fille. J'en reste comme deux ronds de flan, incapable de lui répondre.

— Nous vous attendons demain soir à la maison, me dit-il, et il ajoute : avez-vous besoin d'argent ?

— Non, vraiment, merci ! Vous m'avez déjà tant donné !

Eva est une fille fascinante, et si douce. Sa famille est formidable de bonté. Si j'étais marlou, je dirais oui ! Et je m'arrêteraïs dans cette partie du monde, bien à l'abri, ça serait la sagesse !...

Le premier train pour Budapest sera pour moi.

*

* *

Le voyageur sans bagages est celui qui goûte le mieux un voyage. Je peux abandonner une ville pour une nouvelle ; quitter un pays pour un autre, flâner aussitôt arrivé, mains dans les poches, en n'ayant pas d'autre but que de rencontrer des visages vivants. Quelle importance si je n'ai pas de valise ? Lorsque je serai au terme de mon voyage, je posséderai la plus belle collection d'images que jamais bagage n'aura contenues.

Budapest est si grand que nous ne savons à quelle porte cogner. J'attaque un officier russe en balade sur l'avenue. Son renseignement est clair, net et précis : toutes les personnes déplacées doivent s'adresser au JOINT. Donc, allons-y !...

Tous les miséreux de la terre, les rescapés de l'enfer, toutes les cloches de tous les bas-fonds des villes d'Europe sont rassemblés sur l'immense place. C'est pas vrai ! Je me suis gouré de train, c'est Auschwitz que je retrouve. Comme là-bas, une file interminable de

malheureux attendent la portion de bien-être que leur distribuera la colossale organisation d'aide aux réfugiés. Comme là-bas, chacun cherche à passer avant l'autre, et les mêmes mots orduriers amènent les mêmes lamentables batailles entre frères d'infortune.

Étant les seuls Français de cette mer en furie, nous attendons patiemment notre tour.

La fille qui me jauge de derrière son bureau est belle comme le jour, mais aussi froide qu'un cadavre du *Revier*. La belle enfant ne parle pas le français ; elle me pose aussi gentiment que le faisaient mes derniers employeurs une série de questions en allemand.

Qui suis-je ? Pourquoi ? Comment ? Tout y passe.

Dévoilant un sourire qui ferait pleurer de jalousie Douglas Fairbanks, je lui fais remarquer que l'interrogatoire avait été plus bref avec ceux qui me précédaient. Alors la fille se lève en gueulant et m'accuse d'être un imposteur.

— Vous n'avez pas le type juif, dit-elle, donc vous n'avez pas été déporté pour cette raison.

Je lui montre mon numéro sur l'avant-bras, mais cela ne prouve rien.

« Il y en a des centaines qui attendent dehors avec un numéro qu'ils se sont fait ce matin. C'est à nous de les démasquer. »

— Eh bien, ma petite ! Il ne me reste qu'une chose à faire pour vous prouver que je suis juif !

— Laquelle ?

Mon pantalon tombe en accordéon sur mes chaussures.

Reconnu Juif, j'ai droit au pécule, et à l'adresse de la personne qui m'hébergera, la même que celle de mes copains.

Une femme forte d'une cinquantaine d'années nous ouvre. Elle nous prie d'entrer, et nous conduit au salon, où trône un magnifique piano à queue. Peu après, entre le maître de maison : grand, mince, la quarantaine, vêtu avec recherche d'un costume bleu marine coupé sur mesures.

— Ainsi, vous êtes français ! De quelle ville ?

— Paris, m'sieur !

— Paris ! Que de souvenirs ! Je suis heureux de vous recevoir, suivez-moi, je vais vous conduire à vos appartements.

Nous traversons d'immenses pièces garnies de meubles somptueux. De magnifiques peintures ornent les murs ; il y a partout des tapis. Si je devais vivre dans cette maison, je me payerais un vélo !

— Voilà votre royaume, messieurs !

La pièce a les dimensions d'un hall de gare. Malgré les trois grandes armoires, les deux tables, le vaste canapé et les trois lits à deux places qui s'y trouvent entreposés, les SS pourraient encore y parquer cinq cents déportés.

— Vous trouverez tout ce dont vous avez besoin dans les armoires !
Le dîner sera servi dans une demi-heure !

— Très bien, m'sieur !

— Appelez-moi Monsieur le Professeur !

Sa table est remarquable, et la personne qui nous sert – celle qui nous a reçus – très gentille et attentionnée.

Le Prof' est enchanté d'avoir des Français chez lui, il le serait bien plus si ses invités étaient des mélomanes avertis, il pourrait alors leur parler de son art : la musique. J'ai envie de lui dire que j'ai passé des centaines de nuits à écouter des disques de pianistes prestigieux : Fats Waller, Duke Ellington, Cole Porter, Irving Berlin, et même un certain Gershwin, mais il me démontrerait que ce n'était pas de la musique. Il aurait raison ; pourtant, quels frissons quand le disque tournait !

— Messieurs, nous dit-il à la fin du repas, je vous informe que le déjeuner sera servi chaque jour à douze heures trente et le dîner à dix-neuf heures trente. De plus, je ne tolérerai aucune présence féminine sous mon toit. Enfin, je vous signale que Budapest est sous contrôle des armées russes et qu'un couvre-feu oblige les habitants de cette ville à ne pas sortir après vingt-deux heures. Voilà ce que je tenais à vous dire. En dehors de cela, vous êtes libres !

— Merci, Monsieur le Professeur !

Je m'étais résigné à croire que le soleil n'existait pas dans mon ancien royaume. Pourtant l'obscurité ne m'empêchait pas de chanter, alors pourquoi ne le ferais-je pas ce matin où tout resplendit de lumière ? Allez, debout ! J'ai dormi pendant trop longtemps en rêvant à ces jours, je savais que mes rêves avaient du bon puisqu'ils me permettaient d'en faire des chansons, comme le disait un autre garçon fou : « Y'a d'la joie ! Bonjour, bonjour les hirondelles... »

Tout ici est merveilleux : les rayons du soleil matinal ricochent sur les vitres des beaux palais et caressent les statues de toutes les places. Pendant ce temps, je vais, mains dans les poches, croisant des êtres souriants, leur parlant même dans ma langue, à croire qu'un Hongrois est un étranger ici. Et que dire des femmes ? À force de me retourner sur leur passage, mon cou profite autant que celui d'un haltérophile. Elles sont si fascinantes, ces magnifiques brunes aux yeux vifs.

Tout à coup une voix m'appelle :

— Maurice !

Je me retourne.

— C'est moi, Frida, la copine d'Hélène, dit une belle jeune femme. Tu te souviens ! La *Neue Wascherei*, Auschwitz ?

— Si je m'en souviens ! Mais comme tu as changé ! Pardon, je veux dire : que la vie te va bien !

Quelle métamorphose ! À croire que Max Factor en personne

débarque chaque matin dans cette ville pour la modeler.

— Que fais-tu à Budapest ? me demande-t-elle.

— Je passe par chez toi, pour rentrer chez moi ! As-tu des nouvelles d'Hélène ? L'exode a-t-il été dur ?

Frida ne répond pas tout de suite ; son regard, qui me dévorait, s'assombrit. Elle semble m'avoir quitté pour un long voyage dans le passé.

— *Unglaublich !* (incroyable !) dit-elle.

Elle s'est exprimée en allemand. Pour elle et pour moi, chaque mot, chaque pensée nous ramène à Auschwitz.

« Tu ne peux t'imaginer, continue-t-elle, à quel point il fut meurtrier. À chacun de nos pas s'ajoutait un cadavre. Hélène a été très courageuse. Il était temps que nous arrivions à Dachau, elle n'en pouvait plus. Moi aussi, j'étais à bout de forces, ajoute-t-elle les yeux baissés. Si tu savais le nombre de fois où elle s'est demandé si tu t'en étais sorti ?

Malgré moi, mon doigt se pose sur ses lèvres, comme il s'est posé, la veille de l'exode, sur celles d'Hélène.

— Tout va bien ? Il ne lui est rien arrivé ?

— Oui ! Oui ! Tout va bien ! Elle est en France à présent.

Subitement, le brouillard se dissipe et ses yeux retrouvent la teinte de la vie.

— Viens à la maison, je te présenterai à ma famille, nous arriverons juste pour le déjeuner.

— C'est que je...

Mais comment lui résister ?

Le retour du fils prodigue ne pourrait être mieux fêté. Frida ne me présente pas à sa famille, c'est moi qui retrouve la mienne. Une ambiance extraordinaire de gentillesse, de simplicité, de joie, accompagne chacun des nombreux plats, le vin coule à flots, tout le monde chante et danse. Quelle liesse. Et ce goulasch au paprika, quel étrange effet il me procure !...

— Frida, sans vouloir vexer ta famille, j'ai besoin de marcher un peu !

— Moi aussi !

Goûtant au maximum le miracle accompli, nous marchons lentement. J'ai le droit de la tenir par la taille ; elle peut, si elle le désire, poser sa tête sur mon épaule, et personne ne viendra rompre ce fabuleux instant. Nous avons traversé la ville. Un pont aussi majestueux que l'Alexandre III se dresse devant nous.

— C'est celui qui relie Buda à Pest, dit Frida.

J'aurai du moins appris quelque chose aujourd'hui !

— Et cette flotte, c'est quoi ?

— Mais voyons, c'est le Danube !

— Le Danube, cette eau noire et boueuse au courant tumultueux, le beau Danube bleu ? Ma Seine est mille fois plus belle !

— Lorsqu'il se sera débarrassé du terne de l'hiver, il redeviendra ce qu'il était.

Je la regarde, elle, débarrassée de la crasse d'Auschwitz et devenue une femme superbe. Le Danube, la Seine, quelle importance, lorsqu'on a le bonheur d'avoir de si beaux yeux noirs face aux siens. Nous nous sommes couchés sur ma veste, tout près de ce fleuve au grand renom, et nos lèvres ne se quittent plus.

— Dis-moi, Frida, comment dit-on je vous aime, en hongrois.

— *Sérétem !*

Subitement, le regard de ma belle se fige d'effroi. Levant les yeux, j'aperçois deux individus, qui me paraissent énormes vus de ma position. Ils ricanent stupidement. D'un bond je me redresse et me place derrière eux. Leur gabarit a nettement diminué, mais ils tiennent quand même debout. S'il y a de la châtaigne, c'est pas gagné !

L'un d'eux se tourne vers moi, tandis que l'autre, d'un ton qui ne me plaît pas, s'adresse à Frida.

« Frappe le premier, ensuite pose tes questions », m'a dit, un jour, un vicelard des bagarres de rue. Je commence par celui face à moi. Je lui enfonce ma savate dans le genou. Le malfrat hurle en baissant la tête. Je cherche celle-ci du pied et la chope juste en dessous du menton. Il part en arrière, tandis que ses dents du bas, dans un concert bruyant, rencontrent celles du haut. L'autre, rapide, me porte une terrible droite à la mâchoire. La pente de la berge aidant, je me retrouve dans le Danube. L'eau glacée a vite fait de me rafraîchir. Les yeux rivés sur Frida, je me laisse emporter par le courant, bras tendus vers la berge. Jusqu'au moment où ma main accroche une grosse touffe d'herbe. En sortant de l'eau, les chaussures pleines de flotte, le pantalon collé sur les jambes, je me sens aussi morveux que lorsque Rosa me sauva des eaux de la Seine.

Le pourri qui m'a donné la pêche, sûr de lui, vient à ma rencontre. Je remarque près de moi un tas de cailloux, mes yeux ont déjà choisi les deux plus gros. Viens ! Viens, mon pote ! Pour rien au monde, je ne te louperai. Lorsqu'il se trouve à deux mètres de moi, je feinte en lui laissant croire que mon bras gauche lui lancera la pierre. Il vient sur la droite, alors l'autre bras part, le caillou lui arrive en pleine poire. Sans un cri, il s'effondre sur les genoux en portant ses mains à sa bouche. Le sang jaillit comme un geyser entre ses doigts. À l'autre ! Celui-ci m'attend, mais j'ai pas le trac. En m'approchant de lui, je jongle avec la pierre en la passant d'une main dans l'autre. Il hésite un instant, puis fait demi-tour et se calte. Pour le sport, je le vise et lance mon projectile. Loupé !...

J'ai appris autre chose aujourd'hui, Frida : l'eau de ton Danube est

plus froide que celle de ma Seine.

*
* *

Encore une belle journée, et pourtant je n'ai pas envie de sortir. D'ailleurs, comment le pourrais-je ? J'ai mon pantalon à repasser. Tout ce que je peux faire, grâce au pyjama que le Prof^r m'a prêté, c'est rester sur le balcon.

— Ça va pas, Maurice ? me demande Simon en m'offrant une pipe.

— Pas fort, j'ai le bourdon !

— Toi, le bourdon ? dit-il en s'accoudant près de moi.

Simon a de magnifiques cheveux châtain foncé, ondulés jusque dans la nuque, et toujours impeccablement coiffés. C'est un article très recherché dans cette partie du monde, surtout quand il est made in France. Les frangines le suivent à la trace et le traquent autant qu'un tube de rouge à lèvres.

— Tu te rends compte ? lui dis-je. En si peu de temps, j'ai manqué de me faire buter trois fois. Même libre, c'est pareil qu'au camp. Si tu fais pas gaffe, t'es marron !

— Arrête ton char, Ramon, et viens faire un tour, on va draguer, me dit Simon.

— Le temps de repasser mon bénard, et j'arrive.

Quelques minutes plus tard, nous voilà dans la rue, prêts à déclencher les hostilités.

— Tu parles d'un temps, je me demande s'il fait aussi beau à Paris, soupire Simon.

— À Paris, il y a longtemps qu'il y fait beau et qu'ils se la font jolie.

L'avenue, ensoleillée comme jamais, ressemble à une immense fourmilière. Sur les trottoirs, sur la chaussée, partout des armées de visages heureux. Ça chante, ça hurle, les gars accostent les filles et les embrassent, les filles en redemandent. Partout des cortèges dansent de folles farandoles.

— Regarde devant toi ! crie Simon, en me touchant du coude.

Jupe noire, chemisier blanc, longs cheveux noirs tombant jusqu'aux reins, chaussures à hauts talons : une fille à la démarche terrible ! Un monument d'appel au bonheur. Même un aveugle en prendrait un coup dans les carreaux. Si le recto ressemble au verso, quel régal !

— On attaque ? Chacun d'un côté !

— Bonjour, mademoiselle, vous parlez français ?

Que se passe-t-il ? La fille regarde Simon, puis tourne la tête vers moi. C'est encore plus beau de face. Si elle ne me sourit pas, j'en prends pour cinq ans à la Légion. Elle sourit et nous dit dans un impeccable français :

— Vous ne le savez pas ? La guerre est finie, l'armistice a été signé !

- Ah bon !... Quel jour sommes-nous ?
- Le 8 mai 1945.

V

REMONTONS LES CHAMPS-ÉLYSÉES

La grande salle du café est bourrée. L'ambiance est à la fête ; on se croirait dans un troquet de la place de la Bastille un soir de 14 juillet. Toutes les tables sont prises. Certaines, faites pour quatre personnes, voient s'agglutiner une dizaine de fêtards engloutissant des hectos de vin. À d'autres, des couples plus ou moins bien assortis s'envoient presque en l'air. Dans le fond de la salle, dans une demi-pénombre, se sont réfugiés les solitaires : ceux qui, silencieux, ont les yeux dans le vague, ceux qui, raides comme une barre, pleurent sur leur sort, ceux qui, enfin, malgré le caractère exceptionnel de ce jour béni, gambergent à leurs disparus. J'ai été comme eux ! Peut-être le redeviendrai-je ? Mais pour le moment, j'ai en fouille quelques dollars rouges qui me brûlent les doigts, l'argent des cloches de la tourmente. Laissez-moi être le roi des gueux du bonheur, et que ce pognon vous revienne. Allez-y, ripaillez, festoyez, ce sont vos frères qui vous régalent !

Simon et moi, nous avons retrouvé nos trois amis. Le prix de Diane est toujours avec nous. À force de siroter à petites gorgées, elle est grise, mais lucide. Lorsqu'elle se tourne vers moi, nos lèvres se rencontrent ; c'est dans la fouille !

— Faudrait rentrer ! conseille Max, le vieux. Le Prof' a dit : 19 h 30.

— Et la même ? demande Simon.

— Le Prof' a dit : Pas de femme ! renchérit Max.

— Ce serait marrant si...

— Fais pas l'imbécile, comment faire ?

— Faudrait peut-être d'abord lui poser la question à elle.

Elle ne répond pas, mais l'expression de ses yeux vaut tous les acquiescements.

— Attendez que je règle la fiesta, dis-je.

Cela fait, il ne me reste que dix-huit roubles. Je les ai gardés en souvenir.

Albert cogne à la porte, la gouvernante ouvre. Il la prend par le bras et l'entraîne vers le salon.

— La guerre est finie, dit-il, c'est...

Nous en profitons pour entrer avec la même et courir vers notre chambre.

— Si jamais le Prof' la découvre, ça va faire un drôle de pétard ! renaude Max.

— T'occupe pas. Le plus difficile sera de la faire sortir demain matin, lui répond Simon.

La fille est décontractée au possible. Sans nous prêter attention, elle se coiffe devant la glace du lavabo. Nous la laissons se figoler et, en lui promettant de revenir le plus vite possible, nous rejoignons le Prof'.

Celui-ci nous accueille avec cérémonie :

— Messieurs, à l'occasion de cette date historique je vous réserve une petite surprise. Après le dîner, le champagne nous sera servi au salon, et je vous donnerai un concert de piano !

Merde ! Il manquait plus qu'a.

Le Prof' a bien fait les choses. De magnifiques candélabres garnis de bougies éclairent le salon. Des gâteaux accompagnent la première bouteille de champ ! J'en prends quelques-uns de plus que je fourre dans la poche. L'artiste attaque le récital. C'est vrai que dans son boulot c'est un champion ! Mais je pense à un tout autre concert. À force de remuer, le fauteuil finit par grincer, et le bruit agace le maître qui se retourne vers moi.

— Vous ne vous sentez pas bien, Maurice ?

— J'ai la tête qui tourne, je crois que c'est le champagne.

— Allez sur le balcon, l'air vous fera du bien.

Je l'aurais parié ! Je savais qu'elle serait sur le balcon de la chambre en train de savourer la douceur de cette soirée. Le feuillage des arbres tout proches la dissimule à la vue des passants. La lune, complaisante, l'effleure d'une clarté discrète, assez cependant pour illuminer son corps magnifique qui s'offre nu aux caresses de cette chaude nuit d'été. Je resterais des heures à la contempler.

Lorsqu'elle me devine sur l'autre balcon, voisin du sien, elle se tourne et me sourit. Alors le plus bel instantané en noir et blanc se fixe à jamais dans ma mémoire.

Quel récital ! Dorothy Lamour et son sarong peuvent se noyer dans le *lagoon* des studios de la Paramount, puisque l'Hulla de mes rêves est là, à portée de mes bras.

— Quel est ton nom ?

— Marie !

— Ce n'est pas hongrois.

— Mon père était français.

— Eh bien, Marie, tu resteras mon béguin du mois de mai.

L'un contre l'autre, lèvres contre lèvres, j'écris une nouvelle page de mon second album de merveilleux souvenirs. Après quoi, nous dégustons les gâteaux et... adieu Marie ! Je m'agenouille sur le matelas, la lune nous éclaire suffisamment pour que nos yeux se rencontrent, ma main lui caresse la joue et descend jusqu'à l'épaule, mes lèvres une dernière fois effleurent les siennes. Simon ne tardera

pas, lui aussi, à faire grincer son fauteuil. Adieu ! Moi, j'ai envie de glander dans la nuit de Budapest que je ne connais pas, et d'y célébrer cette date unique.

La nuit est magnifique. Toutes les pierres précieuses du bon Dieu se sont pointées à ce rendez-vous, elles scintillent de mille feux dans l'écrin bleu sombre. Me voilà plus que millionnaire. Les poches bourrées de rêves, je pars à la découverte de visages nouveaux. Je me sens aussi heureux que lorsque j'allais à pied de Saint-Paul à l'Étoile par une nuit toute pareille.

Le Fouquet's était le terminus. J'y contemplais les vedettes en train de dîner : le charmant couple formé par John Loder et Micheline Cheirel, le truculent Raimu accompagné du petit Maupi, l'énigmatique von Stroheim, le galant Sacha Guitry aux petits soins pour Jacqueline Delubac. Tard dans la nuit, Jean Gabin venait y souper avec sa grande.

— Dis donc, même, ta mère ne se fait pas du mouron à ce que tu traînes si tard ? demanda-t-il un soir, alors que je lui tendais mon carnet d'autographes.

— Elle sait bien que je fais rien de mal !

— Tu as faim ?

— Non, Monsieur !

— Allez, assieds-toi et bouffe une glace.

Jamais mes potes ne crurent que j'avais soupé avec Gabin et Marlène au Fouquet's.

Je ne vivais que pour ça. Sitôt l'école finie, je courais sur les Champs-Élysées, avide de connaître d'autres vedettes. Ainsi je n'ai jamais oublié ma rencontre avec Edward G. Robinson. Il était six heures, la journée avait été chaude. Crânement, je l'ai abordé et nous avons marché à petits pas jusqu'à la Concorde. En russe nous avons parlé, parlé. Je lui ai dit que mon père lui ressemblait comme un frère jumeau. Il m'a demandé mon adresse. « Je vous préviendrai lors de mon prochain voyage, j'aimerais connaître mon sosie », m'a-t-il dit. Il l'a sûrement égarée, cette adresse. J'ai bien failli la paumer, moi !...

Par le *Paris-Soir* que je vendais, j'avais appris que deux stars étaient à Paris en voyage de noces. Je les ai attendues trois heures devant la porte de l'Hôtel Crillon. C'étaient Tyrone Power et Annabella, fraîchement mariés ; elle, blonde, bronzée, heureuse qu'elle était la gosse ; et lui, tout sourire, séduisant et pas bêcheur pour une thune, vachement sapé d'un costume gris tennis, trois boutons. J'ai gonflé la tête du tailleur pour qu'il me le reproduise, et c'est celui de Ty que j'ai déposé, les larmes aux yeux, sur le sol d'Auschwitz.

Qu'il fait bon ! Encore et toujours ! Qu'il est doux de se promener, veste sur le bras, en brassant des souvenirs lointains. Si seulement j'avais Miron à mes côtés, comme lorsque, dans la nuit, nous revenions

à pied du cinéma l'*Apollo*, je serais *in heaven*.

Il y a une centaine de jours, chaque minute était du rabiote pris sur l'horreur, à présent chaque seconde est faite de merveilleux.

Le bonheur bruyant des gens qui me croisent dans les rues sombres de la ville me sort de ma longue rêverie. J'ai tout à coup envie d'un endroit où il y aurait de la musique. Il me reste les penguins du JOINT, assez pour inviter à ma table ceux qui me fascineront, et partager avec eux ma joie de vivre.

La grande salle du restaurant où je pénètre est bourrée. La pâle lumière des bougies posées sur les tables perce avec peine le nuage de fumée. Dans un coin, quatre musiciens s'efforcent en vain, avec leurs instruments, de dominer le tumulte des voix. Je m'assieds tout près d'eux, à une table occupée, commande du vin et leur en offre.

C'est à cet instant qu'une femme brune, au sourire ensorcelant, vient se camper devant l'orchestre. Aussitôt toutes les têtes se tournent vers elle. Elle porte une longue jupe de soie légère aux couleurs vives et un fin corsage, très ajusté, sous lequel elle a les seins nus. Ses grands yeux noirs pétillent de gaieté dans son visage oriental. Quelle femme ! Pour elle on irait volontiers en baver dans les mines de sel du Donbass.

Elle se met à danser de fougueuses tzigas et toutes les mains l'accompagnent en scandant la mesure. Puis un silence religieux tombe sur la salle lorsque, de sa voix » chaude, elle chante de nostalgiques mélodies tziganes. L'ambiance s'est transformée : la lumière est plus vive, le costume noir des musiciens s'est enrichi de broderies. La magicienne a escamoté le médiocre pour en faire du grandiose.

Pendant la pause, elle s'assied à ma table. Je lui offre un verre qu'elle vide d'un trait.

Je lui demande :

— Connais-tu les airs que chantait mon père ?

— Buvons d'abord, ensuite je te les chanterai.

J'ai connu l'ivresse de la grande frayeur. Je sais que l'on peut tituber, inconscient, sous les coups répétés. J'ai été ivre de douleur, lorsque j'ai connu le sort de mon père. J'ai dégusté jusqu'à la lie la saveur particulière de la mort apaisante. Rosa m'a grisé de sa voix. Je me suis saoulé à prier Dieu pour qu'il m'accorde de quitter l'air vicié d'une horrible surprise-partie. Alors ce soir, pour la première fois, je vais boire pour de bon et je chanterai avec ma princesse de rêve les airs qui me rapprocheront de mon père : « Dawai ! Dawai, Tzigane ! » Ce soir, j'oublierai mes anciens tourments. « Igraï, Igraï ! Miron est de la fête. Gari ! Gari ! Il danse. »

Ma Gipsy a dû m'emmener très loin, car, le lendemain matin pour

rejoindre mes copains, il me faut traverser la majestueuse passerelle reliant les deux parties de Budapest. Trois semaines de ma vie viennent de s'écouler dans ce décor. Il convient maintenant de tourner la page de ce beau livre d'images. D'ailleurs, la guerre est finie, il est temps de rentrer.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demande Simon. On va directement à Belgrade ou on s'offre un détour par la Bulgarie ?

— Allons à la gare et laissons faire le hasard.

Le hasard, c'est un train qui, dans une heure, part pour Zagreb.

— Zagreb, puis Sofia, c'est notre route.

— D'accord ! Allons-y !

VI

LA VILLE MAUDITE

Ne voulant pas croupir pendant une heure dans des wagons à bestiaux, j'ai déambulé dans la gare, cigarette au bec, si accaparé par tous les visages que je côtoyais que je me suis pas aperçu tout de suite du départ du train.

Quand je le remarque, déjà une centaine de mètres me séparent de lui. Bah ! Cette vieille locomotive n'est pas aussi rapide que mes vingt ans. En toute confiance, je me mets à cavalier : Ladoumègue serait jaloux de ma foulée désinvolte. Ça y est ! Ma main a saisi l'échelle de fer du dernier wagon. En haut de ladite échelle trône une guérite, dont la porte s'ouvre, laissant passer une femme soldat russe, qui braque aussitôt son F.M. sur ma petite personne. La femme me semble immense sur son étroit balcon. Elle est jeune ; elle a les cheveux blonds, les épaules larges et épaisses. Mais son regard est loin d'être aussi aguichant que celui de Mae West, et le train roule toujours.

— *Oubijai ! Ja tibia strilou !* (Va-t'en ! Je te flingue !) m'ordonne-t-elle, le F.M. menaçant.

Je sais qu'un jour on lui a donné un fusil, qu'elle s'en est vaillamment servie, et qu'elle est prête à s'en servir encore. Mais le train roule de plus en plus vite. En lui balançant de mes trente et une touches de piano mon plus beau sourire, je la baratine :

— Moi Français, la guerre est finie. Pourquoi ?...

Hélas, elle reste insensible à mon charme. Le regard dur, elle me répète :

— Pour la dernière fois, va-t'en ou je tire !

Je tourne la tête vers la voie. À cette vitesse, c'est sûr, je me bute si je saute.

Encore une fois je l'implore de me laisser sur l'échelle, que je n'en bougerai pas. À cet instant, je lis dans ses jolis yeux bleus qu'elle va tirer. Alors, le poing droit serré sur un échelon, dans un suprême effort je me projette vers elle. Ma main gauche saisit la bouche meurtrière et la détourne au moment où elle crache une rafale assourdissante. Les balles me rasent de si près qu'à travers ma veste j'en ressens les brûlures sur la peau.

Nos regards restent rivés l'un à l'autre. Elle s'acharne à dégager l'arme de ma main, tandis que moi, tout en résistant, je me dis que la fusillade pourrait bien attirer d'autres soldats. Alors...

— Je te jure que je m'en irai, mais ne tire pas !

À ces mots, ses yeux deviennent ceux d'une jeune fille.

— Lâche ce fusil et saute. Tu as ma parole que je ne tirerai pas.

J'ai aussi peur du vide que de son F.M. Je sais qu'un homme ne doit pas supplier une femme, mais j'ai tellement la frousse de m'écraser entre les rails que, malgré moi, mes yeux l'implorèrent une fois encore. Pour toute réponse, elle brandit contre moi, son arme. Bon ! Bon ! T'énerve pas ! Tu as respecté ta parole, j'en ferai autant de la mienne !

Si seulement j'avais un cheval ! Quittant la diligence infernale, je sauterais en croupe et continuerais ma fantastique chevauchée. Mais de monture, il n'y en a point. Alors, en studman hardi, je me jette vers le remblai.

Pendant l'effroyable chute, je revois le camion de mes vautours. Quelle trouille lorsque je l'ai quitté ! Quelle rigolade comparée à l'effroi qui m'habite en cet instant. Sûr que je vais me casser comme un jouet.

Jamais le sol n'a été aussi ingrat et dur qu'aujourd'hui. La baffe qu'il m'envoie est si forte que ma tête quitte mes épaules. Tout tourne autour de moi ; le ciel et les rails se confondent ; mes mains, rencontrant brutalement les pierres du ballast, se fendent de douleur. Bien ou mal, je n'en sais rien encore, ma chute est achevée. À plat ventre sur la voie, presque inconscient, je vois le train, indifférent à mon sort, s'éloigner.

Mon voyage se poursuit sans moi pour se perdre dans les nuages.

*

* *

Non, tu ne vas pas pleurer sur ton sort. T'en as vu d'autres, plus terribles. Une fois de plus tu es face contre terre, mais tu respirez, et tu peux même te dire qu'il t'a dirigé de main de maître dans cette nouvelle séquence du grand film de ta vie. C'était tellement tourné vrai que tu as cru un instant que ton chemin de fer rejoindrait son chemin du ciel. Bon ! Allez, debout ! Reprends ta route !...

Mes jambes vacillent, pareilles à celles du musulman que j'étais, mais très vite elles retrouvent leur aplomb. En prenant soin de ne pas meurtrir davantage mes paumes lacérées, je me hâte. Ça va ! Rien de cassé ! C'est mon costume qui a le plus trinqué : poussiéreux comme celui d'un plâtrier, et la poche du veston entièrement dé cousue, je rapetasserai ça à ma première halte...

Sur le chemin, un homme me renseigne : sept kilomètres jusqu'au prochain village. Celui-ci est important, ajoute-t-il, et comporte une gare. Parfait ! sept kilomètres, ça se fait sur une jambe, et après, en voiture pour Zagreb.

Je marche d'un bon pas, mais la rivière qui suit la route est si tentante que je n'y résiste pas. Son eau est aussi claire que celle du Gave d'Eaux-Bonnes. Je me dégotte un coin discret, puis, ainsi qu'au

temps des étouffantes nuits d'été de Paris, lorsque nous plongeons du pont Notre-Dame dans la Seine, je m'y précipite à poil. Quel régal ! Si j'avais du savon, j'en ressortirais tel un sou neuf. Sans être ce sou-là, j'en ressors quand même, puis, debout, face à mon chaud copain, je me sèche en scrutant les alentours : si une hirondelle à pèlerine passe dans les parages, je replonge. Enfin, propre, mais pas très chic, j'attaque un autre bout de mon long ruban en songeant à la blonde au fusil.

C'est à se taper la tête contre un mur ! Pourquoi mes amis et les autres sont-ils montés décontractés, alors que moi, pour avoir attrapé au vol ce train qui n'avait rien de spécial, j'ai failli me faire abattre comme un chien galeux ? Mon Dieu ! Si je n'avais pas dévié son arme, ma longue rêverie s'achevait en cul-de-sac !

Les femmes que je croise portent de charmantes jupes plissées et de blancs corsages en fine dentelle. Les hommes sont bottés et ont une veste courte. Tous me saluent en souriant. De sourire en sourire, je parviens au village. Celui-ci est ravissant, net, empreint d'une gaieté naturelle. Il doit y faire bon vivre, autant qu'à Oradia-Maré. J'y resterais bien quelques jours ! Mais d'abord, allons à la gare.

M'y voici et qu'est-ce que je vois ?... Si je la raconte à un mort, sûr qu'il me donne un coup de cercueil. Max ! Mon pote Max qui se promène sur le quai.

— Qu'est-ce que tu fous ? Où étais-tu passé ? me demande-t-il.

Je lui raconte mon aventure.

— Et vous ? qu'attendez-vous ?

— Personne ne sait si le train continuera ou non sa route, répond Max.

Dire que j'allais gaspiller ma seconde vie pour si peu de kilomètres.

Le jour se termine et nous attendons toujours, le ventre vide, l'éventuel départ. Certains voyageurs se sont aventurés jusqu'au village pour y trouver de la nourriture. Nous, nous attendons sagement dans le wagon. Si, à huit heures, le dur n'a pas quitté la gare, nous le laisserons sur sa triste voie de garage !

Enfin, peu avant l'heure que nous nous étions fixée, il démarre. Je ne sais pourquoi, mais quelque chose me dit que j'aurais mieux fait de ne pas le prendre.

*

* *

C'est pas vrai ! C'est une blague ! Administrez-moi une volée de coups de nerf de bœuf comme au mauvais vieux temps, afin que leurs brûlures me tirent de ce cauchemar.

Des soldats, sur un quai, sélectionnent des voyageurs qui ont vécu une scène identique. Armés, les soldats russes encadrent le train.

— Tout le monde descend, ceux qui habitent à Zagreb se mettront à droite, les autres à gauche !

Subitement, les regards ont changé ; d'abord surpris, puis apeurés. Que va-t-il se passer ? Une pagaille monstre règne sur le quai. La poussière qui danse dans les rayons déjà ardents du soleil matinal rend l'atmosphère irrespirable. Bon nombre d'indécis, ne sachant quel côté offrira le moins de risques, vont et viennent d'une rangée à l'autre.

Le soleil implacable chauffe sans restriction les crânes ; le tri semble durer des plombes. Si les Russes employaient l'inoubliable méthode qui me revient à la mémoire, il y a belle lurette que nous connaîtrions notre sort. Nous ne sommes qu'une trentaine à avoir choisi la mauvaise rangée. « En avant ! Marche ! » Notre petit groupe de condamnés s'ébranle. Au fait à quoi sommes-nous condamnés ? Allez savoir ! En tout cas, j'en ai tellement gros sur la patate de me voir entouré une nouvelle fois par des soldats en armes que la ville que nous traversons ne m'intéresse pas le moins du monde. Si je ne peux m'y promener librement, je sais d'avance qu'elle sera une prison !

La porte d'une caserne s'ouvre à notre approche ; nous traversons une grande cour déserte et pénétrons dans une vaste salle aux murs gris.

— Tout le monde à poil ! ordonne l'officier.

Et voilà, ça recommence ! Une fois de plus je me retrouve en Georges Milton, nu comme un ver. Pourtant, persuadé que ce ne sera pas un deuxième Auschwitz, je retire de mes poches les dix-huit roubles et les quelques pengus qui me restent de mon séjour enchanteur à Budapest.

Deux types, aussi froids que des fripiers, ramassent à la pelle nos vêtements emmêlés et disparaissent avec. Un officier s'adresse à nous :

— Vous resterez ici trois jours, c'est le temps que durera votre désinfection. Une fois propres, vous pourrez repartir. Aucune sortie n'est autorisée, si ce n'est dans la cour ! C'est tout !

Elle est raide, celle-là ! Être enfermés trois jours à poil pour se faire désinfecter ! De mon temps, les SS nettoyaient en une heure mille personnes qui ne leur avaient également rien demandé.

Cinq figaros, armés de rasoirs et de tondeuses, apparaissent sur le théâtre des opérations. Lorsque l'un d'eux me promène sa tondeuse rouillée sur le crâne, je pense à Samson qui avait perdu sa force en pareille occasion. Toute la mienne, avec ma joie de vivre, me lâche en cet instant.

Ce sacré soleil, qui n'a rien d'autre à faire qu'à briller, briller encore en me narguant devant les fenêtres ouvertes de cette prison sans barreaux, me rend neurasthénique. Et nous, nous n'avons rien à faire qu'à attendre ! J'ai bien essayé une fois de me promener à poil dans la cour, mais des rires m'en ont dégoûté. Si, au moins, nous pouvions

bavarder entre nous cinq de n'importe quoi, même du camp, le temps s'écoulerait moins tristement. Mais rien ! À part Albert, avec lequel je fume cigarette sur cigarette, assis sur son lit, les autres restent dans leur coin. Au fond, Albert est le moins compliqué de nous tous, le plus vrai. Et moi, qu'est-ce que je suis ? Lorsque, quelques années plus tard, celui que j'appelle le « sans nom », une rosette à la boutonnière, me croisera dans une rue de Paris et que sa main montrera quelque gêne à serrer la mienne, sale d'avoir chargé des vieux métaux dans un camion, je me dirai : « C'est peut-être vrai que je suis compliqué, moi aussi, puisqu'il me suffit de ne pas apprécier sa poignée de main pour oublier jusqu'à son nom. »

Enfin, peu importe ! Ce qu'il faut, c'est que je m'occupe en attendant qu'on me rende mes frusques, sinon c'est la camisole qu'on me passera ! Depuis que nous sommes ici, deux Adam solitaires dans un coin du dortoir jouent à la passe anglaise : mon jeu favori. À la sortie de l'école, alors que les autres mêmes ne pensaient qu'aux parties de billes, Rubin et moi, planqués dans une impasse, nous cherchions à faire le point, ou à trouver le sept ou le onze. Ralph, notre aîné, surnommé Pogne d'or, qui fréquentait déjà tous les clandés, avait parfait notre éducation de flambeur : « Ne te mets jamais dans un coup en tête à tête, si tu n'es pas le plus fort. Neuf fois sur dix y'a du renaud et tu risques de l'avoir dans le dos ! » Le gabarit du premier gars, c'est dans la poche, mais celui de l'autre, il faut se le faire : grand, large, épais, puissant comme un taureau qui ensanglante une arène. Sa tête de brute me rappelle celle de Victor Mac Laglen. Enfin, on verra bien ! Même si je perds mon mégot de pognon ou s'il y a du pétard, je pourrai toujours raconter que j'ai flambé à ce jeu dans une drôle de tenue !

Je m'approche donc d'eux. Ils m'invitent en me tendant la paire de dés. En pensant aux conseils de Ralph, je les colle l'un sur l'autre.

Si les douze faces ne forment pas entre elles le chiffre sept, ils sont pipés. Alors ils joueront avec leur petite sœur. Je dépose sur le sol deux billets de trois roubles qui en valent soixante. Gueule d'amour en fait autant. Les dés sont partis : onze ! J'ai gagné et je garde la main ! L'autre me couvre les cent vingt roubles. Sept ! J'ai encore gagné et la main me reste. Cette fois, en déposant deux cent quarante roubles, le taureau me lance un regard plein de feu. Quatre ! Le point le plus difficile ! Un sourire lui fend la bouche d'une oreille à l'autre. Je le cherche, et finis par le trouver d'un double deux. J'ai encore gagné !

Le gars me fixe de ses yeux à demi fermés. Sa main se dirige vers le matelas de son lit, proche de nous, et en retire un paquet d'argent. Il balance quatre cent quatre-vingts roubles de billets froissés sur les miens. Une montagne de pognon s'élève entre nous.

Il faut être bagué pour réussir une passe de quatre ! Allez, en route

pour les neuf cent soixante ! En faisant tinter les dés dans ma main en forme de cornet, je pense à Ralph : il avait raison, le pétard est à ma porte ; si je perds, rien ne se passera, mais, si je gagne, quelle corrida en perspective !

— Seven Baby ! que je m'exclame en lâchant les dés.

Ceux-ci roulent, et c'est un beau sept étincelant qui apparaît. Mes mains plongent et se referment sur le pognon ; sa grosse paluche se pose sur elles.

— Laisse l'argent, je te couvre la somme, dit-il, l'air méchant.

— Je n'ai rien à espérer si j'accepte. Il arrivera un moment où les dés, fatigués de gagner, me lâcheront. Je laisse cent roubles à faire. Si tu veux, tu les mets, sinon je te passe la main ! lui dis-je, crânement.

Il me répond en mariant le russe et l'allemand :

— Joue le tout ou je t'étrangle !...

Sans laisser de temps mort, je ramasse mon pognon, puis me laisse tomber à la manière qu'employait Henri Deglane sur un ring de catch, c'est-à-dire sur le dos, en roulant sur moi-même vers l'extérieur, afin de m'éloigner de lui et de le voir venir.

Les billets débordant de mes poings fermés, j'attends. Lorsqu'il est debout, je me dis que Joe Louis n'aurait jamais été champion du monde toutes catégories s'il s'était frotté à ce monstre. Qu'est-ce que je vais déguster ! Mon pognon pour une paire de pompes triple semelle ! J'aurais peut-être une petite chance, mais comme ça, à poil, il ne me reste qu'une chose à faire : me tirer au plus vite !

La grimace qui lui sert de sourire me glace le sang. Il avance, je recule. Il avance encore, mon dos se colle au mur. Il est sur moi. Déjà ses yeux expriment la joie que vont éprouver ses mains autour de ma gorge. Il commence à serrer. Jamais encore je n'ai ressenti une telle panique. Retenant ma respiration, je lui balance un coup de genou dans les parties ; il accuse le coup, ses yeux ont vilaine expression, mais l'étau se relâche à peine et ma tête bourdonne comme si elle allait exploser. Je me laisse glisser le long du mur ; il me suit de ses longs bras sans lâcher prise. Si personne ne vient à mon secours, j'avale mon bulletin de naissance. La peur, ma vieille compagne d'Auschwitz, réalise le danger. Hargneuse, telle une tigresse amoureuse que l'on va séparer de son amant, elle pousse mes avant-bras entre ceux de l'intrus et les écarte avec une farouche énergie. L'étau meurtrier s'ouvre. Déséquilibrée, la grosse face d'ange va embrasser fougueusement le mur qu'elle ébranle. Avant que sa masse ne m'aplatisse, je m'échappe de côté en roulant une fois de plus sur moi-même... La vache ! Elle est sur pied en même temps que moi et repart à la charge... C'est alors que la porte s'ouvre : un soldat russe pénètre dans le dortoir, se place au milieu de la pièce et dévisage un à un tous ceux qui s'y trouvent. Personne ne pipe. Lorsque l'ambiance

redevient sereine, il nous dit :

— Rejoignez vos camarades dans l'autre dortoir, vos vêtements vous y attendent !...

Cette porte m'a encore sauvé la vie.

Si, après avoir lavé le costume d'un kapo, je le lui avais rendu dans cet état, il y a longtemps que je serais près de mon père à survoler le monde.

C'est une boule de chiffons que l'on me rend ! Où vais-je aller, à qui pourrais-je me présenter avec cet accordéon sur les jambes, qui conviendrait tout au plus à Gus Viseur pour jouer « Swing 39 ». Et la veste ! Elle est si tarte que même au camp, par l'hiver le plus rude, j'aurais manqué de toc de la porter. Il faut que je dégotte à tout prix un fer à repasser !

Il est tard, mes amis préfèrent rester dans la prison à attendre le lendemain matin pour reprendre la route. Pour moi, pas question ! Je reviendrai les chercher. La veste sous le bras, abandonnant mon ennui derrière la porte, je pars retrouver la vie douce qui m'attend du côté ensoleillé de la rue.

À chaque pas, mes yeux s'apitoient sur le désastre de mon froc. Vite, que le soir tombe pour que je puisse savourer à l'aise mon retour sur terre ! J'aimerais découvrir Zagreb comme je l'ai fait pour les autres villes, en flânant. Mais le cœur n'y est pas et j'ai faim, très faim ! Et en plus, mon habit à la Charlot m'handicape. J'ai le traczir, dès que j'apparaîtrai dans un troquet, qu'on se torde de rire.

Tant pis ! j'entre dans un petit restaurant et m'installe à la première table, près de la porte. Personne, parmi la dizaine de dîneurs, n'a eu le temps de me détailler, c'est du moins ce que je me dis. Un garçon s'est approché de moi. Il ne me comprend pas, et moi non plus ! Alors, je lui sors le Sésame qui m'a ouvert pas mal de lourdes : « Français ! » Il fait un signe de main qui veut dire : « Bougez pas, je reviens avec du renfort » et s'en va. Le renfort en question est une jolie blonde, dont la peau du visage – j'ai envie de toucher – est une merveille de douceur, et dont les formes, à la fois pleines et gracieuses, sont une constante tentation. Quand elle s'assied en face de moi, il me semble avoir cueilli une belle pêche ! Et tourne manège ! Ça repart !... Elle me pose, bien sûr, une foule de questions sur Paris, mais moi, sérieux, je lui demande :

— Avez-vous un fer à repasser ?

La source qui coule et les fraîches eaux n'ont pas sa voix ; elle rit bien mieux qu'elles.

— Oui, dit-elle. Puis elle ajoute : moi aussi je voudrais vous demander quelque chose, mais je ne sais comment m'y prendre.

— Vous êtes si jolie que vous pouvez tout vous permettre !

— Attention, poursuit-elle, en penchant délicieusement la tête, vous pourriez le regretter.

— Impossible !

— Alors, suivez-moi !

La pièce où elle m'emmène est grande, avec des fleurs partout.

— Faites comme chez vous pendant que les fers chauffent.

Elle étale une couverture sur la table, pose dessus un linge blanc et un bol d'eau, puis, rapide et précise, telle une fée, avec son fer magique, elle me fait une veste toute neuve. Quelques savants coups d'aiguille et l'illusion est parfaite.

— Maintenant, enlevez votre pantalon ! lance-t-elle.

J'obéis. La fille également se déshabille. Assis sur une chaise, je regarde son corps magnifique, artistement voilé d'ombres par les lueurs des trois bougies qui prêtent à l'endroit une atmosphère d'une particulière douceur. Mais que se passe-t-il ? Tout à coup, à la voir ainsi le fer à ma main, il me semble que c'est Rosa qui repasse mon pantalon. Je ferme les yeux... C'est la seule fois que j'ai chassé Rosa de mon esprit.

Sur le matin, alors que je suis prêt à quitter notre nid, elle me demande :

— Veux-tu m'épouser ?

— Comment ?

Elle répète sa question.

— Je t'adore, dis-je, mais ne me parle pas de mariage.

Elle se dirige vers le buffet et revient avec un petit paquet.

— Tiens, voilà deux mille dollars, si tu m'épouses et m'emmènes en France. Une fois là-bas, je partirai et tu n'entendras plus jamais parler de moi.

Et moi qui croyais qu'elle en pinçait pour ma pomme !

— Reprends ton fric, nous en reparlerons ce soir !

Disant cela, je pense combien il sera bon de quitter cette ville maudite.

— Viens au restaurant, insiste-t-elle, je te présenterai à mon père et nous mangerons quelque chose.

Elle ouvre la porte, je la suis... et tombe sur Gueule d'Amour attablé avec son copain.

Pas téméraire, mais parfaitement à l'aise, je reste à la même place : mieux vaut garder de la distance. Pendant un moment nos regards se scrutent. Déjà la vilaine lueur que je connais bien assombrit ses yeux de veau, et pourtant j'ai envie de lui sourire. Son front se plisse, ses mains deviennent d'énormes poings. Je souris de plus belle et lui précise, d'un geste, ce que je pense de lui. Stupéfait par ma hardiesse, son visage s'empourpre. Je lui souris toujours. Sa lourde carcasse n'en finit pas de se lever de la chaise. Il avance, je recule et ouvre la porte.

« Tu auras beau faire, jamais tu ne me serreras la gorge dans cette large rue. » En effet, chaque fois qu'il se rue sur moi, je l'évite d'un pas de côté et lui débite dans toutes les langues le qualificatif que mon geste lui a signifié. Ses yeux balancent des éclairs, son visage est en sueur, mais ses longs bras ne se tendent plus avec autant de férocité, et moi, heureux comme un jeune fou, je lui souris de plus belle. Pour le coup de grâce, après ma dernière véronique, je sors de mes poches son pognon et le lui montre.

— Tiens, splendeur de cimetière, viens le reprendre !

Il ne bouge pas, mais ses yeux meurtriers laissent deviner ce qu'il adorerait me faire. Brr !...

Avant de lui tourner le dos, j'adresse de la main un adieu à celle qui ne deviendra jamais ma femme.

VII

VERS LA LUMIÈRE

Moi qui étais persuadé que les Frisés étaient les seuls jusqu'à ce jour à savoir remplir un train à ras bord, eh bien, je n'avais rien vu !

Tous les wagons du train en partance pour Belgrade sont, telles les chambres à gaz d'Auschwitz, bourrés de chair humaine. Les marchepieds, les tampons, les toits eux-mêmes regorgent de voyageurs satisfaits d'avoir déniché ces places inespérées. Il en reste quelques-unes de disponibles sur un toit, dépêchons-nous, car d'autres prétendants plongent !

Aussitôt que le train démarre et s'engage dans la campagne, les visages inquiets de ceux qui se cramponnent à ces places de fortune se détendent. Ce train unique et incroyable devient celui du bonheur. Partout des chants et des rires s'élèvent. À croire que ces êtres ne désiraient qu'une chose au monde, tout comme moi : quitter Zagreb.

La journée est magnifique et chaude. Je me dore béatement sur mon solarium branlant. Que la campagne est belle ! Que je suis heureux de savourer l'inquiétude que me procure ce périlleux voyage ! J'avais déjà ressenti pareille sensation sur le Scenic Railways du Parc d'attractions de l'Expo 37. En resquillant par les berges de la Seine, du matin jusqu'au soir j'y passais tous mes jeudis et dimanches. Y bouffer ne présentait aucune difficulté. Suffisait de passer et de repasser devant le stand des pâtes Buitoni, et d'y déguster à chaque fois une assiette de pâtes à la sauce tomate, puis de faire de même pour les frites à l'huile Lesieur et les crêpes au Grand-Marnier. Après quoi, le ventre plein, avant de gagner le parc aux sensations fortes, je voyageais parmi les pavillons grandioses. Dieu ! Que la vie s'est écoulée vite entre ces deux voyages !...

Vite, à plat ventre ! Un tunnel ! À peine sommes-nous engagés dans le noir labyrinthe qu'un frisson me parcourt. La fumée prisonnière se colle à la voûte du tunnel et m'étouffe. Les yeux me piquent, la gorge me brûle à respirer cette acide vapeur qui me suffoque. Le vacarme des roues s'accouple aux battements précipités de mon cœur. Miron ! Miron ! J'ai aussi peur que toi ! Que le bruit de ces roues roule à jamais dans la tête de celui qui conduisait ton train maudit.

*
* *

Notre arrivée à Belgrade a fait sensation.

Dans la pâtisserie où nous sommes entrés, nous avons bien cru que la jeune serveuse allait appeler police secours, car les miroirs de l'établissement reflétaient l'image de cinq cloches aux visages noirs de fumée, et vêtus de misérables loques fripées.

À présent, mains lavées, figure propre, assis autour d'une petite table ronde, nous engloutissons des piles de délicieux gâteaux en tenant un conseil de guerre.

Depuis la gare, en déambulant dans la ville, nous avons catalogué Belgrade. Comme toutes les villes que nous avons connues, elle fourmille de soldats russes. Mais la guerre est finie, nous sommes libres et de grands garçons ; nous avons bien le droit de ne pas nous adresser à eux pour trouver un coin où dormir. Il doit bien exister dans cette ville une autre porte que la leur.

La serveuse paraît étonnée quand je lui demande combien je lui dois. En la payant de mes roubles gagnés à la force du poignet, je lui raconte nos malheurs.

— Pourquoi n'iriez-vous pas à l'ambassade de France toute proche ? nous dit-elle en français.

L'idée est approuvée à l'unanimité. Peu après, Max sonne à la petite porte noire d'une somptueuse maison. Un homme en habit à queue, le visage mort, nous demande ce que nous désirons. D'un regard, il a jaugé l'infortune de notre mise.

— Nous souhaiterions parler à M. l'ambassadeur !

— Avez-vous rendez-vous ?

— Non !

— Alors veuillez lui indiquer l'objet de votre visite.

Le danseur mondain nous tend un plateau sur lequel se trouvent une carte blanche et un stylo. Max griffonne quelques mots et le lui rend.

— Un moment, messieurs !

— Qu'est-ce que tu as écrit ?

— Monsieur l'Ambassadeur, cinq déportés français sonnent à votre porte !

Le hall où l'on nous fait entrer est vaste. Il comporte un grand escalier en haut duquel apparaît un homme d'une cinquantaine d'années. Le corps droit, la main dans une des poches de son veston, le regard posé sur nous qui sommes au garde-à-vous, il descend lentement les marches. Face à nous, il s'arrête au pied de l'escalier et nous dit :

— Colonel de Perronet ! Messieurs, je vous salue ! Vous êtes ici chez vous !

C'est pas vrai ! Depuis longtemps, nous n'avions goûté un miel aussi doux.

Toujours froid, mais avec des sourires dans le regard, le portier nous

conduit au premier.

— Si vous désirez manger et fumer, vous trouverez tout cela sur la table. Voici la salle de bains, donnez-moi vos vêtements afin que je les nettoie. Choisissez dans le placard les chemises, cravates et linge de corps qui vous conviennent. Et, si les costumes sont à votre taille, n'hésitez pas, cette ambassade est votre maison.

Quelle extravagante randonnée ! Parcourir des milliers de lieues, être trimbalés de-ci de-là pour aboutir à cette petite porte noire fermée, mais d'où rayonne l'immense prestige d'un pays dont j'ai pu mesurer combien d'autres portes il ouvrirait.

Le colonel nous a rejoints.

— Messieurs, dit-il, ce soir vous êtes mes invités, finissez de vous préparer. Rendez-vous dans une demi-heure.

— À vos ordres, mon colonel !

À part mes tifs un peu courts, je me trouve aussi fringant que lorsque j'allais danser au Chantilly.

Incroyable ! La grande table servant de desserte est submergée de plats et bouteilles. Décidément notre colonel ne fait pas les choses à moitié. L'ambiance est extraordinaire. Des officiers russes, accompagnés de femmes en robe du soir, adressent au maître de maison un signe de tête, d'autres s'approchent pour lui serrer la main, et nous saluent. Pendant des heures, notre colonel nous parle de la France, de la guerre, de Belgrade. Nous lui parlons d'Auschwitz et, en nous écoutant, il a du mal, autant que nous, à dissimuler son émotion.

Vers la fin du repas, trois journalistes, dont l'un porte un appareil de photos, nous assaillent de questions : Pourquoi, comment, par quel hasard, quand, par qui avons-nous été sauvés du monstrueux génocide ? En leur racontant notre odyssée, je revois tous les visages de zombies aux yeux sans vie et tous ces squelettes de morts vivants qui peuplaient un pays de cauchemar. Quand le photographe nous mitraille sous tous les angles, je revois mon visage d'épouvante. Est-il possible que j'en aie eu un autre ? Peut-être, mais c'était un siècle plus tôt et je l'ai oublié.

— Messieurs, nous dit le colonel à la fin de la soirée, avant de vous raccompagner à votre domicile, il faut que je vous éclaire sur plusieurs points. Tout d'abord, je vous félicite d'avoir accompli un tel trajet par vos propres moyens. Ensuite, je vous signale qu'il existe à Belgrade cinq mille prisonniers alsaciens qui attendent depuis quinze jours leur rapatriement, dont je m'occupe. Mais vous passerez en priorité. Pour cette raison et pour éviter tout malentendu, je vous ai réservé deux grandes chambres dans la ville. Le premier avion disponible sera pour vous. Si vous quittez l'hôtel de jour ou de nuit, il faudra que l'on sache où vous joindre. L'avion n'attendra pas ! Messieurs, je vous souhaite

bonne chance ! Vous reverrez très bientôt la France !

Décidément, Dieu fait bien les choses ! J'ai toujours su qu'une main toute-puissante extirpait de moi la mort. C'est pourquoi je n'ai jamais sombré. De savoir qu'aujourd'hui, dans cette ville, quelqu'un d'autre s'intéresse à moi, j'ai l'impression d'être indestructible !

*
* *

Quel beau film ! Silencieuse, une limousine noire emporte vers son pays, à travers la campagne yougoslave endormie, l'envoyé très spécial qui descendit les trente-neuf marches de la maison de la peur. Seuls, les malades peuvent se faire tant de ciné ! Tant pis ! Je suis si bien quand ma caméra tourne.

Après avoir stoppé à un poste de contrôle, la voiture pénètre sur un terrain d'aviation et s'arrête près d'une petite bâtisse. Split ! Tout le monde descend !

Notre colonel nous passe en revue en nous serrant la main.

— Messieurs, dit-il, tous mes vœux vous accompagnent. L'avion ne tardera pas, vous serez très vite à Paris.

Il offre à chacun de nous un paquet de gauloises bleues, puis sort son portefeuille.

— Non, mon colonel, protestons-nous, pas ça ! Nous avons ce qu'il faut.

Pendant quelques minutes, en silence, nous nous regardons. J'enregistre chacune des rides formant le beau visage de cet homme dont je me souviendrai toute ma vie.

— Messieurs, il me faut partir. Au revoir !

— Mon colonel !

D'un seul mouvement, nous le saluons à la militaire.

Quel soleil ! Autant en profiter ! Je me mets torse nu, allume une sèche bien de chez nous et m'allonge sur une pile de larges planches, quand un bruit assourdissant me tire de mon bien-être. Un gros quadrimoteur cherche de ses énormes pattes à se poser sur la piste. Une voiture passe en trombe tout près de moi et se dirige vers lui. Je me lève, enfille ma chemise sans le quitter du regard. Soudain, une formidable explosion. L'avion disparaît derrière une immense gerbe de feu d'un bleu plus pur que celui du ciel, aux contours aussi blancs qu'une robe de mariée. Plus rien, l'oiseau s'est volatilisé, avalé par un brasier si éclatant que le jour tout à coup en devient sombre. Des dizaines de voitures jaillissent de tous les côtés, se précipitent vers le lieu de l'accident ; mes amis courent dans la même direction. Moi, je suis incapable de bouger. Et, même si je le pouvais, qu'est-ce que ça changerait ? Seuls les anges ont des ailes ! Tout le terrain ressemble maintenant à une vaste salle d'opérations. Des infirmiers s'affairent.

Chacun d'eux dépose sur des couvertures les macabres morceaux d'un puzzle, éparpillés par la fatalité ! Et lorsque le hasard permet à l'un d'entre eux de trouver une jambe, malgré la chaleur torride qui, des cintres, tombe sur la scène, un froid de Sibérie me glace le sang. Cette jambe, un jour, m'est restée dans la main. À moins que ce ne soit la mienne qu'un autre aurait gardée !...

Au bout de quelques heures, à part les débris de l'avion jonchant la piste, le terrain retrouve l'aspect qu'il avait le matin, et le même silence l'envahit. J'enlève ma chemise, allume une cigarette, m'allonge sur la pile de planches, aspire une grande bouffée de fumée et pense en fermant les yeux à ceux qui viennent de connaître la fournaise d'un Auschwitz...

Mon corps frissonne. Je suis incapable d'ouvrir les yeux, mais je devine que quatre bras me traînent. Toujours aveugle, je sens une sorte de fraîcheur envahir ma peau brûlante. Un type me frictionne avec un truc qui pue, me passe de la pommade autour des yeux, me fait avaler des cachets. Une chose douce effleure mon corps, un drap me couvre.

Au revoir ! À demain !...

Le même type d'appareil que celui qui s'est disloqué la veille nous attend. Un groupe d'officiers aux uniformes bien coupés dans une belle étoffe légère descendent d'un autocar. Un des pilotes leur demande leur identité, puis s'adresse à nous :

— *Frenchmen ?*

— *Yes !*

— *O.K. let's go !*

L'intérieur de l'avion est aussi imposant qu'une station de métro. Des bombes sont alignées dans l'étroite allée séparant les deux rangées de sièges. Une atmosphère de guerre règne dans l'immense carlingue. Merde ! Drôle de baptême de l'air ! Les quatre moteurs tournent, un soldat nous distribue des sacs d'une matière inconnue.

— Dis donc, Max ! C'est pour quoi faire ce truc ?

— Va savoir ? On le verra quand les autres s'en serviront !

Je me trouve près du hublot, en face d'un mec sympa, en costume croisé bleu nuit, coiffé d'une casquette blanche. À sa droite, face à Max, y'a un beau garçon en costume droit tabac, coiffé d'un calot bourré d'écussons. Ses épaulettes sont farcies de barrettes dorées et le col de sa veste est orné de deux minuscules fusils croisés surmontés de deux lettres : U.S. C'est comme si j'étais déjà en Amérique.

Lorsque l'avion s'élève dans les airs, il me semble avoir oublié mon ventre sur la piste. Une légère panique s'empare de moi, mais très vite, je me laisse griser par l'incomparable spectacle des couleurs que je revois pour la millième fois. Oui ! Elles sont toutes là, fidèles au rendez-vous : celles du ciel, celles du soleil dont les rayons se cassent

en rigoles d'or sur la mer. Je savais qu'un jour, en me rapprochant du soleil, il me démontrerait que j'avais raison de croire en lui !

Identiques à celles de mes rêves de chaque nuit, lorsque je m'envolais d'Auschwitz, ces couleurs m'accompagnent dans mon vol vers la lumière !

Rosa ! Rosa ! Si tu savais comme je suis bien !

VIII

C'EST ARRIVÉ DEMAIN

L'avion descend, frôle la mer. Le type à la belle casquette dégoûte tout ce qu'il sait dans son sac. On atterrit ! Est-ce que Paris serait maintenant en bordure de la mer ? Est-ce qu'on l'aurait, lui aussi, déporté ?

Une chaleur assommante cuit le terrain submergé d'avions de toutes tailles et sillonné en tous sens par de curieuses voitures carrées. Tous les occupants de notre appareil ont disparu. Seuls, cinq *Adémaïs* restent au milieu de la piste, ne sachant où aller.

Un oncle Sam, tellement grand et large qu'il nous voile le soleil, nous attaque en ricain :

— *French boys ! Follow me !*

Qu'est-ce que c'est que ce coup fourré ? Le colon avait dit : Direct Paris !

Dans un bureau, un autre géant, mais gradé celui-là, avec un accent savoureux nous récite la messe en français :

— Vous attendrez ici le premier ship pour la France. Vous dormirez avec les G.I.'s.

— Quand passera-t-il ?

— *I dont know !*

— Où sommes-nous ?

— Bari !

Bari ! je ne savais pas que cette ville existait. Bari, Paris, voilà la gourance !

— Y a-t-il un moyen de faire autrement ?

— *Only one !* Par Napoli, mais cette ville est interdite aux civils.

— Alors pas de possibilités.

— Si, *again only one !* Engagez-vous dans l'armée et dans deux jours vous prendrez le *plane* pour Napoli.

Le contrat signé, on nous emmène au magasin d'habillement. Tel un père choisissant un costume de communiant pour son fils, un magasinier nous déballe tout un stock de vêtements et nous habille d'un uniforme à nos mesures.

Des poches de mon costume étalé sur le comptoir, je retire mon argent et la bague. Après quoi le maître tailleur se dispose à emporter ma défroque, celle que j'ai décrochée dans les ténèbres d'un étrange magasin. Comme je pose la main dessus, le mec, ne comprenant pas mon geste, me montre l'usure du tissu à l'endroit des fesses, et moi je revois de minables fesses maigres, usées par de tristes escarres. Alors,

réalisant qu'une vie me rattache à ces lambeaux, le magasinier range son déballage.

— Vas-y, embarque-le, Jo ! Garde mon dernier trésor de là-bas, que je n'y pense plus pendant quelque temps... Merde, j'allais oublier ma photo !... Good bye !

*
* *

Le bleu indigo de la mer est moucheté de gris par l'Armada des grands navires ancrés dans le port que la lumière tamisée du soleil couchant caresse. Quelle mélodie ! Un triomphant « Saint Louis Blues » rythme les mesures de mon cœur ! Les yeux collés à la vitre de l'autocar qui nous emmène dans le centre de la ville, toute mon enfance me saute au visage. Je ne vois partout que des sosies d'un Paul Robson à la forte stature, le Bozambo de mon enfance, ou d'un Bill Robinson, celui dont, pendant des soirées entières, je m'efforçais à imiter les pas savants. Et de combien d'autres encore qui m'aidèrent, grâce à leurs chants, à supporter mes chaînes.

Arrêt ! Buffet !...

— Vous passerez la nuit ici, nous dit-on, demain vous serez dirigés vers un autre endroit. Descendez au réfectoire, c'est l'heure de la soupe.

— À vos ordres, mon lieutenant, répond Max.

Nous descendons dans une salle voûtée, au plafond bas, qui ressemble à une cave. En son milieu, une table longue et étroite est occupée par une cinquantaine de gars. Un gobelet plein à ras bord de vin noir me tend les bras. J'ai soif et le vide d'un trait. Jamais je n'ai reçu une telle droite. La tête me tourne, ma main s'ouvre, le gobelet roule sous la table et moi avec, ainsi que mes souvenirs de ma première soirée à Naples.

Le lendemain matin, appel, consignes :

— Voici l'adresse de l'hôpital où vous dormirez, vous prendrez vos repas ici. Allez, caltez, allez vous présenter au major.

— À vos ordres, mon lieutenant !

Au tour du major :

— Messieurs, à part la corvée du matin que vous prendrez chacun à votre tour, vous avez quartier libre. Mais attention, si vous attrapez une maladie vénérienne, votre rapatriement sera retardé jusqu'à votre complète guérison ! C'est tout, messieurs !

Simon et Albert sont de corvée, le « sans nom » reste avec eux. Max et moi, nous partons à la conquête de Naples.

Dire que Miron balançait son maigre pognon à collectionner des numéros de la Loterie nationale, espérant tout comme le coiffeur, gagner le gros lot. Et voilà qu'entre des millions d'autres, c'est moi qui

ai tiré le bon numéro. Mon lot, c'est le bonheur que chaque pas m'apporte et qui s'ajoute à tous les bonheurs que j'ai rencontrés.

Naples est un gigantesque camp militaire en bordée. Partout des soldats, noirs pour la plupart, à la taille démentielle, et des jeunes filles en uniforme : plantureuses femelles aux cheveux noirs, à la jupe provocante, au blanc chemisier arrogant et aux jambes qui ne demandent qu'à laisser voir le bas fin que je ne connais pas.

Via Roma est une grande avenue aux maisons riches qui, certes, n'égale pas mes majestueux Champs-Élysées, mais qui baigne dans la lumière d'un soleil éclatant. D'un bout à l'autre de l'avenue, les trottoirs, de chaque côté, sont recouverts d'un curieux tapis de caoutchouc grisâtre. J'en ramasse un échantillon, le montre à Max.

— C'est quoi, ce machin-là ?

— Une capote anglaise !

— Ça sert à quoi ?

En se marrant, il m'explique son utilité.

— Alors pourquoi les jettent-ils dans la rue ? Ils ne font quand même pas l'amour sur les trottoirs !

Il y a aussi, partout, des cabines dites « prophylactiques », autant que de cafés dans la rue Saint-Antoine, et où des légions de soldats pressés ne cessent d'entrer.

— C'est quoi ?

Max pense avoir deviné. Drôles de zigs !...

En sortant de l'office ricain où j'ai changé mon pognon je remarque des groupes de G.I.'s qui entrent dans un palais, dont le fronton porte le mot : THÉÂTRE.

— Viens, Max !

L'intérieur plongé dans le noir est immense. À côté, le Paramount ressemble à Bataclan. Naples ! Le soleil ! Les filles ! Plus rien ne compte, je laisse tout ça aux autres ! Jusqu'à mon récent passé qui s'estompe. Une image, un visage et je redeviens le petit garçon aux yeux ébahis. Sur l'écran du cinéma réservé aux troupes d'occupation, mon pote Fred Astaire dévoile pour moi seul les nouveaux pas qu'il m'avait cachés pendant six longues années.

Prière de ne pas déranger, laissez-moi à mes rêves !...

Mais Max ne l'entend pas de cette oreille :

— Allez, viens, Maurice ! Il est sept heures, allons rejoindre les autres, c'est l'heure de la soupe.

— Je t'accompagne dehors, je m'achète des pipes et je retourne au ciné !

La salle se remplit au fur et à mesure que l'heure tourne. Les G.I.'s, de vrais mômes, s'amuse à gonfler les échantillons de la Via Roma comme s'il s'agissait de ballons, si fort qu'ils éclatent. D'autres encore, une fois le ballon gonflé, le lâchent du balcon vers l'orchestre, ou

d'autres le font péter avec leur cigarette. Quel raffut ! Impossible de retenir les paroles des nouvelles mélodies que Crosby chante.

Écœuré, je me tire. Une pancarte m'apprend que les séances débutent à dix heures du matin. Demain, je serai le premier client !

Tous les chemins mènent au ciné. À force de les prendre, je navigue dans Naples aussi à l'aise qu'un chauffeur de G. 7. Les jurons en slang des G.I.'s qui accompagnent les quotidiennes leçons audio-visuelles de la toile magique, et les discussions avec certains d'eux dans les ristoranti où les spaghetti me nourrissent aussi bien que l'ordinaire de la cantine, font de moi un apprenti yankee acceptable. Mes nouveaux amis m'ouvrent les portes des musées, du Palais du Roi, et de bien d'autres temples emplis de statues nues, plus fières que les corps dénudés qui vivaient dans mon ancien musée de l'horreur. Leur autocar m'entraîne hors de la ville à la découverte d'autres merveilles, dont la magnifique plage de sable fin de Naples, face au Vésuve. Celle-ci une fois trouvée, je ne veux plus la quitter.

— *Come back !* me crie un G.I. en agitant le bras.

Je n'aurais qu'à lever le mien pour qu'ils m'attendent. Mais je tiens à savourer tout seul les délices de cette rencontre.

Moi le numéro, le *Scheisse*, je redeviens Tarzan. Je plonge et je replonge, au risque de faire éclater mes poumons dans cet aquarium limpide. Je roule et m'enroule dans ses vagues. Mon Dieu, qu'elle est bonne ! Et je nage, nage à n'en plus finir. Tout ça c'est pour moi ! Partout où mes yeux se posent, partout ce n'est que le soleil et le Vésuve. Qui m'aurait prédit, il y a quelques jours, que je goûterais à tout ce luxe ?...

Les G.I.'s sont partis depuis longtemps, le soir ne tardera pas à tomber. Lentement les caresses de la mer me ramènent vers la plage. Toujours seul, face au Vésuve, je reste assis sur le sable tiède, les yeux subjugués par l'immense four éteint, tandis que le soleil encore chaud sèche les saphirs de mon interminable premier bain.

Si ceux qui ont voulu m'exterminer pouvaient savoir comme je suis bien, entouré des trésors dont ils voulaient me priver. Tellement bien que je m'allonge pour mieux voir ceux qui apparaissent à la vitrine du ciel. Alors le temps, aussi doux que mes rêves, passe, passe...

*

* *

Aujourd'hui, c'est mon dernier jour à Naples. Demain pas de sortie, visite médicale et en route pour la France ! Oui. Pour Paname !

10 juin 1945. Depuis des années je cours après ce jour, et voilà que c'est arrivé demain ! Demain, j'attaque le dernier ruban de mon grand retour !

Pour la dernière fois, je déambule dans l'immense foire du trône qu'est Naples. Ses filles aujourd'hui sont les plus belles du monde, les œillades qu'elles me lancent n'ont jamais été aussi chaudes. Mais pas de conneries ! Je tiens à partir demain. Mieux vaut le ciné, où la salle est réfrigérée.

En chemin, une grand-mère, petite, toute de noir vêtue me prend par la main :

— *Vieni, vieni, Signor !*

Elle m'entraîne dans une ruelle déserte, s'arrête devant une fenêtre fermée, me regarde en souriant et la pousse des deux mains.

— *Vieni, vieni, choice !*

Une scène aussi horrible que toutes celles que je garde de mon long séjour me cloue sur place. La maquereille – car c'en est une – me propose de la chair fraîche.

— Choisis ! Garçon ou fille, ou, si tu as les moyens, tout le lot !

Résignés, cinq êtres, magnifiques, attendent autour d'une table. Trois filles de treize à quinze ans, la poitrine jeune et ferme, s'offrent nues aux regards de ceux qui viennent d'un nouveau monde. N'osant connaître celui qui les étreindra, elles gardent les yeux baissés. Leurs traits sont si purs que l'on dirait un masque de cire. Les deux garçons du même âge, à la poitrine frêle, portent sur leur visage le calvaire des zombies. Pauvres mômes !...

Belle et étincelante le jour, la Via Roma devient, le soir, un lupanar à ciel ouvert. Dos au mur, les filles subissent l'assaut des soldats. Ne pouvant tolérer une telle débauche, des couples de garçons en uniforme, se tenant par la main, paraissent offusqués. La pulpeuse Napolitaine que je croise est si adroite dans son métier, qu'elle me met sous son bras et m'emporte vers le vieux Naples. Prisonnière sous son corsage, ma main fond de plaisir contre la peau fraîche de sa taille fine. Elle y serait restée jusqu'à la fin du monde. Mais brusquement, dans une rue déserte, sans raison, la pute s'écarte. Je devine le vice et me retourne. Tel un bouclier, mon bras arrête le premier coup de rame qu'un malfrat m'assène. Mais c'est un autre qui me touche avec fracas derrière la tête. Avant de sombrer dans le néant, d'inquiétants yeux verts surgissent : ceux du kapo Willie brandissant son manche de hache. Alors mon cou ressent l'atroce douleur.

Qui a dit : « Voir Naples et mourir » ?

Encore une fois, nu comme un ver et pauvre comme Job, deux M.P. dans une voiture me ramènent à l'hôpital. Quelques heures plus tard, je passe la visite médicale avec un mal de crâne terrible. Cette fois, c'est pour de bon ! Je franchis la passerelle du grand bateau blanc, celle de mon *Normandie*. Un millier de têtes de bétail, ravies, s'engouffrent dans les cales du *Bounty* de la joie. En avant toute ! Terre

de France, me voilà !

Un silence que je n'ai jamais entendu m'annonce en me réveillant que bientôt ce sera la fête. Alors que tout le monde dort, je grimpe sur le pont et découvre le plus grandiose des spectacles que Dieu seul peut mettre en scène. Le ciel est plein de bijoux, la nuit est douce et parfumée, le bateau semble suivre un chemin merveilleux que lui trace la lune. Personne d'autre que moi, et pas un bruit. Si ! Celui du vent fouettant le drapeau tricolore planté à la proue du navire. Je serai le premier à la toucher, cette terre perdue dans mes souvenirs. Les jambes pendantes hors du bateau, les mains crispées sur la hampe du drapeau, mes yeux fixent la mer qui s'ouvre sur mon passage, et je pense à la porte de chez Rosa. La dernière fois que je l'ai fermée, j'avais dix-sept ans, je n'ai survécu à tous les tourments que pour revenir poser ma main sur la poignée.

Je vais avoir vingt et un ans.

*

* *

Une tête blonde aux fortes épaules, les yeux rivés sur un formulaire, m'interroge :

— Pièces d'identité ?

— Aucune !

— Nom ?

— Bakcha !

— Nationalité ?

— Française !

Ahuri, il relève la tête et me regarde.

— Juif ou pas ?

— Ça dépend !

— Tu me prends pour un con ?

— Je ne te connais pas assez !

— Tu veux mon poing sur la gueule ?

— J'aimerais !

Son ton baisse d'une demi-mesure.

— Prisonnier ou déporté ?

— Déporté !

— Comme quoi ?

— Juif !

— Alors tu l'es !

— Je pourrais écrire un livre là-dessus !

La main du robot de la Noma inscrit sur le questionnaire les quatre lettres qui me valurent un long voyage.

Je n'ai en poche que ce que j'avais planqué sous le drap du lit de l'hôpital, et qui a été ainsi sauvé du hold-up à la napolitaine : dix-huit

roubles, une photo, la bague à la pierre rouge sang de la Haute-Silésie et un billet de mille francs que le centre d'accueil de Marseille m'a donné. Mais j'ai surtout un cœur grand comme ça, et des millions de clichés plein la tête. Maintenant, un train formé de beaux wagons de voyageurs m'emporte dans la nuit vers mon espérance.

IX LA DERNIÈRE PORTE

15 juin 1945.

9 h 30 du matin, gare de Lyon ! Tu n'as pas changé, toujours aussi belle quand on te retrouve.

Le soleil s'est levé tôt pour me recevoir, et pourtant, jamais mon être n'a frissonné avec autant d'inquiétude. Deux courtes stations me séparent encore de Rosa. Une femme charmante nous remet à chacun un ticket de métro.

— Descendez à Sèvres-Babylone, l'hôtel *Lutétia* est juste en face.

Je tends mon ticket au poinçonneur. Saint-Paul ! Le pays où le chèvrefeuille fleurit ! Personne ne m'empêchera d'y descendre. L'hôtel *Lutétia* est au bout du monde : je suis trop las de faire un autre long voyage.

Ça y est ! Cette fois, c'est vrai ! J'ai atteint l'autre rive du Jourdain ! Je m'agenouille avec respect devant la première marche de l'escalier qui me sortira du tunnel et l'embrasse. Personne, parmi tous ceux qui assistent à ces retrouvailles, ne me charrie, je le sais, je le sens !

La magnifique porte en chêne massif de l'immeuble insalubre est grande ouverte, mais celle de Rosa reste sourde.

— Votre mère travaille dans une scierie à Reuilly-Diderot, me dit la concierge.

Merde ! À deux pas de la gare de Lyon ! Dans le métro, la tête me fait mal. Rosa chérie, qui parlait à peine le français, à quels durs travaux es-tu employée malgré tes cinquante ans ?

— Bonjour, Messieurs, je désirerais voir ma mère Rosa !

Ils remarquent mon uniforme et me prient de patienter.

— Puis-je l'attendre dans la cour ?

— Bien sûr. De toute façon, votre mère la traversera.

La cour est immense ; les portes à double battant des hauts hangars qui l'entourent me rappellent celles d'Auschwitz. J'allume une cigarette et, tout à coup, je me sens glacé : cette porte, en face de moi, me parle : « C'est par moi que Rosa t'apparaîtra. L'instant magique, l'instant divin de ton existence, c'est par moi qu'il te viendra ! »

Les battants de la porte d'Auschwitz, soufflée par l'ouragan, volent en éclats. Et Rosa apparaît.

Maman ! Je suis libre ! Meine Yiddische Mamé, que tu es belle ! Votre facture, vous pouvez vous la garder ! Vous m'avez volé les plus riches années de ma vie, mais je vous dois la seule seconde où l'être a

envie de se jeter à genoux devant Dieu !

Ne bouge pas, Rosa ! Laisse-moi aller à toi ! Mais pourquoi tes bras grands ouverts, impatients de me chérir, me rappellent-ils ceux du Christ ? Bande de pourris ! Jamais, non jamais, je ne vous laisserai tranquilles ! Jusqu'au dernier jour de ma vie, jusqu'à mon dernier souffle je vous maudirai ! Ma voix vous poursuivra jusqu'au plus profond des entrailles de la terre ! Jusque dans vos tombes, j'irai piétiner la vermine de vos restes ! Devant Dieu, je jure que jamais je ne permettrai que vous trouviez le repos ! Car c'est elle que vous avez déportée ! C'est elle, la Goy, qu'en laissant à Paris vous avez exterminée à petits feux au fil des angoissantes longues années de sa solitude.

Moi contre toi, réunis dans le plus verdoyant des verts pâturages, je pensais te broyer entre mes bras, mais c'est toi qui me fais mal à pleurer dans les miens. En t'embrassant encore et encore, je remarque, sous tes larmes baignant tes joues, les blessures qui ont meurtri le souvenir de ton image.

Contre toi je pleure en découvrant les cheveux d'argent que le soleil me cachait.

— Viens, maman ! C'est fini !

Tu es descendue de ta croix.

— Monsieur, je vous serais obligé de faire le compte de ma mère !

— Mais voyons...

— Non, monsieur, il n'y a pas de mais ! Son fils est rentré pour s'occuper d'elle !

Planqué dans une salle de bistrot, loin des regards indiscrets, un couple uni par le plus pur des amours se tient les mains.

— Comment va Jojo ?

— Très bien, il sera à la maison à midi.

— Tiens, ma chérie, laisse-moi passer à ton doigt la bague que j'ai rapportée de mon voyage.

La lumière de mille soleils envahit ses beaux yeux bleus, puis aussitôt la nuit les recouvre.

— Et Miron ? demande-t-elle.

Je ne réponds pas, mais mes larmes ont plus d'éloquence que toutes les paroles.

— Écoute bien, Maurice ! dit-elle les yeux inondés, lorsque je mourrai, je désire recevoir les sacrements de l'Église, mais je veux être enterrée dans un cimetière réservé aux Juifs.

Pas une seule fois, jusqu'à sa mort, Rosa ne me posera d'autres questions sur le sort de son mari. Et tout sera fait selon ses dernières volontés : elle dormira avec mon père.

— Maman, je voudrais savoir si j'ai rêvé quand, là-bas, je te sentais tout près de moi.

— *Slouchi !* Écoute, mon garçon ! Un soir, plus seule que tous les autres soirs, j'avais peur de la longue nuit. J'ai demandé à Dieu de vous trouver, ton père et toi. Miron restait perdu dans les ténèbres. J'ai continué de prier, plus fort, beaucoup plus fort. Je l'ai tellement tourmenté qu'il m'a rapprochée de toi. Mais pourquoi te tenais-tu la jambe gauche ?

— Elle me brûlait ! Je m'étais blessé avec une lame de rasoir, en m'enlevant un cor !... Maman ! Que la neige était douce sous mes pieds nus !...

*

* *

— Deux tickets, s'il vous plaît !

— Vous n'avez rien d'autre qu'un billet de mille francs ?

— Non, madame !

— Vous êtes riche !

— Oui ! Milliardaire !

Au bout de la rue Charlemagne, commence l'étroite rue aux maisons délabrées de l'îlot 16 que j'avais fui, encore enfant, pensant échapper à mon destin. Sale et toujours à l'ombre, mais combien merveilleuse puisqu'elle m'a donné la force de tout supporter.

« Je ne suis pas poète, mais je suis ému » de la retrouver avec toi, à mes côtés. Donne-moi la main, Rosa ! C'est un homme, forgé par les voyages qui revient à la maison. Enfin ! Ta porte ! La dernière de notre parcours, la seule qui ne m'effraie pas ! Laisse-moi l'ouvrir... Entre, ma chérie ! Apaise-toi ! Ne crains plus rien !

Nach jeder Winter kommt wieder ein Mai !

FIN

-
- 1 Bonnets.
 - 2 Annonce.
 - 3 Directrice du technicolor des films d'avant-guerre.
 - 4 En polonais : gauche.
 - 5 En polonais : tonnerre.
 - 6 Salle des rapports.
 - 7 Croyants.